

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ
HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE
DU PÉRIGORD

RECONNUE D'UTILITÉ PUBLIQUE
PARAISANT TOUS LES TROIS MOIS

TOME XCVI - Année 1969

1^{re} LIVRAISON



PERIGUEUX

AU SIEGE DE LA SOCIÉTÉ
18, rue du Plantier



IMPRIMERIE JOUCLA
19, rue Lafayette, 19

SOMMAIRE DE LA 1^{re} LIVRAISON

Conseil d'administration et bureau	5
Comptes rendus des réunions mensuelles :	
Janvier 1969	7
Février 1969 (assemblée générale)	9
Mars 1969	13
Compte de gestion du Trésorier (Pierre AUBLANT)	16
Hommage au D ^r Charles Lafon (Jean SECRET)	20
Bibliographie des travaux du D ^r Ch. Lafon (Noël BECQUART)	24
Nicolas Rambourg, architecte et sculpteur en Périgord, 1559?-1649 (S. GENDRY)	31
Un bâton perforé et gravé de la Madeleine (Dordogne) au Musée de l'Armée à Paris (Jean-Pierre MOHEN)	70
Eglises et chapelles périgourdines disparues, d'après la carte de Belleyme (Jean SECRET)	75
Réflexions sur l'invention du corps de saint Front en 1261 (L. GRILLON)	90
Accroissements des Archives de la Dordogne en 1968 (Noël BECQUART)	94
Nécrologie : M. Robert Santiard (Jean SECRET)	96

Payez votre cotisation **1969**

(NOUVEAUX TARIFS)

Titulaires :

France	15 F
Etranger	16 F

Abonnés	18 F
---------------	------

C.C.P. de la Société : Limoges 281-70

Nous prions instamment les membres de la Société de ne pas omettre de nous aviser, le cas échéant, de leur changement d'adresse, afin d'éviter les retours ou les pertes de bulletins.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE
DU PERIGORD

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ
HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE
DU PÉRIGORD

RECONNUE D'UTILITÉ PUBLIQUE
PARAISANT TOUS LES TROIS MOIS

TOME XCVI - Année 1969



PERIGUEUX

AU SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ
18, rue du Plantier



IMPRIMERIE JOUCLA
19, rue Lafayette, 19

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ

DE L'ÉPIGRAPHIQUE ET DE L'ÉPILOGIQUE

DE L'ÉPILOGUE

DE L'ÉPILOGUE

DE L'ÉPILOGUE

DE L'ÉPILOGUE

DE L'ÉPILOGUE

DE L'ÉPILOGUE

DE L'ÉPILOGUE



DE L'ÉPILOGUE

DE L'ÉPILOGUE

CONSEIL D'ADMINISTRATION

MM. AUBLANT, BECQUART, BORIAS, COQ, DELMAS, M^{lle} DESBARATS, M^{me} GARDEAU, MM. GUTHMANN, J. LASSAIGNE, MAUBOURGUET, PONCEAU, M^{me} PONCEAU, MM. SAINT-MARTIN, SECONDAT et J. SECRET.

BUREAU

Président : M. Jean SECRET.

Vice-Présidents : M. Jean LASSAIGNE,

M. Robert Coq.

Secrétaire général : M. Noël BECQUART.

Secrétaires adjoints - Bibliothécaires : M^{me} Guy PONCEAU,

M^{lle} Renée DESBARATS.

Trésorier : M. Pierre AUBLANT.

Trésorier adjoint : M. Léon GUTHMANN.

Commission de publication

M. LE PRÉSIDENT, M. LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL, MM. LASSAIGNE, MAUBOURGUET et SECONDAT.

Commission des finances

M. LE PRÉSIDENT, MM. GUTHMANN ET LASSAIGNE.

NOTES

1. The first part of the paper is devoted to a discussion of the various methods of determining the rate of reaction. The second part is devoted to a discussion of the various methods of determining the order of reaction.

1. INTRODUCTION

The first part of the paper is devoted to a discussion of the various methods of determining the rate of reaction. The second part is devoted to a discussion of the various methods of determining the order of reaction.

The first part of the paper is devoted to a discussion of the various methods of determining the rate of reaction. The second part is devoted to a discussion of the various methods of determining the order of reaction.

The first part of the paper is devoted to a discussion of the various methods of determining the rate of reaction. The second part is devoted to a discussion of the various methods of determining the order of reaction.

COMPTES RENDUS DES RÉUNIONS MENSUELLES

SEANCE DU JEUDI 2 JANVIER 1969

PRÉSIDENCE DE M. JEAN SECRET, PRÉSIDENT.

Présents : 20. — Excusés : 3.

Le *quorum* statutoire n'étant pas atteint, l'assemblée générale ordinaire fixée à ce jour est reportée au jeudi 6 février.

M. le Président exprime ses souhaits de nouvel an aux membres de la Société présents et absents, ainsi qu'à leurs familles. Il remercie, pour les vœux qu'ils nous ont adressés, MM. Georges Fraigniaud, Christian Joussein, Georges Monnet, Jean Pichardie, Gilbert Privat, Marcel Secondat et P.-L. Zénacker.

NECROLOGIE. — M^{me} Alban Joubert-Maze.

FELICITATIONS. — M. Louis Peyrille, chevalier du mérite, courage et dévouement; M. Jean Pichardie, officier dans l'Ordre national du Mérite.

REMERCIEMENTS. — M^{me} Colin-Andrieux, MM. Alexandre Ceresa, Pierre Le Goff, Jean-Pierre Mohen et Jean Piécourt.

COTISATIONS ET PRIX DE VENTE DE NOS PUBLICATIONS. — M. le Président fait part à l'assemblée des nouveaux tarifs en vigueur pour 1969. Le relèvement des cotisations, approuvé à l'assemblée générale du 1^{er} février 1968, a été publié dans le *Bulletin* de 1968, p. 13; quant à la majoration des prix de vente de nos diverses publications, décidée le 5 décembre 1968 par le Conseil d'administration, on en trouvera le détail en 3^e page de couverture du dernier fascicule de 1968, en cours de distribution. M. Secret annonce d'autre part que le tirage du *Bulletin* sera porté à 1.000 exemplaires à compter de l'exercice 1969.

ENTREES D'OUVRAGES ET DE DOCUMENTS. — *Bulletin de l'association « Maisons paysannes de France »*, n^{os} 5 et 8 à 11, 1967-68; 5 fascicules offerts par M. Alain de Swarte.

Deux coupures de presse offertes par M. Jean Secret et relatives à la récente campagne en faveur de la restauration du château d'Hautefort : l'une, extraite du *Monde* du 11 décembre 1968, contenant une réponse de M. André Chastel à M. Claudius-Petit; l'autre, extraite des *Nouvelles littéraires* du 12 décembre, article de M. Pierre de Lagarde.

Jean Secret, *Châteaux du Périgord*, I (Paris, Nouvelles éditions latines, 1968); hommage de l'auteur.

Le même, *Promenades littéraires en Périgord, Au pays de Jacquot le Croquant* (Périgueux, Leymarie, 1968), avec une carte de Jean Gaujon et des illustrations de Marcel Deviers; hommage de l'auteur.

Sarlat, art et tourisme, deux catalogues d'objets exposés à la Galerie Montaigne (Périgueux, Bousquet, 1967-68); don de M. le Président.

La chapelle expiatoire Saint-Martin de Limeuil, 1194 (de Bugue, Simon, s.d.), plaquette bilingue, en français et en anglais, offerte par M. Secret.

P.-L. Zénacker et J. Bouchereau, *Castels, Saint-Cyprien en Périgord* (Sarlat, Impr. du Sarladais, s.d.); don de M. Zénacker.

M. le Président remercie les divers donateurs.

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE. — On note dans *La vie bergeracoise*, n° 45 d'octobre 1968, une monographie de Liorac-sur-Louyre par M. Robert Coq, ainsi que des propos gastronomiques par la Mazille.

M. le Président a remarqué, dans le dernier volume du *Congrès archéologique de France* (CXXIV^e session, 1966, Cotentin et Avranchin), p. 392, une photographie du clocher de l'église de Saint-Loup, en Avranchin, qui présente d'étonnantes analogies avec les clochers romans de la région de Mareuil (arcature aveugle à la souche, fenêtres ouvertes à l'étage sur chaque face).

COMMUNICATIONS. — Le Secrétaire général a relevé, dans le dernier catalogue de Saint-Hélion, divers documents d'intérêt périgourdin : un dossier sur la famille Lamouroux, de Monpazier (XVIII^e s., prix 150 F, n° 5816); un avis de décès du marquis de Lostanges (25 F, n° 5827); un hommage de 1702 rendu au seigneur de la Tour-Blanche par François de Sanzillon de la Foucaudie (30 F, n° 6009); un dossier pour Marc d'Abzac de Bigaroque contre le sieur de Saint-Ours à propos de droits honorifiques en l'église du Conx (XVIII^e s., 50 F, n° 6011); un accord entre Pierre de Pie, sieur de Grave, et Jean Rollin, bourgeois de Bergerac (1721, 20 F, n° 6012); une lettre autographe signée du vicomte de Beaumont-Beynac, député de la Dordogne (1826, 20 F, n° 6013).

B. Becquart a dressé, comme chaque année, la liste des accroissements des Archives de la Dordogne en 1968. Ce texte sera publié dans notre *Bulletin*.

M. le Président présente un lot de documents divers dont il a fait l'acquisition pour le château de Monbazillac. Il s'agit pour la plupart de pièces relatives à la navigation sur la Dordogne.

M. Secret commente également quelques documents appartenant à M^{me} Géraud Lavergne : un album de dessins de Roumejoux, représentant diverses pièces de sculpture trouvées dans la cave de l'hôtel de Lestrade, rue Romaine, à Périgueux; une affiche de vente sur licitation du domaine de Fages (1886); un recueil de poésies pleines de saveur, composées par Albert de Calvimont vers 1821, lorsqu'il était élève de rhétorique au Collège de Périgueux.

M. Bourdichon, qui avait signalé à la séance de décembre de frappantes analogies entre un lavoir du vieux Chartres et le bâtiment connu à Périgueux sous le nom d'« ancien moulin de Saint-Front » (voir le *Bulletin* de 1968, p. 237), fait circuler à l'appui de son propos deux illustrations parfaitement convaincantes.

Notre collègue, M. Roland Landry, nous a fait parvenir un mémoire sur l'instruction publique à Mussidan pendant la Révolution et sous le Premier Empire. On en trouvera le texte dans un de nos prochains fascicules.

M. François Reix, de Saint-Pardoux-la-Rivière, a remis au Secrétaire général des notes sur un sondage archéologique effectué en août 1968 à Nontronneau. Des murs bien construits en petit appareil ont été mis au jour, dont certains semblent avoir été remaniés après une première destruction de l'édifice; un dallage en carreaux de calcaire blanc posés sur un lit de mortier rouge a été également découvert. On peut penser qu'il s'agit des vestiges d'une villa gallo-romaine de la fin du 1^{er} siècle.

Enfin, M. Secret signale que des fouilles sont en cours à Périgueux près de l'imprimerie Fanlac, rue du Professeur-Peyrot, elles ont révélé des portions de murs appartenant probablement au péribole du temple de Vésone.

ADMISSIONS. — Colonel Arnaud DE BRIANSON, 36, rue d'Auteuil, Paris (XVI^e); présenté par MM. Aublant et Becquart;

M. Yves DE TESSIERES DE BLANZAC, 159, avenue Daumesnil, Paris (XII^e), et le Change; présenté par MM. Jean et Jean-Dominique Lassaigue;

M^{lle} Marielle MALLET, 26, rue Sem, Périgueux; présenté par MM. Bélingard et Secret;

M. Joël-François GIRARD, 8, place Louis-Mague, Périgueux; présenté par M^{mes} Marsac et Robin;

M^c Aimé GARRIGOU, notaire, 18, rue Gambetta, Périgueux; présenté par MM. Lagrange et Secret.

M. R. CHUÈGE, la Sablière de Sarceix, Thiviers; présenté par MM. Bélingard et Secret;

M^{me} M.-M. BÉLINGARD, 14, rue Lamarline, Périgueux; présentée par MM. Bélingard et le Général Lavigne;

M. Etienne BELIN, 21, avenue Daumesnil, Périgueux; présenté par MM. Bardy et Ponceau;

sont élus membres titulaires de la Société historique et archéologique du Périgord.

Le Secrétaire général.

N. BECQUART.

Le Président.

J. SECRET.

ASSEMBLEE GENERALE DU JEUDI 6 FEVRIER 1969

PRÉSIDENCE DE M. JEAN SECRET, PRÉSIDENT.

Présents : 52. — Excusé : 1.

NECROLOGIE. — M. le Président fait part à l'assemblée du récent décès de notre Président d'honneur, M. le D^r Charles Lafon, et demande que soit observée à son intention une minute de silence. Il prononce ensuite avec émotion l'éloge funèbre du disparu, texte que les sociétaires pourront lire dans notre première livraison de 1969. Le « Bulletin » publiera également la bibliographie des travaux du défunt, dressée par le Secrétaire général.

Des condoléances nous ont été adressées à l'occasion de ce décès par MM. Lionel Balout, Roger Claverie, Guy Duboseq, Fonfroide de Lafon, Marcel Mènesplier, le D^r Raymond de Carvès et Maurice Prat, ainsi que par M. et M^{me} Gendry, M^{mes} Higounet et Soudois de Bord.

M. le Président annonce également les décès de M^{me} Gabrielle Giraud et de M. Paul Grelière.

FELICITATIONS. — M. le Professeur Dujarric de la Rivière, élu président de l'Académie des Sciences; M. René Pijasson, élu mainteneur du Bournat; M. Jean Lassaigue, médaille de l'Education surveillée.

VŒUX. — Des remerciements sont adressés, pour les vœux qu'ils ont bien voulu nous faire parvenir, à M. et M^{me} Maurice Albe, à MM. J. Du Buit, Jean-Paul Durieux, l'amiral Jacquinot de Presle, Jean Nauwelaerts, Henri Viers et Pierre Zurbrugg ainsi qu'à M^{me} Soudois de Bord et à M^{lle} Millet-Lacombe.

REMERCIEMENTS. — MM. René Corsino et Jean-Marie Duprat.

ENTREES D'OUVRAGES ET DE DOCUMENTS. — Jean Secret, *Châteaux du Périgord, II* (Paris, Nouvelles éditions latines, s.d.); hommage de l'auteur.

M.-H. Augeard, *L'ancestralité bergeracoise de Saninien II de Cyrano de Bergerac prouvée par Cyrano lui-même* (Lembras, 1968); offert par l'auteur.

Le même, *Peuples de la Gaule et de l'Europe...* extrait de « Les Augeard chefs de guerre, dynastes royaux des Ogres Khozards Taïfules... » (Lembras, 1959); offert également par l'auteur.

A. Dubut, *Ribérac et les environs pendant la Révolution française (de 1792 à 1796)* (Ribérac, Langaret, 1914), ouvrage malheureusement inachevé et resté en feuilles; don de M. Patrick Esclafer.

Les cahiers des dix, n° 32 (Montréal, Impr. du Bien public, 1967); don de M. l'abbé Armand Yon, qui publie dans ce recueil un article ayant pour titre « La quête des aïeux ».

Robert Coq, *Promptuaire autour de deux lettres de Maine de Biran à Pestalozzi* (Bergerac, Trillaud, 1968); offert par l'auteur.

Deux photographies de 1878-79 représentant des groupes d'élèves du Lycée de Périgueux; don anonyme.

Noël Becquart, *Archives départementales de la Dordogne. Répertoire numérique des registres paroissiaux et de l'état civil jusqu'à l'an XIII.* (Périgueux, Archives de la Dordogne, 1968); hommage de l'auteur.

Dossier d'avant-projet de canalisation de la Vézère et de la Corrèze (1845), don de M. Henri Bodard. Ces documents d'origine publique seront remis aux Archives de la Dordogne.

M. le Président remercie les divers donateurs.

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE. — *La Vie bergeracoise*, n° 46 de novembre-décembre 1968, publie le début d'un article de M. Robert Coq, « Feux de joie et réjouissances », ainsi que des extraits par M. André Goupille des mémoires du bergeracois Pierre Ballue, capitaine de grenadiers (1778-1852).

On relève dans les *Mémoires de la Société archéologique et historique de la Charente*, 1968, un article de M. J. Piveteau consacré aux « deux séries de voies romaines de la Charente », un travail de M. Maurice Raf « sur deux curieux voyages de Michel de Montaigne à travers l'Angoumois », et surtout un remarquable essai de M. R. Chappuis qui a pour titre « Eglises romanes françaises comportant plusieurs coupes ». M. Chappuis, prenant pour base la liste des églises à coupes publiée par Brutails en 1925, étudie systématiquement ces édifices à l'aide de courbes et de statistiques, en propose une liste complétée et rectifiée — il cite 39 églises pour le département de la Dordogne —, et examine avec une rigueur critique les différentes causes de prolifération de ces coupes. Il suggère en outre que beaucoup d'églises romanes ont dû être construites dans un but défensif, d'où la présence des coupes.

Le *Bulletin de la Société des amis de Montaigne*, 4^e série, n° 16, octobre-décembre 1968, nous propose, comme à l'accoutumée, tout un lot d'articles sur l'auteur des « Essais » : « Montaigne à Hornussen » par M. René Bernoulli, qui jette un jour nouveau sur l'itinéraire du philosophe après Bâle; « Montaigne à l'ère atomique », par M. Pierre Michel; « Les origines de la première éducation de Montaigne et la suprématie du latin en France entre 1530 et 1540 », par M. Roger Trinquet; « Montaigne et la révolte des blancs-bees », par M. Jacques de Feytaud.

Le n° 50 de *Périgord-magazine*, janvier 1969, publie un reportage de Guy Salignon sur la Double, que l'auteur compare en même temps à la Sologne et à la Camargue, une vue d'avenir par Olivier Noailles sur le « grand Périgueux » et une émouvante notice de Danielle Dordet consacrée à Simone André-Maurois.

COMMUNICATIONS. — M. Jean Secret a noté dans le n° 26 d'*Archeologia*,

janvier-février 1969, un intéressant rapport sur les fouilles de la Madeleine. Il rend compte d'autre part des activités en 1968 de la Commission régionale « Aquitaine », chargée de l'inventaire général des monuments et des richesses artistiques (rapport du secrétaire de cette Commission, M. Jean-Claude Lasserre).

Notre collègue, M. Halbout du Tanney, dans une lettre qu'il adresse à M. le Président, relate la visite qu'il fit en 1934 au château de Puyguilhem près de Villars — l'édifice était alors en fort mauvais état — et souligne le rôle joué par le Dr Devillard dans les négociations qui aboutirent à l'acquisition du château par l'Etat. Il signale en outre qu'en 1967, au salon des artistes français à Paris, fut exposé au Grand Palais un relevé extrêmement complet de l'ensemble architectural de Brantôme : ce travail minutieux, dû à une élève architecte, Anne Le Gall, semble malheureusement n'avoir pas laissé de trace en Périgord.

M. le Président a relevé dans un livre de Jacques Hérissay, *Les pontons de Rochefort* (Paris, Perrin, 1937), des noms de prêtres périgourdins déportés qui moururent sur « les Deux associés » et furent inhumés en 1794, soit à l'île d'Aix soit à l'île Madame. Il s'agit d'Antoine Auriol, François de Chabans de Richemont, Elie Leymarie-Laroche, Pierre Mayaudon et Léonard de la Rouverade, qui tous furent proposés pour la béatification.

Le Secrétaire général rend compte d'une émission radiophonique sur le Périgord, diffusée le jeudi 30 janvier sur Paris-Inter et brillamment animée par MM. Henri-Paul Eydoux et Jean Secret. Il a noté dans la presse locale différents articles dignes de retenir l'attention des sociétaires : un texte de M. Jean-Louis Galet sur Lagrange-Chancel (*L'Agriculteur de la Dordogne*, n° 138 du 16 janvier 1969) ; deux notices de M. Secondat sur la rue Bertrand-Duguesclin et la place du Quatre-Septembre à Périgueux (*Espoirs*, n° 228 et 229, décembre 1968 et janvier 1969) ; un aperçu de M. l'abbé Grillon sur les difficultés auxquelles on se heurte pour l'établissement d'une liste rigoureusement scientifique des évêques de Périgueux (*Semaine religieuse de Périgueux et Sarlat*, n° 3 du 18 janvier). Enfin *L'Essor sarladais* du 24 janvier annonce la prochaine vente sur saisie immobilière, par voie de subrogation, du domaine de Lortal à Manaurie : la chapelle du XVII^e siècle et le château sont compris dans la vente.

Notre collègue M. François Brunet a rédigé une notice sur Agnès d'Oleron, épouse en secondes nocces de Geoffroi III, sire de Pons, et belle-mère de Geoffroi Rudel, seigneur de Bergerac. Il est possible, souligne M. Brunet, que deux personnages du nom d'Hélie Rudel aient existé en même temps, l'un étant le père de Geoffroi, l'autre étant mort sans postérité vers 1156.

M. Roland Landry communique de la part de M^{lle} Chastanet, de Mussidan, deux documents possédés par celle-ci. Le premier est une requête présentée à l'intendant de Guyenne par Joseph Chaminade, syndic du Séminaire de Mussidan, le 13 juillet 1787, et concerne le refus d'une fondation trop modique faite par la veuve Carré. Le second document, beaucoup plus intéressant, est une affiche imprimée annonçant pour le 23 septembre 1783, au Séminaire de Mussidan, la tenue d'un exercice littéraire par six écoliers de quatrième : l'épreuve comportant des questions de religion, de grammaire générale, de grammaire latine, de grammaire figurée, des explications de textes d'Ovide, Virgile et Cicéron et des exercices de langue grecque.

M. Bernicot nous adresse des notices sur Pomport et Ribagnac. On remarque dans cette dernière d'intéressants extraits d'un inventaire après décès (1707-1708) se rapportant aux livres et à la boutique de Pierre Fuelhe, maître apothicaire.

M. Becquart a pris connaissance d'un savoureux récit pour enfants de M. Pierre Fanlac, *La merveilleuse découverte de Lascoux* (Périgueux, Fanlac,

1968). Il a relevé d'autre part, dans le bulletin n° 95 de Théodore Tausky (février 1969), deux documents offerts aux collectionneurs : un parchemin de 1498 portant vente de biens sis à Clermont par Raymond Flotte, bourgeois de Bergerac, en faveur de noble Jean Pons (n° 56, prix 160 F) ; un état des effets de Jean de la Brousse, seigneur de Saint-Front, en février 1707 (n° 57, prix 80 F).

Le catalogue n° 195 de Saint-Hélion propose aux amateurs une généalogie des Laulanié, 1758 (n° 6260, prix 80 F) ; une plainte de M^{lle} de Libersat de Saint-Germain contre M. de Fayolle, 1748 (n° 6477, prix 50 F) ; un autographe de Gratien Guischard, conseiller au présidial de Périgueux, 1677 (n° 6479, prix 30 F) ; un dossier du XVIII^e siècle relatif à la délivrance des offices à Périgueux (n° 6480, prix 50 F).

Enfin M. Jean Maubourguet signale à l'assemblée le déplorable état de l'église du Moustier, dont le chœur est fortement lézardé, et lance un nouveau cri d'alarme à propos des atteintes au bon goût qui continuent à se manifester dans la campagne sarladaise (séchoirs à tabac, élevages de volaille, etc.).

COMPTE DE GESTION DU TRESORIER. — M. Pierre Aublant donne lecture de son compte de gestion pour l'exercice 1968, document qui fait apparaître une situation financière parfaitement saine. M. le Président exprime au dévoué Trésorier les félicitations et les remerciements de la Société ; il demande à l'assemblée de lui donner le traditionnel *quintus*, ce qui est aussitôt fait à mains levées.

ELECTIONS. — Il est procédé aux élections statutaires pour le renouvellement du Conseil d'administration. MM. Bardy et Bélanger sont chargés du dépouillement des votes sous la présidence de M. Jean Lassaigue. Ont obtenu, sur 50 votants :

MM. Aublant, Becquart, Coq, Guthmann, Lassaigue, Ponceau, Saint-Martin et Secondat, ainsi que M^{me} Ponceau et M^{lle} Desbarats : chacun 50 suffrages ;

MM. Borias, Delmas et Secret : chacun 49 suffrages ;

M^{me} Gardeau : 48 suffrages ;

M. Maubourguet : 47 suffrages.

M. le Président remercie l'assemblée du témoignage de confiance qu'elle vient de donner une fois de plus à ses membres déjà conseillers et se félicite de voir entrer au Conseil, en remplacement des regrettés D^{rs} Cheynier et Lafon, d'éminents sociétaires comme MM. André Delmas et Jean Maubourguet.

ADMISSIONS. — M^{lle} ANDRIEU, directrice de l'I.M.P. de Loubéjac, Sarlat-La Canéda ; présentée par M^{lle} Soulié et M. A. Saint-Martin ;

M. Maurice GRIMAUD, 4, place Bellegarde, Bergerac ; présenté par MM. Becquart et Secret ;

M. Guy MASSE, 11, rue Chanzy, Périgueux ; présenté par MM. Bardy et Bélin ;

M^{me} SANTIARD-BULTEAU, château de Bourdeilles ; aux lieu et place de M. Robert Santiard, décédé ;

sont élus membres titulaires de la Société historique et archéologique du Périgord.

Le Secrétaire général.

N. BECQUART.

Le Président.

J. SECRET.

Les membres du Conseil d'administration se sont réunis à l'issue de la séance et ont décidé de continuer dans leurs fonctions les membres du Bureau en exercice.

SEANCE DU JEUDI 6 MARS 1969

PRÉSIDENCE DE M. JEAN SECRET, PRÉSIDENT.

Présents : 40. — Excusé : M. Coq, l'un de nos deux vice-présidents, qui vient de subir une opération chirurgicale.

REMERCIEMENTS. — M^{lle} Madeleine Andrieu.

ENTREES D'OUVRAGES. — Jean Secret, *Notes sur la tour de Vésone au XIX^e siècle* (extr. de notre « Bulletin », t. XCV, 1968); hommage de l'auteur.

En famille, bulletin paroissial de Thiviers, n° 112, février 1969, dans lequel on remarque un article de M. Raynaud de Lage qui donne d'excellents conseils aux amateurs de recherche toponymique; don de M. Secret.

Extrait du journal *Sud-Ouest* du 28 février 1969, relatif à la récente découverte, aux environs de Sainte-Alvère, d'une dent de mégalosauve et d'une hache en silex; offert par M^{lle} Barnier.

Quatre brochures offertes par l'Institut archéologique liégeois : *Exposition du millénaire de Saint-Laurent de Liège... Catalogue* (Liège, Thone, 1968); Maurice Hélin, *Les bibliothèques dans l'enseignement secondaire* (extr. de « Archives, bibliothèques et musées de Belgique », t. XXIV, 1953, n° 1); *Choix d'œuvres de la collection Wiltert* (Liège, 1960); *Liège, un passé prestigieux d'enseignement et de culture* (extr. du « Bulletin de l'Association des amis de l'Université de Liège », 1967, n° 1).

Sainte-Foy-la-Grande et ses alentours (Actes du XIX^e Congrès de la Fédération historique du Sud-Ouest, Bordeaux, Bière, 1968); achat de la Société. On remarque notamment dans ce volume des articles dont il a déjà été rendu compte : « Les fortifications de Sainte-Foy-la-Grande », par M. et G. Ponceau; « Essais de navigation à vapeur entre Libourne et Bergerac (1835-1869) », par H. Redeuilh; « L'église romane de Nastringues », par J. Secret.

M. le Président remercie les divers donateurs.

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE. — On note dans *La vie bergéroise*, n° 47, janvier 1969, une rubrique culinaire de la Mazille, la suite de « Feux de joie et réjouissances », par M. Robert Coq et des « Histoires de Gabrielle », racontées par M^{me} Marsac.

Le *Bulletin de la Société préhistorique française, comptes rendus des séances mensuelles*, t. 66, n° 1, janvier 1969, publie un travail de M. Raoul Daniel sur « les burins de Noailles du Fourneau-du-Diable, commune de Bourdeilles ».

COMMUNICATIONS. — M. le Président signale dans l'ouvrage de Michel Meslin, *Les Ariens d'Occident, 335-430* (Paris, Ed. du Seuil, 1967), une évocation de Paternus, l'un des premiers évêques de Périgueux. Il a reçu d'autre part de M. Louis Durand, propriétaire de Fages, deux photographies, qu'il fait circuler, représentant le château d'eau en cours de construction à proximité de Salgnae : on ne peut que déplorer cette atteinte au site, tout comme pour le moulin de Malfourat à Monbazillac.

M. l'Amiral Jacquinet de Presle nous a fait parvenir les croquis de six objets en pierre découverts dans sa propriété de Saint-Martial-Laborie, à Cherveix-Cubas. Ramenés à la surface par les labours, ces pièces semblent se rattacher à la période du Néolithique.

M. Pierre Vidal, revenant sur la découverte du polissoir des Justices, commune de Mauzens-Miremont, déjà signalée à la séance d'octobre 1965 par

M. Jacques Lagrange (voir le *Bulletin* de 1965, pp. 130 et 132), souligne que cet atelier néolithique est vraisemblablement le plus complet qui ait été trouvé en Périgord jusqu'à ce jour.

M. Guy Ponceau présente le plan très soigné qu'il a dressé de l'église et du presbytère d'Auriac-de-Périgord. L'église du XII^e siècle, souligne M. Secret, est remarquable par la dissymétrie que l'on constate dans l'avant-choeur et par le caractère défensif de certains éléments d'architecture. Quant au presbytère, qui est maintenant propriété privée, M. Ponceau y a noté de fort belles cheminées.

M. Bernicot, poursuivant régulièrement ses envois de notices sur le Bergeracois, nous adresse des renseignements sur la famille Martin de Montsec et sur le bourg de Colombier.

M. Becquart a relevé dans le bulletin n° 62 de la librairie Henri Saffroy, février 1969, une carte-lettre autographe signée de Léon Bloy, datée du 4 mai 1914 : cette pièce, n° 6075 du catalogue, est vendue 160 F.

Le Secrétaire général a pris connaissance d'un récent ouvrage collectif préfacé par M. Jean Piveteau : *La préhistoire, problèmes et tendances* (Paris, Ed. du Centre national de la Recherche scientifique, 1968). On note dans ce gros volume un article de M. François Bordes sur « la question périgordienne », une étude par M. Pierre Laurent des « représentations explicites des objets en os et en bois de renne » provenant de Laugerie-Haute et de la Madeleine, un travail de M^{me} Elisabeth Schmid sur un cône d'éboulis de Laseaux et la présentation par M^{me} de Sonnevile-Bordes et M. Pierre Laurent d'« un os gravé magdalénien de la grotte des Eyzies ».

Périgord actualités-Moun Pais, signale encore M. Becquart, publie dans son n° 407 du 1^{er} mars 1969 un petit article de notre Président sur « une vieille demeure rurale à Saint-Front-sur-Nizonne ».

M^{me} Françoise Anne nous a fait parvenir un texte qu'elle a rédigé sur « quelques décors peints conservés au château de Biron » ; ce travail sera publié dans notre *Bulletin*.

M. Giraudel, de son côté, tente de découvrir des principes de « normalisation » dans les figurations rupestres du Périgord. Egalement dans le domaine de la préhistoire, notre collègue, M. Alain Roussot, a étudié un gisement paléolithique inédit, celui du Roc de la Belle, à Cubjac ; il a demandé à M^{me} Françoise Delpech d'examiner au point de vue paléontologique la faune peu abondante, mais très variée de cette grotte-abri.

M. René Larivière a fait dessiner par un de ses élèves les curieuses sculptures d'une pierre tombale sise près de l'église en ruines du Cheylard, entre les Farges et Aubas. Cette figuration comporte une croix avec un soleil à l'intersection, une main droite et un pied droit sous le bras sud de la croix, et d'autres motifs moins apparents.

M^{me} Arlette Higounet donne lecture d'une passionnante communication sur la « Salle du comte » et la « Monnaie » de Périgueux au Puy-Saint-Front. Elle établit, grâce à des documents d'archives, que les comtes de Périgord possédaient dans la ville un *castrum* près de la porte des Farges. Ce mémoire sera, bien entendu, publié dans un de nos prochains fascicules.

Enfin, M^{lle} Desbarats présente une demeure périgourdine du XVIII^e siècle, située 28, cours Fénélon. C'était une « folie » en dehors de la ville, élégante mais sans prétention ; elle comporte un étage sur rez-de-chaussée, une très belle porte d'entrée avec un arc bombé et offre certaines analogies avec l'ancien Hôtel de la Division.

ADMISSIONS. — M. l'abbé Lucien BARRIÈRE, curé de Tocane-Saint-Apre; présenté par MM. Clauzure et Tadiello;

M. Michel CHADEUIL, les Vaures, Agonac; présenté par MM. Bardy et Marcel Fournier;

M^{me} F. DUB, 1, rue Pierre-Sémard, Périgueux; présentée par MM. Chauffrassie et Roussot;

M. Jacques LACHAUD, 48, rue des Héros-de-la-Résistance, Mussidan; présenté par MM. Borie-Duclaud et le colonel Landry;

M. le Dr Jean-Baptiste MAZET, Calviac; présenté par MM. Bodard et Maubourguet;

M. Jacques BUSQUET, château de Chabans, par Plazac; présenté par les mêmes;

M^{me} Gertrude ROSENBERG, château de Pnyferrat, Saint-Astier; présentée par MM. Chastres et Secondat;

M. René LAVERGNE, Saint-Germain-et-Mons; présenté par MM. Fargues et Secondat;

M. Gabriel CANU, directeur d'école à Domme; présenté par les mêmes;
sont élus membres titulaires de la Société historique et archéologique du Périgord.

Le Secrétaire général,

N. BECQUART.

Le Président,

J. SECRET.

COMPTE DE GESTION DU TRESORIER

EXERCICE 1968

Mes chers Collègues,

Votre Société avait connu, au cours des deux précédents exercices, deux années de « vaches maigres » et même bien étiques ! Fort heureusement elle n'est point allée, comme le pharaon d'Egypte, jusqu'au chiffre sept. Aussi, malgré quelques éléments défavorables en 1968, ai-je la satisfaction de vous présenter, aujourd'hui, des comptes mieux qu'en équilibre.

Cela est heureux et cela était nécessaire. Car, si nous n'avons pas eu à faire face l'an dernier, comme les deux années antérieures, à de gros travaux immobiliers, il n'en reste pas moins que nos réserves avaient été fortement entamées et qu'elles devaient être reconstituées et même accrues. Nous avons des immeubles — je dirai même heureusement, car ils nous procurent une part non négligeable de nos revenus — mais il ne faut pas oublier que, parfois, leur entretien nous impose des dépenses importantes.

Près d'un tiers de l'excédent de recettes, qui ressort des comptes que je vais vous présenter, provient de ce que nous n'avons encaissé qu'en 1968 une subvention du Fonds national d'amélioration de l'habitat, accordée au titre de travaux effectués, et payés, en 1967.

Comme les années précédentes, plusieurs de nos membres ont majoré de sommes variables leur cotisation. Ils ont tous droit à notre gratitude, mais je pense que nous devons adresser des remerciements particuliers à notre aimable collègue, M. Bertrand d'Abzac, qui nous a fait en 1968 un don de cent francs, qu'il vient d'ailleurs de renouveler généreusement en 1969.

Le Conseil général de la Dordogne, quoique tardivement, nous a renouvelé sa subvention habituelle.

Pour sa part, la Société d'Ethnographie du Limousin, en remerciement d'un service rendu, nous a fait un versement de 250 francs, dont nous lui sommes très reconnaissants.

Voilà quelques éléments favorables. Voyons maintenant la contre-partie.

En premier lieu, nous avons subi une hausse de 12,50 % environ du coût d'impression du Bulletin. Cette augmentation a joué sur les deux dernières livraisons parues, alors que le taux de la cotisation était demeuré inchangé. De ce fait, nos dépenses pour le tome XCV (1968) ont été supérieures au montant des cotisations et abonnements encaissés. Nous n'avons pas cru devoir pour autant, réduire la consistance de ce tome. Et c'est encore un volume de 300 pages, bien illustré, que nos membres auront reçu. Il suffira de consulter la table des matières pour en apprécier la variété et l'intérêt. Les relèvements des tarifs des cotisations et des abonnements, annoncés dès le début de 1968, et qui viennent d'entrer en vigueur, nous permettront de retrouver l'équilibre nécessaire. A partir de 1969 le chiffre du tirage sera porté de 850 à 1.000 exemplaires, pour éviter un épuisement trop rapide de nos réserves.

En raison des événements de mai et juin 1968, sur lesquels je n'insisterai pas davantage, nous avons été amenés à supprimer « in extremis » la sortie annuelle

de printemps. Pour compenser cela dans une certaine mesure, la sortie de septembre a été d'une journée entière, au lieu d'une demi-journée. Elle a repris entièrement le programme prévu pour juin : visite du château de Fages et visite détaillée de Belvès. Malheureusement beaucoup trop de nos membres ont boudé cette sortie, qui s'est ainsi soldée par un petit déficit. Je puis affirmer qu'ils ont eu tort, car elle fut intéressante à tous égards, et la plupart, pour ne pas dire tous ceux qui y participèrent, ont découvert des aspects de Belvès réservés aux seuls initiés. Il fallait quelqu'un nourri dans le sérail pour nous en montrer les détours : ce fut notre aimable collègue, le Docteur Jean-Noël Biraben.

En 1968 vous avez élu 50 nouveaux membres titulaires, chiffre égal, à une unité près, à celui de 1967. Ce nombre serait très satisfaisant si nous n'avions à enregistrer chaque année un nombre appréciable de défections — volontaires ou dues à la négligence — et à déplorer de trop nombreux décès. Quoiqu'il en soit, il suffit actuellement à étaler les départs et à assurer une progression lente, mais continue, de nos effectifs. Ainsi, 27 membres de plus ont cotisé en 1968, mais 18 sont morts. Ils ont droit à une pensée de notre part. J'en rappelle les noms : M^{mes} Jeanne Lafond-Grellety, Lesfargues, L. Roux, Mgr Georges Louis, MM. le Docteur André Cheynier, Gabriel Conquet, Couvrat-Desvergnès, Alban Cros, Maurice Danzeau, Pierre de Goursac, Edouard Laterrière, Maurice Lavareille, Jean Maury, Maurice Noyre, Gabriel Palus, Léon Poirier, Jacques de Saint-Ours et M^{me}, et Robert Santiard.

Je crois devoir y ajouter le nom de notre regretté Président d'honneur, le Docteur Charles Lafon, à qui vient d'être rendu l'hommage funèbre qu'il méritait. Il a dépassé de si peu le terme de l'année 1968 ! Et qu'il me soit permis d'ajouter, après la voix plus autorisée que la mienne que vous venez d'écouter, mon modeste et bref témoignage. Le Docteur Lafon avait été un ami de mon père. Ils s'appréciaient et s'estimaient mutuellement. Par la suite, il avait bien voulu m'honorer de son amitié. Elu membre titulaire en 1911, il était très profondément attaché à notre compagnie. Il en était devenu le doyen depuis pas mal d'années déjà. Curieux du passé et de l'histoire de sa province, chercheur et travailleur infatigable, son érudition l'avait porté, à la mort du chanoine Roux, à la présidence de notre Société. Il l'exerça pendant près d'un quart de siècle, avec un réel et sincère dévouement. Son savoir était vaste, sa connaissance de l'histoire du Périgord, à laquelle il avait consacré de nombreux travaux, était très complète. Paraphrasant Térence, on peut dire de lui : il était Périgourdin, et rien de ce qui touchait au Périgord ne lui était étranger, ni indifférent. Plein de souvenirs, il les racontait volontiers, en les agrémentant d'anecdotes piquantes, avec une ironie un peu désabusée, car il connaissait les hommes, et son regard pétillait de malice. Jamais on ne s'ennuyait auprès de lui. Son souvenir restera bien vivant dans les annales de la Société historique et archéologique du Périgord, pour laquelle il a fait beaucoup, tout ce qu'il a pu. Tous ceux qui l'ont connu et approché ne l'oublieront pas, ni sa fine bonhomie, ni sa parfaite aménité.

Voici maintenant comment se présentent les comptes de votre Société — étant ici précisé qu'il ne reste aucune dépense à régler au titre de l'exercice 1968.

RECETTES :

Cotisations	673	6.820
Abonnements	63	804,70
Ensemble	736	7.624,70
Encaissements de cotisations 1967 arriérées		20
Droits de diplôme (50 admissions, 49 droits réglés)		147
Dons et majorations de cotisations		605,75
Subventions :		3.384
— Conseil Général de la Dordogne	500	
— Ministère des Affaires culturelles	300	
— Fonds national d'Amélioration de l'Habitat	2.584	
Ventes de Bulletins et d'ouvrages		1.546,25
Intérêts et arrérages		1.126,16
— Caisse d'Epargne	520,36	
— Portefeuille Fonds d'Etat	605,80	
Loyers des immeubles		8.197,62
Excursion de septembre		610
Divers		23,40
Total des Recettes		23.284,88

DEPENSES :

Bulletin tome XCV (1968), 4 livraisons	8.521,01
— Impression	7.351,20
— Clichés	819,20
— Distribution	350,61
Frais d'envoi de diplômes et de rappels pour cotisations en retard	167,15
Frais de correspondance du bureau	93,85
Frais de bureau	1.651,50
Abonnements et cotisations	110
Achats d'ouvrages et de documents	117
Frais de gestion des immeubles	3.553,63
— Réparations et entretien	1.098,99
— Impôts et taxes	2.166,30
— Assurances	169,24
— Chauffage et éclairage	9,68
— Eau	109,42
Achats de mobilier	228,16
Excursion de septembre	650
Participation à la plaque Lucien de Maleville	170
Divers	56,50
Total des dépenses	15.318,80
Total des Recettes de l'exercice 1968	23.284,88
Total des Dépenses de l'exercice 1968	15.318,80
Excédent de recettes en 1968	7.966,08

ACTIF NET DE LA SOCIÉTÉ

au 31 décembre 1968

Disponible :

Espèces en caisse	57,24
Solde du Compte de Chèques Postaux Limoges 281.70	227,07
Solde du Compte Chèques N° 21954 à la B.N.P., Périgueux	615,28
Livret N° 53.091, à la Caisse d'Epargne de Périgueux	19.631,30
Total	20.530,89

A déduire :

— Cotisations 1969 payées d'avance	663	
— Solde des écritures de l'exercice 1968 passées en compte en 1969	2.843,01	3.506,01
Disponible net, toutes dettes payées		17.024,88

Réalisable :

Titres nominatifs, 6 certificats déposés dans le coffre de la Société
Pour leur valeur nominale :

60 F Rente 5 % 1920-1960 amortissable	1.200
205 F Rente 5 % perpétuelle	4.100
45 F Rente 4 1/2 % 1929-1960 amortissable	1.000
295 F 80 Rente 3 % 1945-1954 amortissable	9.860

Total	16.160
--------------------	---------------

A déduire pour dépréciation des cours	3.160
--	--------------

Valeur nette de réalisation	13.000
--	---------------

Immobilisé :

Immeubles de la Société (pour leur valeur d'achat) :

— 18, rue du Plantier, à Périgueux	2.200
— 16, rue du Plantier, à Périgueux	2.256,04
Ensemble	4.456,04
TOTAL général de l'Actif	34.480,92

Le Trésorier :**Pierre AUBLANT.**

Hommage au D^r Charles LAFON

Le 12 janvier dernier s'est éteint le Président d'honneur de notre compagnie : le Docteur Charles Lafon. Sa mort a été douce ; âgé de près de 91 ans, il a quitté cette terre sans souffrance, ayant conservé presque jusqu'au bout sa lucidité, encore qu'il éprouvât, depuis quelques mois, une extrême difficulté à parler. Il était né le 8 septembre 1878 à Bergerac, mais il appartenait à une famille de Périgueux, proche parente des Lafon de Bourdeilles et Brantôme dont faisait partie le peintre Jacques-Émile Lafon. Le père de Charles Lafon possédait, dans le bas de Coulounieix, la petite gentilhommière qui domine le bac de Campniac ; la demeure est d'ailleurs encore la propriété de la fille du Docteur Lafon. Celui-ci fit ses études secondaires au Lycée de Périgueux, où il avait comme camarades Guillaume Cuginaud (qui devait devenir l'abbé Cuginaud et mourir, en 1953, curé de Bourdeilles) et Albéric Cahuet qui s'essayait précocement à la littérature, ou du moins au journalisme puisque, dès la classe de 5^e, il rédigeait un petit journal littéraire dont il louait le manuscrit pour un sou à ses camarades !

Charles Lafon entreprit ensuite ses études médicales à Bordeaux, il y fit son internat et devint chef de clinique d'ophtalmologie. Il s'installa comme médecin-oculiste à Périgueux, en 1908. Le reste de sa vie et sa carrière toute entière (un demi-siècle de profession !) se déroulèrent désormais à Périgueux, mises à part les années de la guerre 1914-18 pendant lesquelles il fut mobilisé comme médecin-major. C'est en 1958 que le Docteur prit sa retraite, après un demi-siècle d'exercice de la médecine dans son cabinet qui était rue du 4-Septembre avant d'être transféré rue Louis-Mie.

Son activité professionnelle de médecin spécialiste lui laissait quelques loisirs qu'il utilisa avec une véritable fringale d'activité, car il taquinait plusieurs violons d'Ingres. Il dessinait fort bien, caricaturait mieux encore et surtout il avait une âme de collectionneur. Son « flair » lui permit de réaliser des collections importantes : marques postales, timbres, flammes postales, ex-libris, estampes ; tout le passionnait. Il réunit même une collection de lunettes anciennes digne d'un musée et qui était probablement l'une des deux ou trois grandes collections de ce type pour toute la France. L'affection qu'il nourrissait pour sa petite patrie fit qu'il orienta ses recherches sur ce qui concernait cette dernière. C'est ainsi que ses portefeuilles d'estampes accumulèrent eaux-fortes, lithographies, gravures sur bois, carica-



Portrait du Docteur Ch. LAFON

tures touchant le Périgord et souvent d'une extrême rareté. Bibliophile averti et de goûts très éclectiques, il constitua une remarquable bibliothèque tant dans le domaine des éditions de luxe modernes que dans celui des éditions anciennes. Ses recherches et ses trouvailles lui permirent même de corriger et de compléter la *Bibliographie générale du Périgord* de Roumejous, de Bosredon et Villepelet, sur un exemplaire qu'il avait fait interfolier par le relieur. Sans doute possédait-il — du moins pour le XIX^e siècle — tous les livres, brochures, canards et fascicules que l'on peut réunir sur le Périgord. Un rayon de sa « librairie » était consacré aux reliures armoriées dont il possédait de précieux exemplaires. Ce bibliophile n'était pas un égoïste bibliomane, à preuves les « dons à la bibliothèque » faits si souvent par lui et relatés dans les pages de notre *Bulletin*. Naguère encore (c'était le 1^{er} décembre 1966), il avait fait un cadeau précieux à la bibliothèque de la Société en lui offrant le tome II de Jean Bertaud, *Encomium trium Mariarum cum earundem cultus defensione adversus Lutheranos...* (imp. Josse Bade, 1529), volume qui fut complété par la donation du tome I à la bibliothèque, faite en janvier 1967, par M. Saint-Martin.

Mais ces activités de loisirs et de délassement le conduisirent tout naturellement à des travaux de synthèse. Ce furent d'abord les « *Ex-libris et fers de reliure périgourdins antérieurs à la période moderne* » (Paris et Périgueux, 1935). Ce n'était pas un simple catalogue ni même le support de la petite histoire, mais l'occasion de participer à l'histoire de notre province grâce à des renseignements biographiques, bibliographiques, généalogiques, héraldiques sur certains Périgourdins. Ce fut ensuite, en 1949, son travail (dont la parution est restée inachevée) sur *l'Histoire de la Poste aux lettres en Périgord*. Mais des travaux plus strictement et scientifiquement historiques devaient tenter le Docteur Lafon. C'est ainsi qu'en 1938-39 il publia *Un épisode de la Révolution à Périgueux, l'affaire Pipaud, Moulin, Sirey et Lambertie* ; en 1942, un travail sur *les Duchesne de Montréal, lieutenants généraux de la sénéchaussée de Périgueux et juges-mages en Périgord* ; en 1951, des recherches sur *Fénelon et sa famille*. De ces travaux, solidement échafaudés sur des recherches d'archives, c'est le *Bulletin* de notre Société qui bénéficia. Il faut donc souligner combien a été grande son activité dans notre compagnie. Il y était entré en mars 1911, présenté par Charles Aublant et Maurice Féaux. Cinquante-huit ans d'appartenance à une société savante : voilà qui est un bel et rare exemple de fidélité ! Vice-Président de notre Société en 1943, il en devint le Président en 1944, à la mort du chanoine Roux.

Il était ainsi notre sixième Président et il demeura à son poste presque un quart de siècle. Ces chiffres disent éloquemment ce qu'il a fait pour notre compagnie.

Mais peut-être faudrait-il tenter d'esquisser le profil psychologique du Docteur Lafon, profil qui correspondait d'ailleurs à son aspect physique. Il arrivait à la Société, à petits pas menus, l'œil vif et fureteur, perpétuellement en éveil ; la barbiche toujours soignée, le front haut, le nez vigoureux. Le dessin de ses lèvres semblait annoncer le trait d'esprit qu'elles allaient décocher. Il aimait non seulement l'Histoire, mais « les bonnes histoires », qu'en vrai Périgourdin il racontait bien ; il avait toujours un sac de savoureuses anecdotes, du présent comme du passé : tel scandale moderne l'amusait autant que les cascadeuses aventures d'Ysabeau de Limeuil. D'esprit volontiers caustique, souvent voltairien, il disait ce qu'il pensait avec une vivacité parfois piquante. Son intelligence très aiguë était servie par une mémoire prodigieuse. Il était désintéressé : les livres par lui offerts à notre Société en sont la preuve.

Je me fais l'interprète de notre compagnie tout entière pour offrir nos condoléances à M^{me} Lafon, à leurs trois enfants, à leur gendre, à leur petite-fille. La Société n'oubliera pas de si tôt l'œil pétillant et malin de son Président, ses communications variées et denses. Les oublierait-elle que notre Bulletin serait là pour témoigner qu'il a été un bon ouvrier, un infatigable travailleur, un chercheur patient et que, selon la devise de notre Société, cette devise qui inscrit un *chaleï* allumé, il a conservé les souvenirs des ancêtres et fait briller la vérité à la lumière de l'Histoire.

Jean SECRET.

BIBLIOGRAPHIE

des travaux du Dr Ch. Lafon

1. — *Articles de fond publiés dans notre « Bulletin ».*

Un médecin périgourdin embastillé pour libelles au XVIII^e siècle, [François Bonis], t. LX (1933), p. 141.

Célébration de la première fête de la Fédération à Bourdeille (14 juillet 1790), t. LXIV (1937), p. 208.

Un épisode de la Révolution à Périgueux : l'affaire Pipaud, Moulin, Sirey et Lambertie, t. LXV (1938), pp. 335, 417 et 507, t. LXVI (1939), pp. 91, 201, 312 et 424.

Notes sur « le vray pourtrait de la ville de Périgueux » et ses reproductions, t. LXVII (1940), p. 123.

Les Périgourdins à l'Assemblée nationale en 1789, *id.*, p. 233.

Le meurtre de Georges Mergier, Bergerac, 1787, *id.*, p. 393.

Notes sur l'histoire de la médecine périgourdine. I : les sceaux de la communauté des chirurgiens de Périgueux ; II : un scandale médical en 1794 [relatif au D^r Baynaud], *id.*, p. 150.

En marge de la cour de justice de Guyenne (1582-1584) [famille Séguier], t. LXVIII (1941), p. 121.

Les ex-libris et fers de reliure périgourdins antérieurs à la période moderne, additions et notes, *id.*, p. 280.

Prospectus d'un oculiste ambulant [Marien Capet], *id.*, p. 383.

Les Duchesne de Montréal, lieutenants-généraux de la sénéchaussée de Périgueux et juges mages de Périgord, *id.*, p. 416, t. LXIX (1942), pp. 52, 111 et 177.

Iconographie du Périgord. Les illustrations des « voyages » et des « géographies pittoresques », t. LXX (1943), pp. 138 et 192, t. LXXIII (1946), p. 102.

Les débuts de la sériciculture à Bourdeille (1756-1764), t. LXXI (1944), p. 147.

Nécrologie et bibliographie du chanoine Joseph Roux, *id.*, p. 203.

Le comte de Matha, t. LXXVII (1950), p. 155.

Fénelon et sa famille, t. LXXVIII (1951), p. 159.

Les Salignac au siège de Sarlat (1587), t. LXXIX (1952), p. 28.

A propos d'une lettre inédite du chevalier d'Aydie, *id.*, p. 97.

Notes d'héraldique périgourdine [armoiries des d'Alesme], t. LXXX (1953), p. 170.

L'acquisition de la seigneurie de Fénélon par les Salignac, t. LXXXI (1954), p. 112.

La Grange-Chancel et ses « Philippiques », t. LXXXII (1955), pp. 95, 126 et 204, t. LXXXIII (1956), p. 23.

A propos des incidents qui marquèrent l'élection des députés du clergé du Périgord aux Etats généraux (1789), t. LXXXIII (1956), p. 80.

Isabeau de Limeuil, t. LXXXIV (1957), p. 7.

Le roman de la comtesse Gabrielle de Ribérac, *id.*, p. 49.

Les frères Parrot, *id.*, p. 142.

Louis d'Orléans et Jean d'Angoulême, comtes de Périgord (1400-1437), *id.*, p. 165.

Note annexe [sur les « Discours dogmatiques... » de Fra Paolo, publiés à Périgueux, chez Dauriac, en 1791], t. LXXXV (1958), p. 63.

Recherches sur les biens qu'ont possédés les Aydie du Périgord, *id.*, pp. 68, 133 et 178, t. LXXXVI (1959), pp. 29, 74, 122 et 190.

La traduction en dialecte périgourdin du testament de Louis XVI, t. LXXXVI (1959), p. 86.

Les portraits du duc de la Force, peints par Largillière, t. LXXXVII (1960), p. 93.

L'acquisition de Jumilhac par Antoine Chapelle, *id.*, p. 191.

L'« Exposition de la doctrine philosophique de Leibnitz », par Maine de Biran, t. LXXXVIII (1961), p. 75.

Notes d'onomastique périgourdine. Formation de prénoms familiers par féminisation du patronyme, *id.*, p. 120.

En marge des élections législatives de 1817. Une lettre du comte de Mirandol, *id.*, p. 156.

Lettre politique de Maine de Biran, t. LXXXIX (1962), p. 34.

Recherches sur la topographie ancienne de Périgueux. I. La famille, le château et la porte de Périgueux; II. Le château d'Angoulême; III. La porte Bouchère de la Cité; IV. Les deux églises de Saint-Pierre; V. Les Terrières et l'église Charles; VI. L'église Saint-Eumais; VII. Le « monastère » de Saint-Etienne; VIII. Folors; IX. L'orme des vieilles; X. Las Fossilhas, *id.* pp. 50, 100 et 138, t. XC (1963), pp. 85 et 129, t. XCI (1964), p. 143, t. XCII (1965), pp. 58 et 104.

« La vie tourmentée de J.-B. Sirey », par M. H. Charliac, t. XC (1963), p. 46.

Notre collection de cartes postales anciennes, *id.*, p. 149.

L'évêque Le Boux et les protestants de Périgueux, t. XCI (1964), p. 71.

Hommage à M. Géraud Lavergne (1884-1965), t. XCII (1965), p. 111.

Catherine de Bourbon, dernière comtesse de Périgord, t. XCIII (1966), pp. 29, 143 et 174.

2. — *Communications, allocutions, notes diverses, relevées dans les comptes rendus des réunions de la Société.*

Marque de potier trouvée au sud d'Ecornebœuf, t. XI (1913), p. 36.

Fragment de mosaïque représentant une tête de chien, *id.*, pp. 36, 108 et 177.

Sceau de la communauté des chirurgiens de Périgueux, t. LVI (1929), p. 283.

Edition rare des « Philippiques », t. LVII (1930), p. 43.

Plaquette de 1583 et recueil des offices des Pénitents de la Sainte Croix de Périgueux, *id.*, p. 205.

Périgourdiens candidats au professorat en médecine à l'Université de Cahors (1611-1715), t. LIX (1932), p. 45.

Heures manuscrites à l'usage de Périgueux, *id.*, p. 179.

Le professeur Félix Guyon, fondateur de l'urologie moderne, *id.*, p. 275.

Deux gravures représentant des actes héroïques, t. LXI (1934), p. 249, t. LXVII (1940), p. 275.

Ouvrage de Jean Bertaud publié en 1529, « Divinarum humanumque rerum... », t. LXII (1935), p. 272.

Ouvrage de Lacour-Gayet sur Talleyrand, t. LXIII (1936), p. 51.

Lunettes anciennes de Nuremberg, *id.*, p. 52.

Loyseau, médecin bergeracois, *id.*, p. 90.

Lithographie représentant le passage de Napoléon III à Beaumont, *id.*, p. 91.

Lavau, médecin périgourdin, *id.*, p. 164.

Maine de Biran et la Société médicale de Bergerac, *id.*, p. 376.

Autre édition rare des « Philippiques », *id.*, p. 383.

Factum de 1652, « La défaite des troupes du marquis de Sauvebœuf », t. LXIV (1937), p. 235.

La poste aux lettres en Périgord, *id.*, p. 311.

Armoiries de M. d'Auberoche, *id.*, p. 312.

Stagnon et Carcano, membres de la Société des Amis de la Constitution de Périgueux, *id.*, p. 387.

Saint Sour de Terrasson, *id.*, p. 388.

« Henriette de Marconne », roman anonyme du XVIII^e s., t. LXV (1938), p. 88.

Empreinte du sceau des chirurgiens de Périgueux (1775), *id.*, p. 187.

« Histoire de la guerre de Guienne », *id.*, p. 268.

Portraits anciens gravés sur cuivre de la duchesse de la Feuillade et de Jean-Charles de Ségur, évêque de Saint-Papoul, *id.*, p. 359.

Jean Rey, *id.*, p. 462.

Ouvrage sur Daumesnil, t. LXVI (1939), p. 52.

Portrait de Philibert de Brandon, *id.*, p. 122.

Chrétien Agrippa, médecin périgourdin, t. LXVIII (1941), p. 43.

Portraits de Fénelon, t. LXIX (1942), p. 220.

Marques postales, *id.*, p. 284.

Taque et ex-libris aux armes de Martial de Lépine, t. LXX (1943), p. 153.

Gravure sur acier de 1845 représentant Périgueux, *id.*, p. 200.

Rébellion de François d'Hautefort, t. LXXI (1944), p. 7.

Les gardes d'honneur de la Dordogne, *id.*, p. 135.

« Sommaire de l'histoire de la guerre faicte contre les heretiques albigeois... », ouvrage rare de 1590, *id.*, p. 178.

Correspondance de M^{lle} Aïssé, *id.*, p. 180.

Lithographie de Hoffe représentant Périgueux (début XIX^e s.), t. LXXII (1945), p. 11.

Correspondance adressée au libraire périgourdin Dubreuilh (1788-92), *id.*, p. 18.

Lithographies de Joseph Bardon sur Périgueux, *id.*, p. 61.

Bibliothèque nationale de Belvès en 1795, *id.*, p. 64.

Ouvrage d'Odo de Gissey imprimé en 1666, « Histoire et miracles de Notre-Dame de Roc-Amadour... », *id.*, p. 69.

Opuscule de controverse religieuse par Jean de Lacroullardière (1654); lettres d'Elie Lacoste et de Mgr de Royère, *id.*, p. 109.

« La desfaite du sieur de Saint-Abre », plaquette du temps de la Fronde, t. LXXIII (1946), p. 126.

Capitulation imposée par Baltasar au seigneur de Montançeix, t. LXXIV (1947), p. 82.

Trois portraits de prélats : Henri de la Marthonie, Louis-Jacques et Armand-Auguste Chapt de Rastignac, *id.*, p. 164.

L'écrivain Marc de Montifaud, t. LXXV (1948), p. 6, t. LXXXI (1954), p. 14.

Marcelle Tinayre et sa famille, t. LXXV (1948), p. 111.

« La biographie des faux prophètes vivants », ouvrage de 1821 qui flétrit les palinodies de différents hommes célèbres de la Révolution à la Restauration, *id.*, p. 156.

Discours de Sirey, curé de Doissat, prononcé en 1791, lors de l'élection de l'évêque constitutionnel de la Dordogne, *id.*, p. 157.

Carte du Périgord par Robert (XVIII^e s.), t. LXXVI (1949), p. 45.

75^e anniversaire de notre Société, *id.*, p. 75.

Lettres patentes de 1760 relatives au don gratuit, *id.*, p. 158.

Edition des œuvres de Brantôme à La Haye en 1743, *id.*, p. 159.

Prospectus de Philip Jeune, opticien anglais, t. LXXVII (1950), p. 6.

Le peintre Fargis, professeur de dessin au Lycée de Périgueux, *id.*, p. 49.

Edition à Bruxelles, en 1706, des « Aventures de Télémaque », *id.*, p. 74.

Baudot de Jully, *id.*, p. 74.

Anecdote sur le Préfet Romieu, *id.*, p. 84.

2^e édition de la « Relation du siège de Sarlat par Turenne » (Bordeaux, 1688), *id.*, p. 131.

Lettre de Trudaine à Tardif relative au pont neuf de Périgueux (1760), t. LXXVIII (1951), p. 102.

Le chevalier d'Aydie, *id.*, p. 103.

Diplôme maçonnique délivré en 1818 au chevalier Lanxade, *id.*, p. 107.

Les « Contes à la paresseuse » de Dubut de Laforest, t. LXXIX (1952), p. 52.

« Souvenir d'une excursion pittoresque dans le Quercy », album de gravures par F. de Lempis (1870), *id.*, p. 184.

Armoiries du département de la Dordogne, *id.*, p. 185.

Les anciens bureaux de poste de Périgueux, *id.*, p. 187.

Lettre d'une dame Lagorce (1823), *id.*, p. 188.

« Les Hobereaux », roman des frères Tharaud, et l'affaire d'Hauteffaye, t. LXXX (1953), p. 19.

Deux documents concernant la famille de la Mothe-Fénélon (1587 et 1589), *id.*, p. 110.

Allocution du 7 juin 1953 à Angoulême, lors d'une excursion de la Société, *id.*, p. 120.

Lettre de l'abbé de Chancelade au grand sénéchal de Périgord (3 mai 1789), *id.*, p. 162.

Le romancier Dubut de Laforest, t. LXXXI (1954), p. 8.

Gravure sur cuivre de 1643 représentant le Suaire de Cadouin, t. LXXXII (1955), p. 70.

Lithographie représentant l'aqueduc de Saint-Aulaire à Périgueux ; plans de Périgueux par Bardon et Constant (XIX^e s.), *id.*, p. 79.

« Essai sur l'éloge de François de Salignac de la Mothe-Fénelon », brochure éditée en 1791 ; « Fénelon ou les religieuses de Cambrai », tragédie de M.-J. Chénier, t. LXXXIII (1956), p. 102.

Grotte de Miremont et Cro de Granville, *id.*, p. 113.

« Lettre sur la taille », plaquette du chirurgien Léonard Chastanet éditée à La Haye en 1756, *id.*, p. 153.

Discours prononcés à l'Académie française en 1715 pour la réception de Gros de Boze, successeur de Fénelon, *id.*, p. 160.

Louise de la Béraudière et la « belle Rouet », t. LXXXIV (1957), p. 38.

Ouvrage de C. Barbier sur Fénelon enfant (1859), *id.*, p. 40.

Cartes postales représentant l'ancien théâtre de Périgueux, *id.*, p. 44.

Chronologie des cartes postales illustrées et erreurs qui les entachent, t. LXXXV (1958), p. 50.

Formation des prénoms familiers en Périgord, *id.*, p. 60.

« Second courrier bourdelois... » (1652), *id.*, p. 103.

Les de Grailly chevaliers de la Jarretière, *id.*, p. 170.

Jacques-Louis Chapt de Rastignac, tué en duel en 1764, *id.*, p. 171.

« Ambassades en Turquie » de Théodore de Gontaut-Biron, t. LXXXVI (1959), p. 8.

Commission de père spirituel pour Guillaume Vincent de Beaugourdon (1779), *id.*, pp. 17 et 104.

Portraits de Daumesnil, *id.*, p. 147.

Pots de pommade de la veuve Farnier, *id.*, p. 150.

Branches diverses de la maison de Talleyrand, t. LXXXVII (1960), p. 36.

Médaille en bronze de 1829 à l'effigie de Charles X, relative au Palais de justice de Périgueux, *id.*, p. 263.

Fer de reliure apposé sur un volume ayant appartenu à Jacques de Durfort, *id.*, p. 269.

Pierre sculptée appartenant au D^r Semenon et représentant une Vierge à l'enfant, *id.*, p. 270.

Volume ayant appartenu à Sabine de Périgord, *id.*, p. 278.

Reliure XVIII^e s. aux armes des Lostanges-Sainte-Alvère, *id.*, p. 281.

Allocution prononcée lors de la sortie des « Mélanges Géraud Lavergne », *id.*, p. 283.

Pressoirs de Périgueux au Moyen Age, t. LXXXIX (1962), p. 43.

Coteau d'Ecornebœuf, *id.*, p. 45.

Marcuil-en-Quercy et château de Fénelon en 1375, t. XC (1963), p. 11.

Affaire Ponterie-Escot et conspiration du général Malet, *id.*, p. 16.

Allocution prononcée à Monbazillac lors d'une séance foraine de la Société, t. XCIII (1966), p. 159.

3. — *Ouvrages et articles divers*

Les ex-libris et fers de reliure périgourdins antérieurs à la période moderne. Paris, Société française des collectionneurs d'ex-libris et de reliures artistiques, et Périgueux, Société historique et archéologique du Périgord, 1935.

Histoire de la poste aux lettres en Périgord. I. De l'origine à 1792. Périgueux, Fanlac, 1949 [suppl. au Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord].

[En collaboration avec J. Saint-Martin]. Iconographie de Montaigne. Paris, Société des Amis de Montaigne, 1960.

[En collaboration avec Géraud Lavergne, Marcel Secondat et Jean Secret]. Périgueux d'hier. Périgueux, Fanlac, 1965.

Souvenirs du 108^e R.I., dans *La Vie bergeracoise*, 1966, n° 15, p. 18 et n° 23, p. 21.

« Le beuglant », *id.*, 1966, n° 21, p. 25.

Noël BECQUART.

NICOLAS RAMBOURG

Architecte et sculpteur en Périgord

1559 ? - 1649

Résultat de deux années de recherches, cette étude était entièrement terminée et en cours de transcription lors de l'incendie du château d'Hautefort. Qu'on ne s'étonne donc pas si certains détails de construction sont décrits au présent, alors qu'ils devraient l'être, hélas ! au passé. Les dernières lignes seules ont été nécessairement modifiées après ce dramatique événement.

Il faut savoir gré à J.-B. Champeval ¹ d'avoir découvert, parmi des documents de dates diverses concernant Hautefort, la seule pièce qui désigne Nicolas Rambourg comme l'architecte du château reconstruit.

Mentionnée bien des fois depuis lors, cette pièce est un marché fait, le 6 octobre 1644, avec un charpentier de Royère en Limousin, pour l'exécution de différents travaux, « d'après le projet escript et singné de M^e Nicolas Rambourg, archetteleur ». ²

Partant de ce document authentique, la plupart des brochures ou articles consacrés au château d'Hautefort indiquent que les travaux, commandés à Rambourg par Jacques-François, petit-fils du premier marquis, auraient commencé vers 1640. Il y a, constatons-le, toute apparence de logique dans une telle assertion, car c'est cette année-là que mourut le vieux marquis et que Jacques-François entra en possession de son héritage.

En réalité, tout n'est pas aussi simple : il faut remonter beaucoup plus loin dans le temps, s'aventurer avec précaution sur le terrain mouvant des conjectures et des probabilités, — toujours basées cependant sur le raisonnement et sur la chronologie de faits prouvés.

La présente étude, avec ses lacunes et ses insuffisances, incitera peut-être d'autres chercheurs à étendre le champ des investigations : qu'ils confirment ou qu'ils annulent les hypothèses.

(1) Autorisé par la marquise de Camont, née Damas, à inventorier le « fonds d'Hautefort » de son chartrier de la Roussière (Deux-Sèvres), Champeval a publié en 1893 des copies de documents dans le *Bull. de la Soc. hist. et arch. du Périgord* (t. XX et XXI) sous le titre « Le château d'Hautefort au XVII^e siècle, au point de vue artistique ». Ce chartrier de la Roussière a malheureusement disparu depuis.

(2) *B.S.H.A.P.*, t. XXI, p. 84.

ses exposées ici, un pas de plus sera fait sur le chemin de la vérité — et c'est là l'essentiel.

La longévité de Nicolas Rambourg a été exceptionnelle : il meurt en 1649, à 90 ans ³. Ne peut-on s'étonner que le jeune propriétaire du château ait demandé à un octogénaire d'établir les premiers plans d'un vaste édifice et d'en surveiller l'exécution qui — prise à son début — ne pouvait être que fort longue ?

Or on sait de façon sûre que le maître architecte habitait les environs immédiats d'Hautefort plus de quarante ans auparavant : il est permis de supposer qu'il avait travaillé, dès la fin du XVI^e siècle, à la reconstruction du château.

Voilà donc notre point de départ reculé d'un demi-siècle... Qu'on ne s'attende pas à trouver ici une étude architecturale complète des édifices dus à Rambourg : d'autres l'ont déjà fait, avec une compétence certaine ⁴. Il s'agit seulement d'en décrire quelques parties caractéristiques, d'en analyser quelques éléments décoratifs : d'où des rapprochements susceptibles de projeter un jour nouveau sur l'œuvre de Nicolas Rambourg, génial réalisateur du château d'Hautefort.

* * *

Où était né Rambourg, vers 1559 ? A coup sûr, pas en Périgord. De par sa consonance même, ce nom n'appartient pas à un pays de langue d'oc. Par contre, au XVI^e siècle, on trouve des Rambourg du nord au sud de la Champagne ⁵.

Comme il serait séduisant de pouvoir donner pour aïeul à notre architecte ce Balthasar Rambourg (dont l'origine n'est pas précisée), sculpteur sur bois, qui exécuta pour la cathédrale de Valenciennes, en 1510, un buffet d'orgues à cariatides « de la plus grande beauté » ! ⁶

A « Chaalons en Champagne » vivaient, dans la seconde moitié du XVI^e siècle, deux frères Rambourg. L'un, Hugues, sergent royal, a une nombreuse descendance qui, restant fixée dans cette ville, y occupe d'importantes charges municipales ou judiciaires au XVII^e siècle.

Le second, Nicolas, dont on n'indique pas la profession, a épousé Claude Mathieu ; leur fille Madeleine est baptisée en

(3) Arch. dép. Dordogne, rég. par. de St-Aignan d'Hautefort.

(4) Citons particulièrement G. Roca et J. Sécret, *Châteaux et manoirs du Périgord*.

(5) Le théologien protestant Abraham Rambour (1590-1651) était issu d'une famille de Sedan (Haag, *France protestante*, t. 8, p. 371-373). Il y avait aussi (et jusqu'au XIX^e s.) des Rambourgt dans les environs de Troyes.

(6) *Dictionnaire biographique des artistes français*, de Bérard (1872), p. 699 ; et Bénézit, t. III, p. 106.

l'église St-Alpin de Châlons, le 27 décembre 1573 ⁷. Mais n'auraient-ils pas eu déjà de nombreux enfants ? Les registres, malheureusement, ne remontent qu'à cette année 1573. Claude Mathieu meurt, Nicolas Rambourg se remarie, deux enfants sont baptisés en 1576 et 1578. A partir de là, toute trace de cette branche de la famille disparaît de Châlons. Ces Rambourg se seraient-ils fixés dans une autre région ?

En dépit des recherches, tout cela demeure brumeux : s'il n'y a pas d'impossibilité flagrante à ce que Nicolas Rambourg soit le fils de cet autre Nicolas ⁸, on n'en peut avoir de certitude : — mais l'appartenance champenoise reste la plus probable.

*
* * |

Si les origines familiales de Nicolas Rambourg sont confuses, on n'est guère plus éclairé au sujet de sa formation professionnelle, dont l'époque doit se situer aux environs de 1580, — un peu avant, un peu après —. Il semble toutefois, assez nettement, que cette formation doive se rattacher à l'école bourguignonne.

Depuis le Moyen-Age, la Bourgogne était restée le centre d'un foyer artistique de la plus haute valeur. Pays de passage, cette province a subi de bonne heure et plus que d'autres, lors de la Renaissance, l'influence italienne, qui a marqué de façon durable l'architecture locale. C'est avec vraisemblance qu'on a attribué le château d'Ancy-le-Franc à l'italien Serlio ; — à propos duquel fut employé pour la première fois en France le mot architecte : « expression de lettré, peu usitée avant 1580 et seulement dans la moitié nord du pays » ⁹.

Dijon, dans la seconde partie du XVI^e siècle, était une pépinière d'artistes. Ces artistes, qu'on qualifierait aujourd'hui de « polyvalents », étaient, à l'exemple de leur chef de file Hugues Sambin (1515 ? - 1601), à la fois ingénieurs militaires, architectes et sculpteurs. Triple formation qu'il est frappant de constater dans l'œuvre de Nicolas Rambourg.

Mais la Bourgogne, sur le plan artistique, débordait certaines limites administratives, assez récentes d'ailleurs, et il est légitime d'y englober le « pays et quartier de Langres », officiellement rattaché à la Champagne.

Langres était le siège d'un évêché dont le titulaire devenait *ipso facto* duc et pair. La ville reçut au XVI^e siècle une remar-

(7) Arch. dép. Marne, reg. par. de St-Alpin à Châlons.

(8) Il était d'usage à Châlons, à cette époque, de donner à l'un des fils le prénom du père ; — mais il y avait alors, en Champagne, presque autant de Nicolas que de Jean ou de Pierre !

(9) Bauchal, *Nouveau dictionnaire des artistes français*, avant-propos.

quable impulsion littéraire et artistique grâce à un grand prélat, Claude de Longvy, plus connu sous son titre de cardinal de Givry ¹⁰. Nommé évêque de Langres en 1529, il le demeure jusqu'à sa mort en 1561 ¹¹. Le cardinal de Givry est le véritable promoteur de la Renaissance dans la région. Nombreuses sont les réalisations architecturales dues à son mécénat. C'est sur son ordre que fut reconstruite l'admirable chapelle du château de Pagny — château appartenant à sa nièce Françoise de Longvy, alors mariée au grand-amiral de France, Philibert Chabot, et dont nous reparlerons.

Le cardinal de Givry « a su distinguer et employer ceux qui excellaient en quelque art », dit un biographe du temps. Il est donc naturel que, par la suite, les parents et alliés du prélat aient recherché ces artistes de talent, — eux-mêmes ou leurs disciples.

Si Dijon se prévalait d'Hugues Sambin et de ses élèves, Langres avait aussi son grand bâtisseur et décorateur, Nicolas Ribonnier (1525 env. - 1605), qualifié « d'architecteur pour le Roy au duché de Bourgogne » ¹². Le cardinal de Givry lui commanda le jubé de St-Mammès à Langres. Il est l'auteur présumé du château du Pailly, au sud de Langres, et on lui attribue de nombreux hôtels particuliers de la ville, entre autres l'hôtel du Breuil Saint-Germain, daté de 1580. Ribonnier groupait autour de lui de jeunes « compagnons » auxquels il enseignait son art. Nicolas Rambourg ne serait-il pas de ce nombre ?

D'après les dates, Ribonnier peut fort bien avoir été le maître de Rambourg, — et nous sommes sur les frontières de cette Champagne d'où Nicolas Rambourg tire sans doute son origine. Pourquoi envisager l'école de Langres plutôt que celle de Dijon ? C'est que, comme on le verra par la suite, la décoration sculptée de Rambourg s'apparente, sur bien des points, à celle des hôtels de Langres : nerveuse, délicate, plus italienne d'inspiration que « la sculpture grasse, épanouie, proliférante des hôtels de Dijon » ¹³, assez influencée par le baroque flamand.

Un apprentissage d'architecte, à cette époque, durait environ sept ans ¹⁴. Nicolas Rambourg, une fois « reçu maître », ne va pas rester dans son pays d'origine. Peut-être y avait-il pléthore d'architectes qualifiés ? A la fin du XVI^e siècle, pour la seule ville de Langres, on cite déjà les noms de quatre d'entre

(10) Né en 1484, fils de Philippe de Longvy et de Jeanne de Bauffremont. Cf. à ce sujet L.E. Marcel, *Le cardinal de Givry*, t. II, « La Renaissance », ainsi que pour toutes les indications qui suivent.

(11) Claude de Longvy fut chargé d'administrer le diocèse de Périgueux en 1540 et 1541 (Bibl. nat., coll. Périgord, vol. 32).

(12) L.E. Marcel (ouvr. cité) consacre un chapitre à Nicolas Ribonnier.

(13) Jean Ache, *La ville de Langres du XVI^e au XVIII^e s.* (manuscrit, Biblioth. d'art et d'archéologie, Paris).

(14) L. Hantecœur, *Histoire de l'architecture classique en France*.



CHAPELLE D'EXCIDEUIL
Figures d'angle (endommagées)



FONTAINE DE SAUVEBOEUF
Figures de la vasque inférieure

eux. Les artistes se dépaysaient volontiers à ce moment, on pourrait en trouver de nombreux exemples. Rambourg décide donc de partir.

C'est alors que nous le retrouverons en Périgord : divers indices permettent de reconstituer les circonstances qui l'y ont amené. Pour l'instant, ne parlons pas encore d'Hautefort : il s'agit d'Excideuil.

*
* *

En 1582, la maison d'Albret, qui possédait le château d'Excideuil, le vendit à François de Pérusse des Cars ¹⁵. Grand seigneur d'origine limousine, celui-ci avait largement dépassé le cadre de sa province. Fils de Jacques des Cars et d'Anne Jourdain de l'Isle ¹⁶, il avait vu son père se remarier en 1544 avec Françoise de Longvy, « Madame l'Amirale » devenue veuve, — la nièce du cardinal de Givry, dont nous venons de signaler le rôle artistique à Langres.

Le propre frère de François des Cars, Charles, deviendra à son tour évêque de Langres en 1572, prenant pour coadjuteur, un peu plus tard, son demi-frère, Anne des Cars ¹⁷.

Par son mariage, François des Cars fut lui-même attiré vers ce que nous appellerons « la Bourgogne champenoise » : c'est sans doute sa belle-mère, Françoise de Longvy, qui lui fit épouser en 1546 une jeune cousine, Claude de Bauffremont (petite nièce du cardinal de Givry), d'une illustre famille lorraine fixée en Bourgogne depuis le XV^e s. Claude de Bauffremont mourut, laissant quatre enfants, quelques années avant l'achat d'Excideuil.

Les relations, que l'on sait fort cordiales, de François des Cars avec ses frères, hauts dignitaires de l'Eglise à Langres, ne suffisent-elles pas à expliquer qu'il se soit assuré les services de Nicolas Rambourg, probablement sur leur recommandation ? Comme nous l'avons indiqué, les artistes, en début de carrière, ne craignent pas d'aller chercher fortune au loin.

Le château-forteresse d'Excideuil, assiégé bien des fois aux siècles passés et, tout récemment, pris par les Huguenots en 1574 ¹⁸, était en fort mauvais état ; pendant quelques années,

(15) L'orthographe du nom est celle usitée actuellement, mais aux XVI^e et XVII^e s. on écrivait toujours « d'Escars ».

(16) Le P. Anselme, *Histoire généalogique et chronologique de la maison royale de France...*, 1733, vol. VII, p. 325 et suiv.

(17) Né en 1546, fils posthume de Jacques et de Françoise de Longvy, Anne des Cars fut le « second cardinal de Givry » et mourut, évêque de Metz en 1612.

(18) Cf. J. de Beaugourdon et J.P. Laurent, *Excideuil*.

(19) Le maître présumé de Rambourg, Ribonnier, a travaillé toute sa vie aux fortifications de Langres. (Inv. somm. comptes des maires et receveurs de Langres).

nous y verrons travailler Rambourg l' « ingénieur militaire » ¹⁹, — puis l'architecte et enfin le sculpteur ²⁰.

*
* *

C'est certainement la double enceinte fortifiée du château d'Excideuil qui reçut en premier lieu les soins de Nicolas Rambourg. Cette tâche sévère mais urgente menée à bien, un peu plus d'initiative sera permise à l'architecte et au décorateur.

Il convenait de fermer les remparts extérieurs par une porte majestueuse : les vestiges, aujourd'hui, n'en peuvent donner qu'une idée bien imparfaite ! Enterrées très au-dessus de leurs soubassements, les robustes colonnes à bagues sculptées, dans le style dit alors « rustique », ne supportent plus qu'un cintre banal, mal établi en arrière des chapiteaux toscans, non l'arcade d'origine et son entablement.

Quoi qu'il en soit, ne négligeons pas d'admirer la décoration des bagues — peut-être la première manifestation de Rambourg comme sculpteur, en Périgord — qui présentent des motifs simples mais variés : arabesques, cristaux, ondes très souples parfois terminées en volutes.

La porte d'entrée achevée, Rambourg va se consacrer à la reconstruction du châtelet qui doit enchâsser le pont-levis, tout en conservant les bases anciennes. C'est là qu'on pourra vraiment apprécier le talent de l'architecte, dans la hardiesse de la toiture aiguë, dans l'élan des hautes tourelles engagées, portant à leur sommet ces dômes minuscules, insolites en Périgord, mais si souvent employés dans les châteaux bourguignons de la seconde Renaissance !

Lors de l'achat d'Excideuil, François des Cars, veuf, on le sait, de Claude de Bauffremont, était remarié depuis 1579 avec Isabeau de Bauville, veuve du maréchal de Montluc ²¹. Pour une nouvelle châtelaine, ne fallait-il pas, sinon rebâtir les « deux corps de logis faits en potence » ²², du moins aménager et décorer une demeure plus agréable, au pied des austères donjons ?

On ne peut guère imaginer, actuellement, la réussite et l'heureux effet de telles transformations ! Disparu, le « Logis du Gouverneur », avec son élégante tourelle d'angle ; disparu, l'escalier extérieur aux larges degrés, flanqué de deux lions « mis en forme sur leurs quatre pattes » ²³ et le « plafon » dallé

(20) De nombreux documents postérieurs donnent à Rambourg le titre de « maître sculpteur ». Ce n'est donc pas une simple supposition que de le qualifier ainsi.

(21) Le P. Anselme, *ouv. cité*, t. II, p. 231 et suiv.

(22) Description dans l'acte d'achat de 1582, — citée par J. de Beaugourdon et J.P. Laurent.

(23) Procès-verbal d'une visite en 1731 par le notaire Rolin.

portant les figures de héros antiques — tout cela, sans doute, de la main de Rambourg.

Bornons-nous à examiner ce qui existe encore, après bien des vicissitudes : le pavillon de la chapelle ²⁴. Le chassis dormant au-dessus de la porte principale, les fenêtres du rez-de-chaussée, vers la vallée, séduisent par leur fantaisie décorative. Un meneau vertical les divise, un savant enchevêtrement de courbes les surmonte : volutes grandes et petites s'affrontent et se combinent, dessinant deux arceaux en doucine très amortis ; — comment ne pas évoquer le baroque italien ? A l'étage, les fenêtres, plus sobres, ont des encadrements droits débordant en croix à l'angle supérieur : un motif central — hélas ! détruit à coups de marteau — est soutenu par des volutes souples et allongées. Les volutes, toujours les volutes : c'est l'élément cher à Rambourg sculpteur d'ornements.

A l'intérieur de ce qui fut la chapelle, les voûtes à liernes et tiercerons, conformes à la technique de la Renaissance, sont exécutées avec une maîtrise certaine. Leurs retombées se font sur des culs-de-lampe fort originaux.

On peut, à la rigueur, appeler chérubins les deux enfants joufflus qui se font face, entre les travées : l'un a la tête posée sur quatre volutes croisées avec fantaisie, l'autre a des ailes stylisées, lamelles courbes ou enroulées. Les visages, sauvagement martelés pendant la Révolution, laissent encore deviner les yeux grands ouverts, aux paupières épaisses, aux pupilles creusées dans la pierre.

Mais que dire des têtes recevant les voûtes aux quatre angles de la chapelle ? Elles ont, dans leur diversité, un caractère résolument profane. Les visages sont très abîmés, les accessoires mieux conservés et assez curieux : un homme à courte barbe porte une toque ornée de plumes ; lui faisant pendant, c'est, semble-t-il, une vieille femme à coiffure drapée : des volutes partent de la commissure des paupières et s'épanouissent au-dessus des tempes. Les deux autres têtes, plus détériorées encore, s'encadrent, elles aussi, de volutes, dressées au-dessus des draperies pour l'une, descendant comme des cornes de bélier pour l'autre.

C'est cette chapelle que François des Cars chargea le peintre rouennais Du Fossé de décorer, ainsi que les autres pièces du château, en 1587 ²⁵. Les travaux d'architecture étaient donc terminés à cette époque.

Nicolas Rambourg va quitter Excideuil, mais non la région,

(24) Sauvé de la ruine par les soins diligents de M^{re} G. Boisserie.

(25) Champeval, *B.S.H.A.P.*, t. XXI, p. 321.



CHAPELLE d'EXCIDEUIL
Cul-de-lampe (endommagé)



CHAPELLE d'EXCIDEUIL
Cul-de-lampe (endommagé)



PORTE DU CHATEAU DE CUBJAC
Sommet du fronton

car nous allons le retrouver quelques lieues plus loin, à Haute-fort.

*
* *

Pour bien comprendre les phases successives de la reconstruction du château d'Hautefort, il est important de relever, par rapport aux activités de Rambourg, les périodes de prospérité ou d'infortune de la famille d'Hautefort pendant plus d'un demi-siècle. Car Nicolas Rambourg a travaillé, non pour le seul Jacques-François, comme on le croit souvent, mais bien pour trois générations de ces gentilshommes.

Le seigneur d'Hautefort, sous les derniers Valois, est François, « gentilhomme de la chambre du roi Henri III, capitaine de cent hommes d'armes de ses ordonnances » ²⁶. Il était né vers 1548 et ne mourra qu'à 92 ans, en 1640.

La noblesse terrienne des Hautefort s'est muée en noblesse de cour, pourvue de charges honorifiques et de commandements militaires. François d'Hautefort fut un des chefs catholiques de la province, pendant les guerres de religion qui dévastèrent alors le Périgord. Si Hautefort n'eut pas à souffrir du passage des troupes huguenotes, la menace n'en demeurait pas moins constante.

Trois ans avant l'achat d'Excideuil, le 15 novembre 1579, Louise des Cars, fille aînée de François des Cars et Claude de Bauffremont, avait épousé François d'Hautefort. La dot de 40.000 livres fut employée au rachat de la terre de Thenon. L'évêque de Langres, Charles des Cars, fit à sa nièce une donation de 5.000 livres ²⁷.

Dans les années suivantes, c'est soit au château de La Mothe, près de Thenon, soit à Hautefort que naîtront les huit enfants de ce ménage.

Il semble naturel que François d'Hautefort, ayant vu Rambourg chez son beau-père à Excideuil et admirant sans doute ses réalisations, ait appelé, dès la fin des travaux, cet architecte à Hautefort pour fortifier, réparer et embellir son propre château.

*
* *

On ne pouvait plus parler, à cette époque, de la redoutable forteresse de Bertrand de Born, dont il ne restait sans doute que les assises. Bien des siècles avaient apporté leurs modifications.

Jean d'Hautefort fit exécuter, au début du XVI^e siècle, de nombreux travaux, respectant la tour de l'ouest, dite « des pri-

(26) Le P. Anselme, *ouvr. cité*, t. VI, p. 3 et suiv.

(27) M^l^l^l^l^l de Cumont, *Généalogie de la maison d'Hautefort*, 1898

sons ». Le château, sur son esplanade, ne présentait pas de plan régulier. D'aucuns le disent triangulaire ²⁸ ; il est probable en tout cas qu'un bâtiment se dressait obliquement entre les deux corps de logis en équerre du nord et de l'ouest. Ce bâtiment devait être le seul habitable vers la fin du XVI^e siècle. L'emplacement de l'église St-Eloi, lieu de sépulture des seigneurs, comprise dans l'enceinte du château, n'est pas connu de façon précise.

La première préoccupation, dans la remise en état d'Hautefort, fut, comme à Excideuil, d'ordre défensif : il fallait relever des murailles endommagées, fortifier l'entrée commandée par un pont-levis, en un mot rebâtir presque en entier la façade de l'ouest jusqu'à la tour, vestige des anciennes constructions.

Nicolas Rambourg va s'employer avec ardeur à ce travail qu'il veut exécuter de la façon la plus belle et la plus complète qui soit : fortifications solides, comme on pouvait les souhaiter aux siècles passés, pourvues de leurs créneaux et machicoulis, de leurs trous de visée pour les différents tirs ; — toute cette partie technique sera sérieusement établie par ses soins.

L'ingénieur militaire, alors, cédera la place au décorateur, qui donnera libre cours à son inspiration : le morceau de bravoure est la très belle porte à colonnes baguées, qui s'inscrit entre les rainures du pont-levis.

La décoration sculptée de ces bagues, se prolongeant, à la partie supérieure, sur les claveaux de l'arcade, est en même temps d'une grande richesse sans surcharge et d'une finesse d'exécution remarquable : en particulier la flore, bien caractéristique de l'époque, — pampres et branches d'olivier, feuilles de chêne et glands, grenades entrouvertes — qui se déploie sur plusieurs des éléments. Il y a là une interprétation plus poussée, plus élaborée des colonnes à l'entrée d'Excideuil ; — mais les ondes sculptées sur certaines bagues sont semblables ²⁹.

Nicolas Rambourg dut être satisfait de son œuvre, car il n'a pu se retenir de la dater, et de façon assez curieuse : les médaillons surmontant les chapiteaux portent, en faible relief, le millésime 1588, mais en deux parties : 15 à gauche, 88 à droite !

Que de similitudes entre la façade ouest d'Hautefort et le château d'Excideuil ! Les tourelles engagées des châtelets (quoique beaucoup moins hautes à Hautefort et crénelées) reposent sur des culs-de-lampe dont la mouluration est établie d'après les mêmes principes.

Si, à Excideuil, nous n'avons pas parlé de la tour de guet

(28) J. Manbournet, *Périgord, terre d'histoire*.

(29) P. Vitry, *Congrès archéologique de France*, 1928 : « ... La même porte exactement se remarque au château voisin d'Excideuil ».

jouxtant la chapelle, c'était pour la décrire à propos d'Hautefort. Son chemin de ronde, autour du petit dôme en pierres appareillées ³⁰, avait été orné par Rambourg de « ciselures » peu saillantes offrant un délicat dessin de volutes affrontées ³¹ et certains des corbeaux, à usage de gargouilles, étaient transformés en figures d'animaux fantastiques.

Or, que voyons-nous à Hautefort ? Comme à Excideuil, le chemin de ronde est orné de ciselures, mais sur trois rangs superposés ; — à la rangée inférieure, le motif décoratif est le même qu'à Excideuil. La grosse tour, coiffée d'un imposant dôme d'ardoise à campanile, ne présente de sculptures qu'à la base du chemin de ronde.

Passons aux gargouilles de la façade d'Hautefort : on y remarque une dizaine de figures, toutes différentes, qu'une trop grande hauteur ne permet pas d'examiner comme il serait souhaitable en raison de leur originalité. On peut voir deux vieillards barbus, une femme à coiffure drapée (qui rappelle un cul-de-lampe d'Excideuil), un adolescent joufflu dont les oreilles rejoignent le menton ; l'intention caricaturale va en s'accroissant vers la droite de la façade. Que de détails cocasses ! une bouche ouverte en losange, des narines dessinées en spirale, des yeux globuleux cernés de rides profondes, comme dans les masques orientaux. Ce sont bien des « grotesques » dans le goût italien, qui vont passer de l'humain à l'animal, pour aboutir, sur la grosse tour d'angle, à un lion et un chien de chasse aux oreilles pendantes.

Bien d'autres ressemblances, par exemple les encadrements cruciformes des fenêtres, pourraient être relevées entre Excideuil et Hautefort.

*
**

Les travaux accomplis à Hautefort devaient être admirés par tous les seigneurs du voisinage ; aussi ne s'étonnera-t-on pas de voir, au même moment, Jean de Foucauld de Lardimalie demander à Nicolas Rambourg une remise en état de son château de la Sudrie, près de Cubjac. Il ne s'agissait pas d'une reconstruction complète ; aussi l'architecte n'a-t-il pu y donner sa mesure. De lourdes poivrières écrasent les tours démantelées, à l'angle des bâtiments. Mais comme on reconnaît bien la main

(30) La cour intérieure du Pailly (Hte-Marne) œuvre de Ribonnier, s'orne de tourelles angulaires d'un modèle identique.

(31) Ce chemin de ronde est complètement abattu : il n'en subsiste que quelques pierres sculptées, déposées dans les dépendances du château.

de Rambourg dans la charmante porte datée de 1589, en haut du perron, dans la cour ! ³²

L'encadrement à bossages est très simple, mais le fronton est somptueux. Entre deux entablements à moulures s'inscrit un cadre rectangulaire, porteur d'armoiries. Ecu et casque ont été martelés ; seuls subsistent d'abondants lambrequins découpés en feuilles d'acanthé. Le cadre est soutenu par les volutes de larges ailerons : surgissant en arrière, les flammes mouvantes de deux torches sont traitées à la manière des « ondes » ornementales d'Excideuil et d'Haulefort. Sommant le tout, un chérubin ; celui-ci a été épargné par le marteau sacrilège. Il est bien le frère de ceux de la chapelle, à Excideuil, avec ses yeux saillants, aux pupilles bien marquées. Si la chevelure est exécutée « au naturel », les ailes, par contre, offrent une originale stylisation ; leurs amples courbes sont terminées en volutes et les pennes simplifiées en lamelles arrondies. D'autres gracieux détails, aux chapiteaux et à la clef de l'arcade, sont mutilés.

À l'intérieur du château, l'angle de l'escalier porte, en deux chapiteaux accolés, quatre robustes volutes qui reçoivent la retombée des voûtes : sur une face, une guirlande de fruits en haut relief relie les volutes, sur l'autre, ce sont des fleurons dans la tradition de la Renaissance.

Par l'harmonieux équilibre de ses proportions, la porte du château de Cubjac reste l'une des œuvres décoratives les plus réussies qu'on soit en droit d'attribuer à Rambourg.

Quelques années plus tard, c'est François de la Borie, sieur de la Rampinsolle, qui commande à Rambourg, pour son repaire noble près de Périgueux, un fronton portant ses armes. La main de notre sculpteur s'y reconnaît avec assez d'évidence pour qu'on n'en puisse douter ³³.

Plus heureux que bien d'autres, l'écusson central n'avait pas été martelé : seul échantillon subsistant naguère du faire de Rambourg comme sculpteur d'armoiries ! Il était surmonté d'un médaillon portant la date 1599, d'un graphisme analogue à celui du millésime de la Sudrie.

L'encadrement, d'une construction solide et équilibrée, déployait, sur un fond granité, les motifs chers à Nicolas Rambourg : volutes opposant leurs courbes, fleurons, feuilles d'acanthé semblables aux lambrequins de Cubjac. Rien de monotone

(32) Un excellent cliché, dû à Mlle Desbarats, existe à la photothèque de la Société hist. et arch. du Périgord.

(33) *B.S.H.A.P.*, 1911, pp. 409 à 412 ; Notice par R. de Frémont, « Pierre sculptée aux armes des de la Borie de la Rampinsolle ». Cliché de Dorsène. Mais ce fronton sculpté existe-t-il encore ? Il y a peu de chances puisque M. J. Secret, dans « Vieilles demeures des environs de Périgueux », p. 127, constate la disparition totale du manoir de la Rampinsolle.

ou de déjà vu, en parlant d'éléments identiques, car la fantaisie du décorateur sait renouveler leur présentation, avec autant d'élégance que d'ingéniosité.



Une discussion peut s'ouvrir ici. Le même artiste aurait donc travaillé, vers la fin du XVI^e siècle, à Excideuil, Hautefort, Cubjac, ailleurs encore ? Fort bien, de nombreuses analogies le démontrent. Mais pourquoi cet artiste serait-il Nicolas Rambourg ?

Il n'en sera fourni, malheureusement, aucune preuve formelle. Deux points cependant doivent être mis en lumière pour renforcer cette hypothèse.

Remarquons tout d'abord que la façade Ouest d'Hautefort a intrigué et dérouté nombre de ceux qui l'ont décrite. Certains, n'ayant pas distingué la date 1588 sur la porte sculptée, ont conclu au pastiche, en plein XVII^e siècle, d'une architecture militaire antérieure ³⁴. On sait qu'il n'en est rien : mais n'est-ce pas admettre implicitement qu'on trouve à Hautefort, en dépit des apparences, une unité qui peut faire attribuer l'ensemble de la construction, échelonnée pendant un demi-siècle, au même architecte ?

Un second point concerne Nicolas Rambourg lui-même. Dans les années qui ont vu l'achèvement de la façade fortifiée d'Hautefort, il se marie, sur place, et au plus tard en 1595 ³⁵.

La nouvelle épousee, Jeanne Goumar, appartient à une famille de bonne bourgeoisie, originaire de Salagnac, tout près d'Hautefort. Un proche parent est cet Etienne Goumar, marié à Françoise de Teyssières, qui achètera au Roi, en 1600, les droits de justice de « Sainte-Trye » ³⁶. Le frère de Jeanne Goumar, Pierre, notaire royal à Saint-Aignan, se retire ensuite « au repaire noble de Las Goursettas, paroisse de Salagnac » ³⁷ ; son fils Joseph (il ne signe plus que « Las Goursettas ») épousera vers 1627 Marguerite d'Hautefort, de la branche dite de la Motte, légitimée dès 1475.

Nicolas Rambourg entrait donc dans une famille tenant un certain rang, et qui eût sans doute critiqué un mariage avec un « hors-venu » à l'avenir incertain. Mais — même s'il n'est pas

(34) Opinion émise par P. Vitry, *Congrès archéologique de France*, 1928, pp. 227 et suiv. —, et par É. Gavelle, *Hautefort et ses seigneurs*, édit. de 1963, pp. 22 et suiv.

(35) Approximation fournie par les dates de mariage des deux filles aînées de Rambourg.

(36) M^lle de Cumont, *Recherches sur la noblesse du Périgord*, p. 214.

(37) Perdu dans les bois, sur la limite de la Dordogne et de la Corrèze, ce manoir est complètement détruit depuis une centaine d'années.

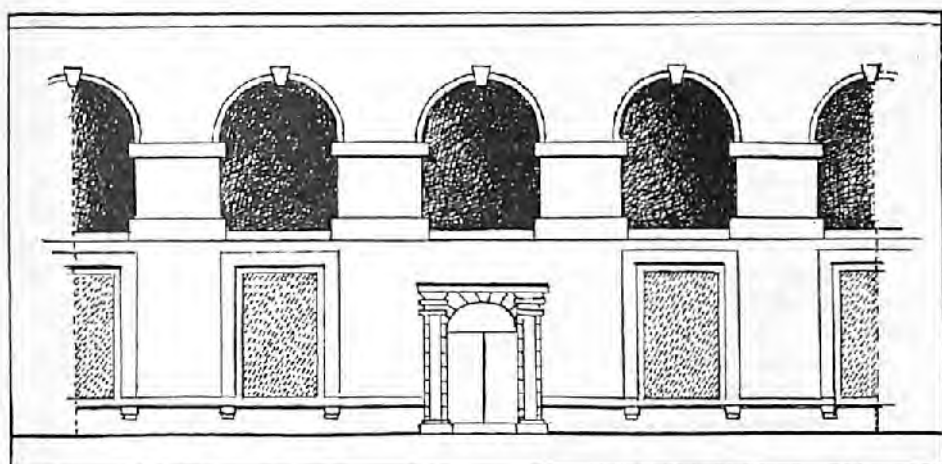
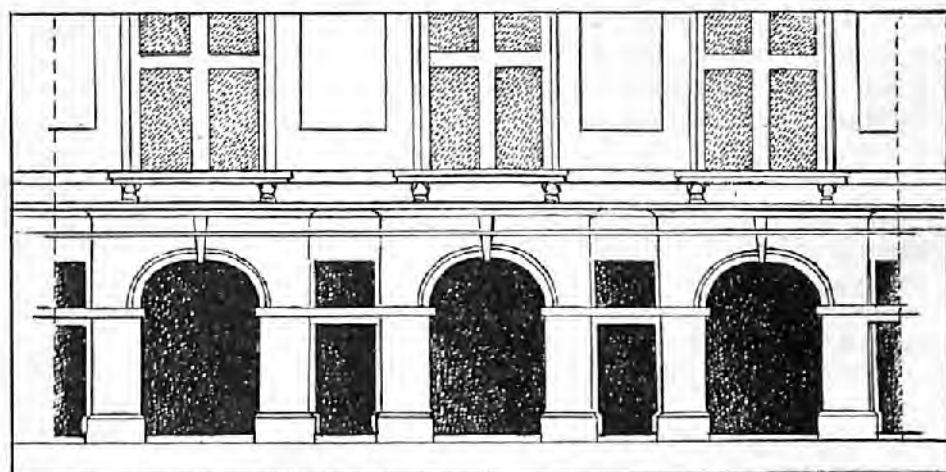


Schéma
de l'aile basse de Sauveboeuf
(après restitution des ouvertures murées)



S.G.

Schéma
de la galerie d'Hautefont
(partie centrale)

du pays — un maître architecte, qui a dépassé la trentaine et jouit d'une flatteuse notoriété, peut être fort bien accueilli. Jeanne Goumard était d'ailleurs « maîtresse de ses droits », puisque veuve d'un Pasquet, du village de la Genèbre, à côté de Saint-Aignan ³⁸. De cette union, vraisemblablement courte et sans postérité, était venue à Jeanne Goumard la grande maison de la Genèbre, où le ménage Rambourg s'installe définitivement.

Car ce maître architecte n'a pas bâti sa demeure... De si bonne allure qu'elle soit, solidement établie sur de très anciennes voûtes, hautement coiffée de son grand toit, cette maison n'est pas l'œuvre de Rambourg ; elle existait sûrement dans le courant du XVI^e siècle. Ajoutons que le « maître sculpteur » n'a pas non plus décoré son logis : ni portes ni fenêtres ornées ; — mais n'est-ce pas un souci de déférence envers ses illustres clients ? Il s'en voudrait de les imiter.

L'escalier à la romaine, de belles proportions, est d'une exécution trop fruste pour être attribué à Rambourg. Peut-être avait-il cependant embelli les pièces par des cheminées sculptées ; elles ont été enlevées il y a fort longtemps, ce qui donne à penser qu'elles présentaient quelque intérêt. Par contre, un vestige de l'époque de Nicolas Rambourg pourrait être le curieux dallage de cailloux des salles, plus orné que n'est d'ordinaire ce genre de revêtement. Un dessin assez savant semble avoir guidé le rustique artisan : ces rosaces ingénieusement disposées ne s'inspireraient-elles pas des croquis du maître ?

On peut avancer que trois des enfants de Nicolas Rambourg et de Jeanne Goumard, Anne, Léonne et Bernard étaient nés avant 1600 ; mais les registres paroissiaux de Saint-Aignan d'Hautefort ne sont conservés qu'à partir de 1601 ³⁹.

Voici enfin, le 10 mai 1602, le premier document authentique concernant Rambourg installé à La Genèbre : l'acte de baptême de sa fille Françoise. Le père est-il absent ? Il ne signe pas. Le parrain, dont, au contraire, la signature « De Goumard » se répand en fioritures, est « le sieur de Saintryx » (*sic*). La marraine est Françoise Pasquet, épouse du notaire Pierre Goumard ⁴⁰.

En 1604 ou 1605 (lacune des registres à cette époque) se pla-

(38) La mention du premier mariage figure sur un registre établissant, vers 1740, l'ascendance des principales familles de St-Aignan. Ce registre est conservé à la mairie d'Hautefort.

(39) Arch. dép. Dordogne. Ces registres présentent de très nombreuses lacunes entre 1601 et 1635, surtout en ce qui concerne les mariages et les décès.

(40) Quelques jours plus tard, au baptême d'un fils de Pierre Goumard, la marraine est « Françoise de Teyssiéras, demoiselle de Ste-Trye ».

ce la naissance d'une seconde Françoise Rambourg, dernier enfant du maître architecte ⁴¹.



Sans insister davantage, pour l'instant, sur la vie familiale de Nicolas Rambourg, revenons d'une dizaine d'années en arrière, pour suivre les destinées du seigneur d'Hautefort et des siens.

C'est en 1595 que mourut l'épouse de François d'Hautefort, Louise des Cars ⁴². Celle-ci, après donations à ses autres enfants, désignait comme héritier universel son fils aîné, Charles, âgé de quinze ans et placé sous la tutelle de son père. La fortune maternelle était considérable.

Le plus jeune des orphelins n'avait que deux ans. François d'Hautefort ne va-t-il pas se remarier avec quelque dame de haute naissance, et vivre dans le château rénové ? Nullement : c'est une existence « en marge » qu'il mènera désormais, dans l'asile plus discret de ce qu'on peut appeler ses « résidences secondaires », La Mothe, près de Thenon, La Borie dans la paroisse de Saint-Martial. De liaisons successives, parfois de fort bas étage, proviendront de nombreux bâtards — qu'il fera sans vergogne présenter au baptême par ses enfants légitimes — et qu'il dotera, et qu'il pourvoira de terres. « Il n'est occupé que de sa bâtardise », écrira un de ses cousins des Cars ⁴³.

Dans ces conditions, le château d'Hautefort, abandonné par son maître, va-t-il de nouveau menacer ruine ? Non : si François d'Hautefort choisit de mener la vie qui lui plaît, il ne perd pas de vue pour autant la grandeur de sa maison et l'avenir de son fils Charles. Les achats de terres et de seigneuries se succèdent : La Borie, que nous venons de citer, en 1595, les droits de justice sur Nailhac, St-Orse, Le Temple, Génis, en 1600, le comté de Montignac en 1603. Son ambition familiale a des vues plus étendues : c'est la marche vers le marquisat qui se poursuit par étapes.

Comme toujours en pareil cas, il faut que la demeure seigneuriale réponde, par son importance, à l'éclat de la famille ⁴⁴. De là, la décision de transformer le château-forteresse en château de prestige et qu'on voulait magnifique.

(41) Veuve de Léonard Lidonne, elle mourra en 1662, « âgée de 58 ans ». (Reg. par. St-Aignan).

(42) François des Cars, le châtelain d'Excideuil, père de Louise, mourut aussi en 1595. La même année, sa fille Claude épousa Jean de Ferrières-Sauveboeuf.

(43) Cité dans « *Généalogie de la maison d'Hautefort* ».

(44) Rappelons, par analogie, que le château de la Force, dont « on montrait les plans au Roi », fut commencé en 1604 —, et que l'érection en duché date de 1609.

C'est donc vraisemblablement dans ces toutes premières années du XVII^e siècle que François d'Hautefort demanda à Rambourg le plan d'ensemble d'un château qui serait à peu près reconstruit ; — plan qui put être modifié par la suite, à plusieurs époques. Il est certain qu'après la façade Ouest, c'est à la façade Nord (et toujours dans un souci de défense) que Nicolas Rambourg va consacrer ses efforts. On a eu soin, au cours de cette réfection, de conserver les murailles primitives jusqu'à la plus grande hauteur possible : ce qui n'allait pas sans de considérables difficultés, lorsqu'on voit qu'il a fallu absorber, d'un côté, une saillie en éperon et, plus loin, au contraire, un gauchissement des murs. L'ensemble des travaux aboutit à cette austère et majestueuse façade qui, de loin, semble régulière, alors qu'à sa base, elle ne l'est pas.

La réalisation du plan prévu ne devait être envisagée qu'à longue échéance : car le corps de logis habitable et l'église Saint-Eloi restèrent en place encore fort longtemps.

Le chantier du château fut certainement en pleine activité à la fin du règne de Henri IV. Mais l'activité n'entraîne pas pour autant la promptitude d'exécution. Pense-t-on assez, d'ailleurs, à toutes les difficultés matérielles créées par la situation si particulière d'Hautefort, perché sur sa butte accessible d'un seul côté ? Nivellement, sortie des déblais, transport des matériaux : toutes opérations rendues longues et pénibles par le site même. Ne manquait-on point parfois, aussi, de « main d'œuvre spécialisée » ? On connaît, pourtant, les noms de quelques-uns de ceux qui, obscurément, exécutaient les travaux sous la direction de l'architecte : des maçons locaux, François Vincenot et son fils Nicolas, Hélié et Étienne Fricou, les Ducloup : se mariant entre eux, demandant à Rambourg et à ses filles d'être parrain ou marraines de leurs enfants ⁴⁵.

*
**

Ce n'est peut-être pas au Roi qu'on montra les plans du « château neuf » au début de l'année 1608, mais sûrement à la jeune Renée du Bellay qui allait épouser Charles d'Hautefort. Celui-ci abordait brillamment la carrière des armes : quoi de plus important pour son avenir qu'un appui à la Cour ? Renée du Bellay avait perdu son père ⁴⁶ et partageait avec une sœur cadette des domaines considérables dans le Maine : la Flotte, Hauteville, Bellefille. Sa mère, Catherine Le Vayer de Lignerolles (qu'on appelait à la Cour Madame de la Flotte), filleule de

(45) Arch. dép. Dordogne, reg. par. de St-Aignan.

(46) Celui-ci, René du Bellay, chevalier, baron de la Flotte au Maine, fut gouverneur de cette province.

Catherine de Médicis, avait toujours conservé un crédit puissant auprès de la famille royale ⁴⁷.

Bref, c'était un très beau mariage pour l'héritier des Hautefort. Le jeune ménage dut s'installer, tant bien que mal, dans le vieux logis, en attendant l'achèvement des travaux : plusieurs enfants naquirent dans le château et furent baptisés dans l'église Saint-Eloi ⁴⁸.

Charles d'Hautefort n'aurait-il pas été, d'ailleurs, dès cette époque, le possesseur légal du château et des terres qui en dépendaient ? On nous dit ⁴⁹ qu'il avait été émancipé et jouissait donc de la fortune de sa mère. Il est possible qu'Hautefort lui ait été attribué au moment de son mariage : le contrat, signé à Paris le 13 janvier 1608 ⁵⁰, fournirait tous les éclaircissements à ce sujet. Malheureusement, la minute a échappé aux recherches jusqu'ici.

|*|
**|

L'activité de Rambourg, entre 1600 et 1615, ne se borne pas au château d'Hautefort. Ne parlons pas des travaux qu'il a pu assumer dans les autres résidences de la famille : car La Mothe, La Borie, sont détruites et l'investigation est impossible.

Mais ne peut-on supposer que Nicolas Rambourg, sculpteur, ait exécuté en 1610 les gracieuses fontaines jumelles de Sauvebœuf, près d'Aubas ? On sait que Jean de Ferrières-Sauvebœuf, le châtelain, avait épousé en 1595 Claude des Cars, sœur de Louise, et se trouvait donc être le beau-frère de François d'Hautefort : de là à penser que l'artiste apprécié dans la famille se vit confier, pour l'agrément du sévère château-fort sur la Vézère ⁵¹, la commande de fantaisies « au goût du jour », il n'y a qu'un pas à franchir...

De l'une de ces fontaines, nous ne parlerons pas, car elle s'est effondrée au siècle dernier ⁵². Quelques débris subsistent, dans la cour du château actuel ⁵³. La seconde de ces fontaines est intacte, mais non plus à Sauvebœuf, car, en 1927, elle a été transportée et remontée à Clairac, en Agenais ⁵⁴. Une excellente

(47) En 1630, elle sera nommée dame d'atours d'Anne d'Autriche (M^{me} de Cumont, *B.S.H.A.P.*, t. XXIV, 1897).

(48) Une seule mention, par suite des lacunes des registres : le baptême de Catherine d'Hautefort, le 9 août 1612.

(49) E. Gavelle, ouvr. cité, mais sans références.

(50) M^{me} de Cumont, *Généalogie...*

(51) Il s'agit ici de l'ancien château féodal, rasé en 1633.

(52) Oberkampf de Dabrun, *Bulletin monumental*, 1893, « La fontaine de Sauvebœuf ».

(53) Une partie de vasque, ornée de médaillons, a été appliquée contre le mur des communs, à droite ; — le soubassement de l'étage supérieur est plaqué contre un pavillon, à gauche.

(54) Au logis de Roche, propriété de M^{me} Delpech, qui a repoussé à plusieurs reprises des propositions émanant des États-Unis.

description en a été donnée ⁵⁵, qu'il n'y a pas lieu de refaire ici. A retenir, en ce qui nous concerne, une réflexion pertinente sur l'auteur « inconnu » de la fontaine, en considérant la date de 1610 gravée au sommet : « ...artiste peut-être attardé dans des formules plus anciennes, mais dont le mélange avec les nouvelles lui a permis de produire un modèle unique et d'un grand effet décoratif ». N'oublions pas que Rambourg est déjà quinquagénaire et que sa formation date de la Renaissance.

Pour qui cherche à rassembler les caractères dominants, dans l'œuvre de Nicolas Rambourg, les détails pleins d'intérêt sont surtout les quatre têtes, à bouche ouverte, de la première vasque, d'où l'eau se déversait dans le bassin. Malgré la déformation en largeur due à leur emplacement sur une bordure étroite, ces quatre figures, toutes différentes (la diversité est toujours chère à notre décorateur) s'apparentent nettement à celles de la chapelle d'Excideuil et aux gargouilles d'Hautefort. Le même sens de l'humour s'y déploie : nous retrouvons les commissures des paupières utilisées comme point de départ de cornes ou de volutes, les oreilles d'animal adaptées à un visage humain, les chevelures en ondes régulières. Signalons comme une curiosité l'air vaguement asiatique qui rapproche deux têtes d'hommes moustachus, à Hautefort et dans cette fontaine ⁵⁶.

Œuvre de sculpteur, certes, mais tout d'abord d'architecte : « Malgré la grande hauteur qui en fait un tour de force d'équilibre, le style de la fontaine de Sauvebœuf est tout à fait exceptionnel, pour un monument en pierre... L'exécution d'un plan aussi compliqué demandait une habileté qui n'a pas fait défaut » ⁵⁷.

* * *

En 1613, Nicolas Rambourg fut appelé à Périgueux pour un travail de grande importance. Il n'était pas un inconnu dans la ville, car, quelque temps auparavant, il avait édifié, pour l'évêché, une des tribunes de Saint-Front. En quelle année ? on ne le sait pas avec précision ; d'après un marché passé avec le maçon Lavaux en 1612 ⁵⁸ pour l'édification d'une tribune symétrique, il est indiqué comme modèle « celle ci-devant construite par M^e Nicolas Rambourg ». Quelques années plus tôt, semble-t-

(55) Marquis de Fayolle, *La fontaine de Sauvebœuf* (Ed. de l'Agénais, 1931).

(56) Faut-il encore évoquer l'Asie ? : « Le couronnement (de la fontaine) fait penser aux empilages qui terminent les pagodes du Cambodge ». L. Hauteœur, *Histoire de l'architecture classique en France*, 1965, vol. II.

(57) Marquis de Fayolle, *ouvr. cité*.

(58) Arch. dép. Dordogne, minutes Maigne. Pièce citée par le chan. Roux dans « Anciennes tribunes et buffet d'orgues de St-Front », *B.S.H.A.P.*, 1915, p. 318. M. J. Secret a publié le plan et l'élévation de ces anciennes tribunes dans *B.S.H.A.P.*, 1959 et 1961.

il : sans cela, pourquoi n'avoir pas demandé à l'architecte de faire la seconde tribune à la suite de la première ? Nicolas Rambourg a été parrain, à Saint-Silain, le 1^{er} mai 1605, de Marie Bouquier, fille d'un maître menuisier qui travaillait sans doute avec lui ⁵⁹ ; il est possible que la tribune date de cette époque.

Une requête avait été présentée au Conseil d'Etat, en octobre 1612, par les « consuls, manants et habitants de la ville de Périgueux » en vue de la réfection des deux ponts et « boulevard » de Tournepiche, et de la « Porte Neuve » qui commandait l'entrée de la ville à cet endroit. Les frais prévus s'élevant à 31.000 livres, il fallut lever des impôts extraordinaires, non seulement en Périgord, mais encore en Agenais et en Quercy, provinces intéressées par la remise en état du pont comme voie de grande communication ⁶⁰.

En novembre 1613, toutes autorisations obtenues, et des avis publiés à Périgueux, Bergerac et Sarlat, Nicolas Rambourg obtint « à l'extinction de la chandelle » l'adjudication des travaux pour 31.000 livres « avec l'assistance de mille charrois et charrettes à bœufs offerts par les maire et consuls ». On prescrivait à Rambourg de « rendre l'ouvrage bien et duement faict et parfaict » dans un délai de trois ans : ce qui fut exécuté avant la date prévue, puisque le dernier paiement fut réglé à Rambourg devant M^e Moysson, notaire, en avril 1616 ⁶¹.

Le plan des travaux avait été minutieusement dressé ⁶² : il est probable que grâce aux capacités techniques de Rambourg « ingénieur », la remise en état donna toute satisfaction ; la tour du « port de la Graule », consolidée, retrouvait ses « carneaux et marchecolis » (*sic*), le corps de garde sa « voulte en arseau », le boulevard, ses canonnières à claire-voie. Le pont avait été l'objet de sérieuses réparations, à l'aide de « bonne pierre » et de crampons de fer. Pour l'exécution des travaux, il avait fallu établir des pilotis et rompre des écluses.

Le maître architecte passa une partie de ces trois années, de 1613 à 1616, à Périgueux où on avait dû lui fournir « un logis convenable » pendant la durée de cette entreprise ⁶³.

(59) Arch. comm. Périgueux, GG 108. C'est d'ailleurs la première signature de Rambourg relevée en Périgord.

(60) Arch. Gironde, C 3817, donnant toutes les indications portées ci-après.

(61) Arch. Gironde, C 4018. C'est par suite d'une confusion (dossiers réunis sous la même cote) que le Chan. Roux, dans la publication du « Livre vert de Périgueux », attribue à Rambourg la réfection du pont de Saint-Pardoux en 1615. L'adjudicataire fut Bordier et les entrepreneurs les frères Balthazard.

(62) B.S.H.A.P., 1957, p. 91. Objet d'une communication de M. Ponceau à une séance de la Société.

(63) Sans doute chez Martial Labrousse, « hôte au faubourg de Tournepiche » et beau-frère de Raymond Dubreuil, le receveur d'Hautefort ; — car Rambourg vient signer au baptême de sa fille Catherine en 1625 (Arch. dép. Dordogne, reg. par. de St-Georges).

Est-ce en récompense de ses services envers la ville qu'il fut octroyé à Rambourg des lettres de bourgeoisie ? Dans deux actes ⁶⁴, l'un de 1618, l'autre de 1622, on le qualifie « bourgeois de la ville de Périgueux ». Par la suite, cette mention disparaît, peut-être par le fait que Nicolas Rambourg ne résidait pas à Périgueux.

*
* *

Au même moment, François d'Hautefort touche au terme de ses ambitions. En avril 1614, il avait écrit à la Reine mère, demandant l'érection de sa terre d'Hautefort en comté et celle de Montignac-le-Comte en marquisat ⁶⁵. Il se serait ainsi titré marquis de Montignac et son fils Charles devenait comte d'Hautefort.

Trouva-t-on, en haut lieu, ces prétentions excessives ? Les lettres royales d'août 1614 ⁶⁶ laissent de côté la demande concernant Montignac ; mais en raison des « bons et recommandables services » de « notre amé et féal François de Hautefort », le roi érige en marquisat la terre et châtellenie d'Hautefort. François d'Hautefort avait dû quelque peu discuter les termes de cette création, voulant que son fils pût partager les honneurs avec lui (lui qui était si peu, désormais, le seigneur d'Hautefort !).

De là un passage d'une rédaction assez obscure, à l'effet de faire reconnaître « ledit seigneur Marquis de Hautefort et son successeur Marquis en tous lieux... voulant qu'ils jouissent mesmement... de ladicte chatellenie et ses appartenances, comme sy ladicte création de Marquisat n'avoir été faite pour ce que sans ladicte condition de dérogation iceluy Marquis de Hautefort n'eust voulu accepter ni consentir à la présente création ».

En langage clair, voici le résultat : jusqu'à la mort de François d'Hautefort, il y a toujours eu, simultanément ⁶⁷, deux marquis d'Hautefort : lui-même et son fils Charles tant que ce dernier vécut ; — lui-même et son petit-fils Jacques-François par la suite ⁶⁸.

Parmi les raisons qui entraient en ligne de compte pour ériger Hautefort en marquisat, on relève que cette châtellenie comporte une « maison bien bastye... » Donnons-en tout le mérite à Nicolas Rambourg.

*
* *

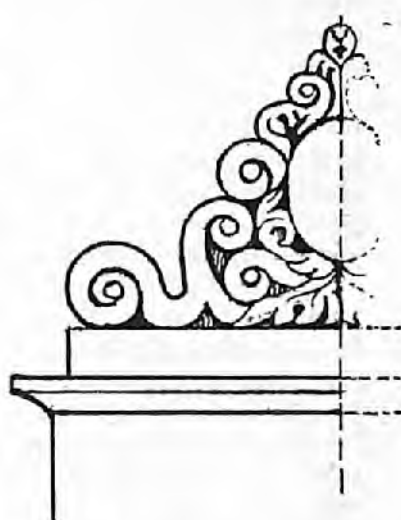
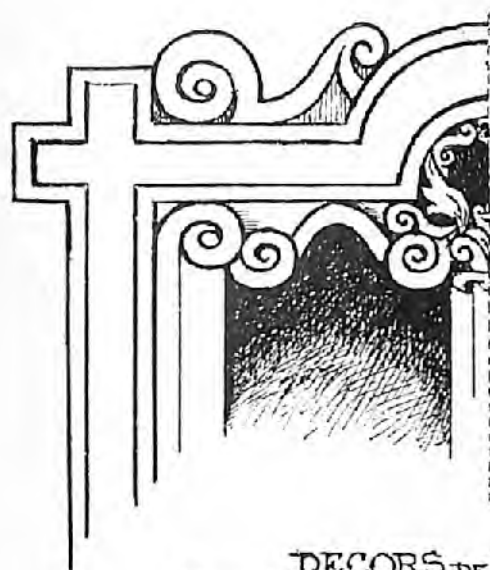
(64) Arch. dép. Dordogne, minutes Sarrazanes.

(65) M^{lre} de Cumont, *Généalogie de la maison d'Hautefort*.

(66) Enregistrées à Bordeaux le 4 fév. 1620 (Arch. dép. Gironde, I B 20, 1597-1625, f^{os} 159 et 160).

(67) Cette situation exceptionnelle est corroborée par le P. Anselme et les séries généalogiques de la Bibliothèque nationale.

(68) Donc Jacques-François, souvent appelé « deuxième marquis d'Hautefort », est en réalité le troisième.



DECORS DE VOLUTES
à Excideuil (v. 1585) à Sauveboeuf (v. 1638)

Kambouros
(1614)



S.G.

Motifs communs aux chemins de ronde
d'Excideuil et d'Hautefort.

Il faut revenir maintenant à celui-ci. Le 13 décembre 1614 ⁶⁹, Rambourg marie sa fille aînée, Anne, avec M^e Claude Sarrazanas (ou de Sarrazanes) ⁷⁰, déjà quadragénaire et veuf de Catherine Arnal : il est notaire royal à Hautefort depuis 1596 ⁷¹.

A partir de cette époque, Nicolas Rambourg est fréquemment pris, par son gendre, comme témoin d'actes notariés ; sa belle signature, ferme et légère, figure au bas de bien des pages. D'ailleurs tous les actes importants pour les habitants de la Genèbre, contrats ou ventes, sont désormais signés « en la maison de M^e Nicolas Rambourg, architecte ».

C'est d'ailleurs qualifié de « sieur de la Genèbre » que Rambourg avait obtenu droit de banc et de sépulture dans l'église de St-Aignan en 1609 ⁷² : une preuve de plus qu'il résidait dans la paroisse depuis longtemps.

Mais ce n'est pas seulement comme témoin que le nom de Nicolas Rambourg figure dans les minutes notariales. Surtout pendant la période 1610-1625, on se rend compte que la situation financière de l'architecte est florissante. Il affirme, de Messire François d'Hautefort, en 1610, les revenus des « bleds deximaux » du prieuré de Granges ; — et de Charles d'Hautefort en 1614, les « dimes inféodées » de la paroisse de Saint-Aignan ⁷³. D'autre part, les acquisitions de terrains aux alentours de la Genèbre se poursuivent à un rythme accéléré : vigne par-ci, chènevière par-là, lopins de pré et pièces de terre labourables, Nicolas Rambourg cherche à arrondir son domaine.

Il n'octroie pas pour autant de grosses dots à ses filles. Anne avait reçu mille livres et « certains bien-fonds » ; quand Léonne Rambourg épouse, le 24 février 1618 ⁷⁴, Guillaume Souffron, procureur d'office à Tourtoirac, les parents de la future lui donnent 2.000 livres en argent, deux bahuts, un lit garni, du linge en bonne quantité, — enfin « deux robes et cotillons suivant sa callité (*sic*) ». Ce ne sont pas là apports princiers, mais la part d'héritage à venir ne devait pas être négligeable.

Par deux actes de 1617, les minutes notariales nous apportent une surprise : l'existence d'un second maître architecte, Jean Rambourg ! Un frère, un cousin ? De la même génération

(69) Contrat devant Charrières, non retrouvé, mais cité dans un acte de 1663.

(70) L'origine de la famille étant le village du même nom, dans la paroisse de Salagnac.

(71) Par le mariage Sarrazanas, l'auteur de ces lignes descend directement, au 12^e degré, de Nicolas Rambourg et Jeanne Goumaré ; — descend aussi, d'autre part, au même degré, de François d'Hautefort et Louise des Cars ; le mariage de ses grands-parents paternels ayant réuni les deux lignées.

(72) B.S.H.A.P., 1962 (G. Laverne, « Droits de tombeaux, de bancs et de chapelles privées à Saint-Aignan d'Hautefort aux XVII^e et XVIII^e siècles »).

(73) Arch. dép. Dordogne, minutes Sarrazanas.

(74) *Id.*

que Nicolas, en tout cas. Il est fixé en Limousin, à la Veyssière, paroisse de Concèze, et vient de marier sa fille Catherine à Martial Bosvieux, un marchand d'Arnac, près de Pompadour ⁷⁵. Quels travaux ont donc amené ce Jean Rambourg dans la région ? Aucune enquête n'a abouti pour l'instant. Cependant, si on réfléchit que le second château de Juillac fut bâti dans les dernières années du XVI^e siècle ⁷⁶ pour le coadjuteur de Langres, Anne des Cars, dont nous avons déjà parlé, il semble qu'il y ait ici plus qu'une coïncidence. Concèze est tout près : Jean Rambourg, travaillant à Juillac, a pu se marier et s'installer sur place, comme l'avait fait Nicolas à Saint-Aignan, alors qu'il reconstruisait Hautefort.

Ce Jean Rambourg avait sûrement aussi un fils, d'où descendance ; car on trouve, à la fin du XVII^e siècle, un Charles Rambourg « bourgeois de Pompadour » et un Daniel Rambourg, maître apothicaire à Angoisse ⁷⁷, marié à Jeanne de Boysseuilh.

* * *

Au début de 1616, la foudre s'abat sur la maison d'Hautefort : le jeune marquis se meurt, le jeune marquis est mort ! L'année 1615 avait heureusement commencé pour Charles d'Hautefort : devenu, en janvier, « gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi », « mestre de camp » en octobre, félicité peu après, par lettres royales « pour sa valeur en Bas-Limousin » ⁷⁸, il recevait la mission de rejoindre aux environs d'Angoulême l'armée du maréchal de Boisdauphin. En route, Charles d'Hautefort doit s'arrêter à Poitiers : accident, maladie ? Situation très grave de toute façon puisqu'il rédige son testament dans cette ville, le 14 janvier 1616. Tout espoir de guérison était perdu quand, en février, Nicolas Rambourg reçoit l'ordre de passer un marché ⁷⁹ avec des peintres de Périgueux pour exécuter des litres ou « tumes » sur les murs des églises de la seigneurie : « St-Aloy (St-Eloi, au château), St-Aignan, Lanouaillette, le Temple de l'Eau, Cherveys... en couleur et en or, avec les armoiries d'Hautefort et de La Flotte meslées » ⁸⁰.

Charles d'Hautefort rendit le dernier soupir à Poitiers, le 4

(75) L'acte du 24 avril 1617 est le règlement de 30 livres encore dues sur la dot de Catherine. Nicolas Rambourg signe comme témoin, mais la parenté n'est pas spécifiée.

(76) J.B. Poulbrière, *Dictionnaire des paroisses du diocèse de Tulle*.

(77) Arch. dép. Dordogne, reg. par. d'Angoisse et de Sarlande.

(78) Le P. Anselme, *ouvr. cité*.

(79) Reproduit par J.B. Champeval, *B.S.H.A.P.*, t. XXI, p. 85.

(80) Les armoiries d'Hautefort, bien connues, sont « d'or aux 3 forces de sable ». Celles des du Bellay de la Flotte : « d'argent à la bande fuselée de gueules accompagnées de 6 fleurs de lys d'azur mises en orle, 3 en chef et 3 en pointe ».

mars 1616, âgé de trente-six ans. On dut, selon son désir, transporter son corps dans l'église Saint-Eloi au château d'Hautefort ; — ce château où était née deux mois plus tôt sa fille Marie ⁸¹ qui deviendra la radieuse « Aurore ».

Renée du Bellay, la jeune veuve, fit face à la situation avec énergie et dignité : il lui fallait élever cinq enfants dont l'aîné, Jacques-François, n'avait que six ans. Il restait une belle fortune en terres, mais on voyait disparaître le bénéfice des charges importantes dont Charles d'Hautefort était pourvu. Dès 1618, Renée du Bellay afferme à Nicolas Rambourg une partie de ses revenus ⁸².

Est-ce à dire que la reconstruction du château fut aussitôt arrêtée ? C'est peu probable ; on ne pouvait laisser en suspens un chantier de cette importance, exposer les bâtiments aux intempéries sans aller jusqu'aux toitures : par leur pente, leur ressemblance avec celles de la place des Vosges, par exemple, elles portent la marque du règne de Louis XIII à ses débuts. Dans ces toitures s'ouvre, sur la sévère façade Nord et comme le dernier sourire de cette période, une charmante fenêtre ornée dont la sœur, presque jumelle, s'épanouit aux combles du manoir de Cubjac !

Que pouvait être, alors, la façade du corps de logis central sur la cour ? Rien que de très simple, puisque ce sera, par la suite, l'objet des remaniements. Le « château neuf » devait être une coquille vide, sans aménagements intérieurs. On repoussa la destruction du vieux logis qui pouvait abriter la « marquise douairière » et ses enfants.

Renée du Bellay s'efforça de rester à Hautefort pendant les premières années de son veuvage, dans des circonstances rendues difficiles par l'extrême parcimonie du vieux marquis vis-à-vis de ses petits-enfants (il était leur tuteur), parcimonie dont elle se plaint dans ses lettres à sa mère ⁸³.

On sait cependant, sans précision de date ⁸⁴, que Renée du Bellay fit faire des transformations dans l'église de St-Aignan, déplaçant l'autel pour bâtir un nouveau chœur : Nicolas Rambourg était tout désigné pour ces travaux. Mais l'église a été modifiée de fond en comble au XVIII^e siècle ; ne lui attribuons donc pas les murs banals et nus, de simple maçonnerie, du chœur actuel.

(81) Le 7 janvier 1616, d'après V. Cousin, *Vie de Marie d'Hautefort*. Lacunes complètes des registres paroissiaux en 1616 et 1617. On ne peut donc retrouver ni ce baptême, ni l'inhumation de Charles d'Hautefort.

(82) Cf. Champeval, art. cité, *B.S.H.A.P.*, t. XX.

(83) M^{me} de Cumont, « Correspondance d'une famille au XVII^e s. », *B.S.H.A.P.*, t. XXVI.

(84) G. Lavergne, « Droits de tombaux... », *B.S.H.A.P.*, 1962.

Nicolas Rambourg continue à marier ses filles. Françoise l'aînée (baptisée en 1602, comme on le sait) épouse en mai 1623 Antoine Exartier, praticien, du village des Charreaux, où se groupent de nombreux membres de cette famille. Elle reçoit la même dot que sa sœur Léonne.

Françoise Rambourg jeune a sans doute épousé en 1625 Blaise Dubreuilh, fils du receveur du marquisat ⁸⁵ et, après cette courte union, se remarie en 1627 avec M^r Léonard Lidonne, juge de la juridiction. C'est un personnage important, qui jouit de la confiance des Hautefort. Aussi, au cours d'une de ses dernières apparitions en Périgord, Renée du Bellay est-elle marraine, avec Nicolas Rambourg comme « compère », de la fille aînée des Lidonne. Quelques années plus tard, « haut et puissant seigneur François d'Hautefort » sera parrain d'un de leurs fils, Jeanne Goumard étant marraine.

Qu'est devenu Bernard Rambourg, le fils du maître architecte ? On a bien peu de renseignements à son sujet. Il ne se destinait pas à suivre la carrière paternelle, et devait se livrer à « l'étude des lois » sous la direction de son beau-frère Guillaume Souffron, le procureur d'office de Tourtoirac, en compagnie duquel il signe comme témoin d'un mariage à Hautefort en 1623 ⁸⁶. On le qualifie de « praticien ». Un second acte, la même année, l'indique comme « habitant à présent (*sic*) la Genève »... et on n'entend plus parler de lui. Comme, par la suite, il ne figure pas dans les règlements de succession ⁸⁷, on peut penser qu'il est mort jeune et sans alliance.

* /
* *

Sur le plan professionnel, la période de la vie de Rambourg qui s'étend de 1620 à 1635 environ est difficile à étudier, car elle correspond à des années de désarroi pour la famille d'Hautefort et certainement à un arrêt total dans la construction du « château neuf ».

Bien que résidant assez souvent dans le Maine ou à Paris, la « marquise douairière » supportait de plus en plus impatiemment le séjour à Hautefort, malgré les conseils que donne sa mère en 1627 : « Il est temps pour le marquis (le jeune Jacques-François) d'être à l'Académie, mais si lui et vous quittez

(85) Mariage mentionné par E. Gavelle, sans référence, mais ne figurant pas aux registres de St-Aignan qui indiquent, cependant, la mort de Blaise Dubreuilh, « procureur de Thenon », le 12 octobre 1926.

(86) Arch. dép. Dordogne, minutes Sarrazanas. Un fils de Guillaume Souffron se prénomme Bernard, filleul sans doute de son oncle Bernard Rambourg.

(87) C'est Françoise Rambourg la seconde, épouse de Lidonne, qui fut héritière universelle de Nicolas Rambourg « par son dernier testament » et reçut la Genève (acte de 1663).

Mr d'Hautefort, bien que ce soit de son avis, je crains bien que les absents ne se trouvent dans l'oubli... » ⁸⁸ Renée du Bellay avait pris en charge sa tante M^{me} de la Guittérie — un bel héritage en perspective — mais elle était « de tête faible », on ne savait trop où l'installer. Écoutons encore M^{me} de la Flotte : « Je ne sais, baillant Hautefort à ferme, qui est pour n'y plus faire de demeure... comme vous la pourrez laisser dans le pays » ⁸⁹. Voilà le résumé de la situation : on est sur le point d'abandonner le château.

Comprend-on ce que ce renversement de projets signifiait pour Nicolas Rambourg qui avait mis tout son cœur et tout son talent à réaliser ses plans ? Il ne faut donc pas s'étonner de l'avoir sollicité d'autres travaux.

En 1627, Messire René d'Hautefort, seigneur de la Mothe et de Marqueyssac ⁹⁰, avait l'intention de faire réparer les ponts de « S^{te} Yollée » (S^{te}-Eulalie) et d'Ans, sur l'Auvézère : il demandait, pour ce faire, des subsides à la Généralité de Bordeaux. Un certain Jean Guillebost, m^e maçon, s'était aussitôt porté adjudicataire pour 36.000 livres. Au dernier moment Rambourg l'apprend. Son mandataire, Jean Gourvat, bourgeois de Périgueux, offre « au nom de M^r Nicolas Rambourg, architecte dudit Périgueux (?) », d'exécuter le travail pour 35.500 livres, au lieu de le donner à Guillebost, « se disant masson de Naintonge (*sic*) » et ceci « pour faire la condition du Roy et du public meilleure » ⁹¹ ! Cette insistance étonne un peu et montre que Rambourg n'était pas surchargé de commandes. Mais Bordeaux fit la sourde oreille, n'accorda pas de crédits : les ponts sur l'Auvézère, « tout à fait ruinés », ne seront pas encore réparés quinze ans plus tard.

Nicolas Rambourg est maintenant un vieillard, surtout dans l'optique de ce temps ! A-t-il cru que sa carrière de bâtisseur était terminée ? Pendant cinq ou six ans (à peu près de 1629 à 1635) ⁹², dans les actes notariés, il est seulement désigné « maître esculpteur (*sic*) » ⁹³, alors que jusque-là, sans exception, on le qualifiait « maître architecte ». Faut-il donc supposer Rambourg « en chômage » (peut-être encore lié aux d'Hautefort par des contrats en suspens), s'occupant, faute de mieux, à des travaux

(88) Toute la famille vivait dans la crainte que François d'Hautefort ne se décidât à épouser la maîtresse-servante Peyronne Sévène, mère de ses derniers enfants.

(89) M^{me} de Cumont, « Correspondance... », B.S.H.A.P., t. XXV, p. 60.

(90) Second fils de François d'Hautefort et Louise des Cars, possesseur de la châtellenie d'Ans à l'époque.

(91) Arch. dép. Gironde, C 4790, pièces 12 à 15.

(92) Arch. dép. Dordogne, minutes Sarrazanas.

(93) Preuve irréfutable que Rambourg fut initié à l'art de la sculpture et peut donc fort bien avoir exécuté les figures et ornements déjà décrits.

décoratifs, portes ornées, cheminées, rampes d'escalier ? Peu de chose pour qui a rêvé d'un édifice grandiose...

*
**

Quelques années passent ; et voilà que ce septuagénaire va retrouver un « second souffle », dirait-on aujourd'hui — avec quelle richesse et quelle vigueur !

On se souvient que Jean de Ferrières-Sauvebœuf, beau-frère de François d'Hautefort, avait fait édifier en 1610 les belles fontaines de sa cour d'honneur, que nous avons attribuées à Rambourg. Ce gentilhomme, ayant pris en 1631 le parti de la Reine-mère contre Richelieu, dut s'enfuir en Espagne ; une décision du puissant ministre ordonna le « rasement » du château-fort de Sauvebœuf, ordre exécuté en 1633 ⁹⁴.

Mais le fils du fugitif, Charles-Antoine, était resté un loyal sujet, « premier baron du Limousin » par son mariage avec Marguerite de Pierrebuffière ; aussi obtint-il rapidement la permission de rebâtir le château. La tradition veut que ce soit sur l'intervention de sa cousine Marie d'Hautefort, alors fort bien en cour, — cela indique tout au moins qu'il y avait de bonnes relations entre les deux familles.

N'oserons-nous pas penser que c'est Nicolas Rambourg qu'on chargea de la reconstruction, commencée vers 1636 ? Si on veut admettre qu'il ait édifié les fontaines, vingt-cinq ans plus tôt ⁹⁵, il est assez naturel que le fils, après le père, se soit adressé à lui. Même si les fontaines étaient dues à un autre artiste, pourquoi Charles-Antoine de Ferrières n'aurait-il pas fait appel à Nicolas Rambourg, bâtisseur de grand talent, connu dans la région ? Aucun nom d'architecte n'a été avancé, jusqu'ici, pour le château de Sauvebœuf.

La tâche n'était d'ailleurs pas facile : le « rasement » du château-fort avait eu avant tout une valeur symbolique, et il ne s'agissait certainement pas d'une destruction totale. Il importait de donner au nouveau château le caractère d'une demeure de plaisance, au lieu d'une forteresse ; mais on pouvait, pour ce faire, utiliser les puissantes assises et le plan général du précédent édifice. La liberté de l'architecte était limitée par bien des servitudes : grand escalier à la romaine impossible à déplacer, murs de refend à conserver, d'où la distribution irrégulière des ouvertures sur les deux façades.

(94) P. Huet et V^e de Chabot, *Généalogie de la maison de Ferrières-Sauvebœuf*.

(95) Les fontaines, qui avaient échappé à la destruction du château-fort, ont été parfois attribuées à Jean Goujon, erreur flagrante, puisque l'illustre sculpteur était mort plus de quarante ans avant leur édification.

Que voyons-nous à Sauvebœuf ? Un corps de logis allongé, de lignes simples, étayé par de hauts pavillons sur lesquels des « pots à feu » rappellent la décoration des fontaines : des toitures à forte pente, celle de la partie centrale écrasant quelque peu le bâtiment. Aussi, dans un souci d'équilibre, et pour rompre la ligne uniforme des combles, les fenêtres du second étage se surmontent-elles de hauts frontons sculptés. Dernière flambée du baroque italien employé à Excideuil, ces frontons présentent un foisonnement de volutes ingénieusement imbriquées, mêlées de feuilles d'acanthé et encadrant des médaillons ⁹⁶. Les fenêtres des combles sont partagées par un meneau vertical, déjà vu à Excideuil. La porte d'entrée à bossages présente un fronton arrondi ⁹⁷.

Les pignons sculptés des fenêtres sont les mêmes sur la façade du château qui domine la Vézère. Façade haute (en raison d'une dénivellation), sévère, devant laquelle on ne peut s'empêcher d'évoquer — toutes proportions gardées, hâtons-nous de le préciser ! — la façade Nord d'Hautefort, avec, de même, les reprises visibles sur la base ancienne, avec le même parti de pavillons carrés débordant à chaque extrémité, pavillons qui ont dû remplacer les grosses tours rondes à l'angle des demeures féodales.

Ces pavillons, remarquons-le à Sauvebœuf comme à Hautefort, n'ont pas de façades dégagées vers la cour d'honneur ; c'est du côté opposé qu'ils présentent leurs quatre superpositions de fenêtres (une ouverture par étage à Sauvebœuf, trois dans les importants pavillons d'Hautefort), au-dessus d'un boudin délimitant le sous-sol.

Revenons dans la « cour des fontaines » à Sauvebœuf, où le pavillon de gauche se termine par une petite terrasse sur une voûte à cintre surbaissé. A droite, le pavillon du château est prolongé par une longue aile, plus basse, qui mérite un examen attentif.

Actuellement, tout est défiguré, les ouvertures aveuglées. Si, par la pensée, on reconstitue l'ensemble d'origine, il y avait, à l'étage, une galerie ouverte, dont les six larges baies en plein cintre, aux clefs légèrement saillantes, étaient soulignées de bandeaux de pierre. Alors qu'au rez-de-chaussée, de part et d'au-

(96) Une très nette ressemblance est à relever avec deux fenêtres ornées, aux combles du château de Laxion, fenêtres percées au XVII^e siècle au centre de la façade postérieure. On y retrouve les volutes affrontées encadrant un médaillon. (Cf. photo 47 dans J. Secret, *Châteaux en Périgord*).

(97) Les armoiries qui s'encastrent aujourd'hui dans le fronton de la porte sont celles du baron Oberkampf de Dabrun, propriétaire du château à la fin du siècle dernier ; elles ont sans doute remplacé l'écu des Ferrières.

tre d'une porte arrondie, se trouvaient de hautes embrasures rectangulaires ⁹⁸ simplement moulurées.

Rien d'analogue, jusqu'ici, dans tout ce que Rambourg a bâti ; — mais est-ce que cela n'annoncerait pas la grande galerie d'Hautefort ?

*
* * *

Le 6 février 1636, les maire et consuls de Périgueux, assemblés devant « quatre centz personnes ou environ », décident d'entreprendre des réparations à la « maison commune du Consulat » : « Outre les vizittes jà faictes par expertz, Nicolas Rambour (*sic*), maître architecte, serait mandé pour en faire la vizitte et en bailher son avis avant que l'œuvre à faire se bailhe au rabais et moins disant » ⁹⁹. Nous n'avons pas le compte rendu de la visite prévue, mais dès le 15 mars se fit la « criée » à laquelle ne se présentèrent « que Nicolas Rambourt (*sic*) et Blaise Bouin, m^{es} architectes, et ledit Rambourt moins disant à la somme de 3.500 livres » se voit attribuer l'adjudication des travaux. « Laquelle œuvre ledit Rambourt sera tenu faire dans le jour et la feste de Toussaint » de la même année 1636. La municipalité s'engage à fournir à Rambourg « la maison qui tient aux bladeries pour s'en servir pendant qu'il fera ledit œuvre ».

Il ne s'agissait pas, le montant du devis l'indique, d'une reconstruction complète (la tour du beffroi, par exemple, n'est jamais mentionnée) mais d'une remise en état, modifiant la partie qui menaçait ruine et agrandissant les locaux par la démolition « de bouthiques y joignantes ».

Retenons ceci : « Ledit Rambour fera abbatre par entier le grand portal... pour après rebastir icelluy plus large qu'il n'est ; et, pour la perfection de l'œuvre, faire un beau escalier (*sic*) de la largeur de 5 pieds ; ... lequel portal sera refait à la rustique ou autrement, à la meilleure forme qu'il pourra ». Le nouveau bâtiment sera recouvert en terrasse, « garny de marchecolis et gargoulies nécessaires ».

Que se passe-t-il trois jours plus tard ? Rambourg et Bouin (qui s'était aussi présenté à la criée) avaient évidemment prévu une entente en sous-main... car ils signent un acte d'association pour les travaux, Rambourg abandonnant à Bouin la moitié du prix convenu. Blaise Bouin, « natif d'Archiac » ¹⁰⁰, est bien qua-

(98) Une fenêtre cintrée, une seconde porte, copie de l'ancienne, ont été ouvertes en 1861 dans deux des baies rectangulaires et rompent le rythme primitif.

(99) Chan. Roux et J. Maubourguet. *Le liore vert de Périgueux*, pp. 146 à 177, pour toutes les citations qui suivent.

(100) Sans doute Archiac, en Angoumois.

lifié de « maître architecte », titre flatteur plutôt que réel, peut-on penser, car il ne sait même pas signer ! Rambourg sera le cerveau, fournira les plans et dessins, Bouin sera le bras qui exécute. Faut-il aussi supposer que Rambourg n'avait pas la possibilité matérielle de se consacrer au chantier de Périgueux, pris à l'époque, comme nous le pensons, par les travaux du château de Sauvebœuf ?

De cette « maison du Consulat » malencontreusement détruite au XIX^e siècle, on souhaiterait au moins connaître le « grand portail » dessiné et peut-être exécuté par Rambourg. Le lavis de 1646, dans le « Livre vert » ¹⁰¹, devrait être un document sérieux. Mais n'aurait-il pas été fait de mémoire, et approximativement ? Les proportions générales sont inexactes, le tracé de la porte peu artistique et bizarre. On serait tenté d'examiner avec plus de confiance — malgré une échelle réduite — le joli dessin de Thiénon, exécuté vers 1825 ¹⁰². Les lignes du portail « à la rustique » sont harmonieuses et il y a une réminiscence de la porte de Cubjac dans le dessin des pilastres et le cartouche quadrangulaire soutenu par des volutes ¹⁰³.

*
* *

Pour la famille d'Hautefort, la situation a évolué en quelques années. La marquise, Renée du Bellay, épuisée par la lutte soutenue contre certains membres de la famille des Cars, est morte, jeune encore, en 1631. Un interminable procès l'avait conduite jusqu'à Grenoble, où deux ans s'étaient passés dans une gêne cruelle. C'est à Paris, dans le couvent des Jacobins, qu'elle fut inhumée, — et non à Hautefort.

Le vieux marquis pense à ses fins dernières. Il signe son testament à Thenon le 5 avril 1632, laissant sa fortune à son petit-fils Jacques-François qu'il émancipe en 1633 ¹⁰⁴. Celui-ci peut, de cette façon, recevoir alors la donation faite en 1625 par son grand-oncle Charles, comte des Cars, des domaines de La Forêt, Génis et Savignac. François d'Hautefort fait, de plus, abandon de ses droits sur les biens des Cars au « petit marquis », — qui recueille en 1635 l'héritage de sa tante, M^{me} de la Guitterie. Une pluie d'or sur de frêles épaules....

Non : ces épaules sont plus solides qu'il n'y paraît. « Petit

(101) Reproduit en tête de l'« Inventaire sommaire de Périgueux », par Michel Hardy.

(102) *B.S.H.A.P.*, 1916, p. 296.

(103) Négligeons les représentations assez fantaisistes de cette porte dans « Le Périgord illustré » d'Audierne et la « Liste des maires de Périgueux » de Froidefond de Boulazac.

(104) D'après E. Gavelle, *Hautefort et ses seigneurs*, sans indication de références.

de taille, mais de cœur haut et fort », proclame sa devise. Une première jeunesse trop démonie lui a fait connaître la valeur de l'argent ¹⁰⁵. On lui créera une réputation de laderie ; — peut-être seulement parce qu'il ne dépensera qu'à bon escient, sans briller inutilement à la Cour.

S'il a quelques traits de son aïeul, ce ne peuvent être que la valeur devant l'ennemi — il a déjà fait ses preuves — et le souci de la grandeur de sa maison. Sa maison, même au sens littéral du mot : son château d'Hautefort, pour lequel rien ne sera trop beau. Certainement, dès qu'il est maître de sa fortune, il élabore des projets pour transformer, modifier, compléter tout ce qui a déjà été bien mis en œuvre, mais délaissé depuis tant d'années !

Alors commencent, sûrement, de longs conciliabules avec Nicolas Rambourg, quand Jacques-François d'Hautefort peut venir en Périgord : car les plans primitifs ne sont plus au goût du jour. Peut-être, ici, faut-il se poser une question ; comment Rambourg, qui ne semble pas avoir quitté le Périgord depuis une cinquantaine d'années, pourra-t-il créer cette façade intérieure d'Hautefort qui, loin d'être en retard sur son époque, en est au contraire l'expression même ?

Sans doute est-il téméraire de penser que le châtelain d'Hautefort a pu faire venir le vieillard à Paris — voyage que Lidonne, gendre de Rambourg, ou l'intendant Dubreuilh entreprenaient cependant de temps en temps — pour lui montrer les bâtiments les plus beaux et les plus récents ? Ou n'a-t-il fait que lui présenter des « figures et dessins » pour qu'il s'en inspirât ? D'assez nombreux ouvrages sur l'architecture ont paru, entre autres : « L'art de bien bastir pour toutes sortes de personnes » ¹⁰⁶ du bourguignon Le Muet (1590-1669). Celui-ci termine à cette époque le château de Tanlay, près de Tonnerre, commencé pendant la Renaissance. La photographie aérienne fait ressortir d'assez curieuses ressemblances, dans le plan général, entre Tanlay et Hautefort, en particulier l'emploi des contre-pavillons à dômes, aux angles de la cour intérieure.

Si l'on admet que Rambourg ait reconstruit Sauvebœuf, les chaînages de pierre à l'angle des pavillons ¹⁰⁷, le fronton de la porte sont assez dans le caractère de Le Muet. Ce n'est pas rabaisser le talent de Nicolas Rambourg que de constater sa tentative de renouvellement en étudiant de bons modèles, que l'inspiration personnelle revêtira de son originalité.

(105) Mme de la Flotte lui envoyait alors : « trois méchants rabats pour finir l'été, ils seront bons pour la campagne ». (*B.S.H.A.P.*, « Correspondance... »).

(106) La première édition est de 1623.

(107) Les mêmes chaînages se retrouvent à Hautefort, sur le corps central en légère saillie.

Nous voilà donc arrivés aux environs de 1640, date souvent avancée pour le début des travaux d'Hautefort : ce n'est pas un début, mais une nouvelle poussée vers l'achèvement des plans, ces plans dressés par la même main un demi-siècle plus tôt !

Le vieux marquis François d'Hautefort a terminé sa longue vie le 23 mai 1640, il a été inhumé, selon son vœu, dans le chœur de l'église d'Ajat. Une pompeuse épitaphe célébrera « ses vertus », « sa gloire » et sa fidélité à servir « six rois », ce qui est un peu exagéré, malgré le grand âge du défunt ¹⁰⁸...

Pourquoi cette sépulture dans l'église d'Ajat et non à Hautefort ? Sans doute parce que François d'Hautefort n'était plus « chez lui » au château si, comme on peut le croire, il s'en était dessaisi de bonne heure en faveur de son fils ; alors que Bois-séuilh, St-Orse, Ajat restaient ses fiefs. Il savait peut-être aussi, lors de la rédaction de son testament en 1632, que l'église seigneuriale St-Eloi devait disparaître dans le cadre de la reconstruction du château.

Il est certain que pour réaliser cette reconstruction dans toute son ampleur et sa symétrie, les travaux repris vers 1640 ont comporté la destruction totale du « vieux logis », avec toutes les difficultés, déjà indiquées, d'une plate-forme étroite et escarpée, où le rocher surgissait encore à l'angle Est de ce qui sera la cour d'honneur ¹⁰⁹.

*
* *

En 1643, Nicolas Rambourg est de nouveau sollicité pour une affaire d'importance. Les ponts sur l'Auvézère, on l'a vu, étaient en piteux état depuis longtemps. Une supplique fut adressée au Bureau des finances de Bordeaux : son objet était la réparation du pont de Cubjac, l'un des plus nécessaires de la région. Les habitants de Cubjac « et paroisses circonvoisines » se montrent très pressants. Jean de Montozon, « conseiller élu en l'élection » à Périgueux, vient à Cubjac en septembre 1643 pour y rencontrer « une commission d'experts » : Nicolas Rambourg, architecte, et deux maîtres maçons de la région ¹¹⁰. La « vizitte » du pont est sérieusement faite ; ces messieurs n'hésitent pas à monter en bateau et tournent autour des piles afin de les examiner. Pour Rambourg, ce n'est qu'une formalité ; son

(108) Né vers 1648, il n'a pu commencer à « servir », au plus tôt, que sous Charles IX.

(109) C'est en 1670 seulement que quatre « périeurs » seront requis pour « couper le reste du rocher entre la tour que l'on bastit » (chapelle actuelle) et la tour « des prisons » (celle de l'entrée). Cité par Champeval, *B.S.H.A.P.*, t. XX, p. 368.

(110) *Arch. dép. Gironde*, C 4790.

projet de reconstruction existe déjà. Lorsqu'on lui demande si le pont peut être réparé sur les bases existantes, il affirme qu'elles sont « ruinées, guastées, pourries depuis le pied jusqu'à la sime » (*sic*) ; — qu'il faut neuf piles et huit arcades avec une hauteur supérieure de 8 pieds à la précédente ; — que le nouveau pont doit être plus large de 4 pieds, plus long de 50, « y compris les advenues et embouchements ». Projet conçu avec hardiesse et qui se concrétisera, le mois suivant, en une « figure » présentée par Rambourg lors de l'adjudication.

C'est cette « figure » (élévation du pont et plan des piles) qui est encore jointe au dossier ¹¹¹. Il est émouvant de contempler ce dessin, au trait et au lavis, fermement exécuté, authentifié par l'indication des mesures en pieds, qui sont sans contredit de l'écriture de Rambourg.

Nicolas Rambourg (trop occupé, à ce moment, par les travaux d'Hautefort) n'avait aucune intention d'assumer lui-même la reconstruction du pont de Cubjac. Il émet une enchère « de principe » à 40.000 livres, prévoyant les dépenses nécessaires dans les moindres détails ¹¹² et laisse les autres enchérisseurs débattre les conditions jusqu'au « moins disant ». Ce sera, pour 36.000 livres, Rigaud Dufraysse, sieur de la Joutade, bailleur de fonds, escorté du maître maçon Phelipon Oudy, exécutant prévu.

Mais, aux termes du procès-verbal, le pont n'en devra pas moins être bâti « suivant la figure que ledict Rambourg en a faict » ; — figure qui demeurera entre les mains du greffier « pour y avoir recours quand besoing sera » ¹¹³.



L'année 1644 est particulièrement importante pour qui veut étudier la reconstruction d'Hautefort, car trois sources peuvent fournir des précisions.

Le premier document est un « mémoire » qu'accompagnait un dessin, hélas disparu, « envoyé d'Hautefort le 5 mars 1644 », sans doute à Paris, au marquis Jacques-François. Rambourg a dû dicter ce mémoire qui n'est pas de sa main ¹¹⁴. C'est une description détaillée, toujours exacte actuellement, de la façade prévue pour le pavillon central sur la cour.

Le marquis devait attacher beaucoup d'importance à la parfaite réussite de son « promenoir », la grande galerie, dont

(111) Arch. dép. Gironde, C 4790, pièce 23.

(112) Entre autres « la construction de deux grands bateaux pour les allants et venants ».

(113) On sait d'ailleurs que la reconstruction du pont, commencée puis interrompue, ne fut terminée qu'après 1660.

(114) Arch. dép. Dordogne, fonds d'Hautefort, pièce 45.

L'idée première lui est peut-être venue à Sauvebœuf, en admirant ce qui avait été exécuté chez son cousin de Ferrières. Mais il veut mieux encore, une disposition plus variée, arcades et « petites portes » rectangulaires pour les séparer. Rambourg lui indique avec la plus grande précision les mesures des unes comme des autres. Les croisées du premier étage seront hautes de quatorze pieds. Quant aux lucarnes du toit : « dans celle du milieu sera fait un grand cartouche qui sera élevé, ainsy que le fronton et dessus la couronne et casque, et au dessus panache et aigrette ». Il est intéressant de noter, à propos des arcades, qu'elles auront « huit pieds de large, sur la hauteur qui se pourra, jusque sous le premier plancher » ; — voilà la preuve que le bâtiment existait déjà dans son entier, et qu'on envisage seulement de transformer la façade, en tenant compte des étages tels qu'ils étaient établis. C'est peut-être cette limite de hauteur pour le rez-de-chaussée qui amena Rambourg à dessiner des arcades en « anse de panier », fort harmonieuses d'ailleurs, plutôt qu'en plein cintre.

Une autre indication, dans ce mémoire, fait connaître l'existence d'une chapelle de transition entre St-Eloi et celle qu'on construira à partir de 1670 : « Le mur de refend entre la galerie basse et la chapelle sera fait avec des arcades et des portes semblable à celui sur la court » ¹¹⁵.

Le second groupe de documents concernant les travaux d'Hautefort en 1644 est fourni par les lettres de M^{me} de la Flotte à Jacques-François d'Hautefort, son petit-fils ¹¹⁶. Celui-ci avait dû partir pour le Périgord au mois d'août. L'aïeule écrit le 3 septembre : « ... Mandez-moi de votre bâtiment et où vous ferez votre demeure, car à Hautefort il est trop plein de pierres pour y recevoir vos amis ». Très vite, le jeune marquis a dû exprimer son enthousiasme pour les travaux en cours, car, avant la fin du mois, M^{me} de la Flotte lui répond : « ... Je vous trouve bien satisfait de votre bâtiment et beau promenoir, mais il faut une femme pour ornement de si belle chose... » ¹¹⁷ ! Le séjour en Périgord se prolongea jusqu'à la fin de l'automne : dans les derniers jours de novembre, on peut lire : « ... Il me semble que vous vous plaisez bien dans vos bâtiments et que les avancez autant que vous pouvez ». Une restriction pourtant : « ... les ou-

(115) Cette chapelle sera l'objet de travaux de peinture peu après la mort de Rambourg (cf. Champeval, art. cité). Dès 1651, le marquis demande à Mgr de Brandon de venir la bénir (B.S.H.A.P., « Correspondance... »).

(116) B.S.H.A.P., « Correspondance », t. XX, pour toutes les citations qui suivent.

(117) Toute la famille d'Hautefort souhaitait l'établissement du marquis... mais il restera célibataire !

vriers ne sont pas si diligents pour vos plans ; cela est long à venir, vous les verrez en perfection et moi dans l'espérance ».

Inutile de revenir sur le troisième document daté de 1644 : c'est le marché, déjà signalé, avec le charpentier limousin.

A l'automne de l'année suivante, nouveau séjour du marquis d'Hautefort dans ses terres, et encore une déception dans la marche des travaux. M^{me} de la Flotte écrit le 22 novembre 1645 : « ...Je vois que vous n'êtes pas satisfait de ce qu'on n'a pas assez avancé votre bâtiment, mais il faut vous marier avant que tout soit parfait... »

Pauvre Rambourg ! Toujours plein de zèle, cependant, pour plaire à son maître. Le mémoire de 1644 ne dit-il pas, au sujet d'une disposition prévue pour les poutres de la « grande salle » : « cela dépend de la volonté du seigneur... » Mais sans doute avait-il de la peine à recruter de bons ouvriers ; il se disait, comme bien des vieillards, que les collaborateurs de sa jeunesse étaient plus actifs et plus compétents que ceux-ci ! Il est très âgé, probablement très las, et ne quitte plus le chantier, où on lui a arrangé un logement, comme on le verra tout à l'heure.

*
**

Le temps passe, et la mort creuse des vides dans l'entourage de Nicolas Rambourg : disparu en 1643, son gendre le notaire Sarrazanas ; en 1646 c'est le vieil ami Raymond Dubreuilh, receveur du marquisat, et tant d'autres encore ! Mais les générations nouvelles les remplacent : de nombreux descendants sont groupés autour du vieil architecte. Si les Souffron sont fixés à Tourtoirac, les Lidonne vivent dans sa maison même, à la Genèbre ¹¹⁸ ; les Exartier sont aux Charreaux ¹¹⁹, les Sarrazanas au bourg d'Hautefort. Rambourg assiste peut-être, en 1648, au mariage « d'honnêtes personnes » Joseph Sarrazanas (son petit-fils) et Sibille Pomarel, bien qu'il n'ait pas signé l'acte. Le vieillard a pu apprendre, quelques mois plus tard, qu'un arrière-petit-enfant naîtrait vers la fin de 1649 ; — mais la mort est venue le prendre pendant l'été, avant d'avoir vu son œuvre terminée ! ¹²⁰

Sur la première page d'un des registres paroissiaux de St-Aignan, on peut lire :

- (118) Les descendants des Lidonne n'habitent plus le logis de la Genèbre (soigneusement entretenu par M^{lle} Cusset), mais possèdent encore, tout près, le domaine de la Chabroulie, venu par alliance dans la famille.
- (119) Dans la région, la descendance des Exartier est représentée par la famille Gay, d'Excideuil.
- (120) Rendons hommage ici à l'architecte parisien Jacques Maigret qui, dans la seconde moitié du XVII^e siècle, a achevé Hautefort avec autant de talent que de fidélité à la pensée de Rambourg.

« Le 2 juillet 1649, dans le château d'Hautefort trépassa Nicolas Rambourg, maître masson du village de la Genèbre, âgé de 90 ans, confessé et communié et muni du S^t Sacrement de l'Extrême-Onction, le tout administré par M. le Curé, le corps duquel a été inhumé le 3^e jour de ce mois dans l'église paroissiale de Saint-Aignan d'Hautefort au tombeau de ses prédécesseurs avec les honneurs funèbres faits par Monsieur dict curé assisté de vingt-deux prêtres ou religieux » ¹²¹.

Ce texte appelle quelques remarques. Tout d'abord, on spécifie bien que Nicolas Rambourg s'éteignit au château même d'Hautefort, et non pas chez lui, à la Genèbre : il sera resté au travail jusqu'aux derniers instants...

Ne peut-on s'étonner de voir le défunt désigné comme « maître masson », alors que jamais on ne lui a refusé le titre d'« architecte » ? Mais l'acte d'inhumation n'est pas rédigé par le curé Paumard, en fonctions à S^t-Aignan depuis plusieurs années ; c'est le vicaire Desprès qui l'a écrit ; on peut supposer qu'il n'était pas familiarisé avec ce terme savant.

L'indication « tombeau de ses prédécesseurs » n'est ici qu'une formule d'usage courant, puisqu'on sait que c'est Rambourg lui-même qui avait acquis son « droit de tombeau » en 1609.

Ce tombeau, vers lequel le conduira un nombreux clergé, — vingt-trois prêtres, c'est assez considérable pour un simple particulier — l'architecte ne l'occupera que pendant moins d'un siècle. Son arrière-petit-fils Nicolas Lidonne, procureur du Roi à Périgueux, se fit donner un autre emplacement en 1736, « prenant à sa charge le transport des ossements » ¹²². Le nouveau tombeau était « sous l'arcade de la chapelle neuve de S^t Eloi et S^t Agnan » ¹²³. C'est sous son dallage que doivent reposer les cendres de Nicolas Rambourg.

*
* *

Champenois ou Bourguignon, venu des « marches de l'Est », Nicolas Rambourg aura passé en Périgord les trois quarts de sa longue vie : tant d'années employées à tracer des plans, à bâtir, à sculpter, entre l'Isle et l'Auvézère, ne lui donnent-elles pas droit de cité dans notre province ? Sa vie familiale l'y a enraciné, il y a fait œuvre utile et créé de la beauté : n'hésitons donc pas à le qualifier d'« architecte périgourdin ». Bien qu'il

(121) Arch. dép. Dordogne, reg. par. St-Aignan, 1649-1668.

(122) G. Lavergne, *B.S.H.A.P.*, 1962, p. 96-97.

(123) A gauche de la nef : actuellement chapelle de St-Joseph.

ne le soit pas par sa naissance, ses travaux lui donnent bien droit à ce titre.

Mais que reste-t-il aujourd'hui de toutes les œuvres de Rambourg en Périgord ? Rien à Périgueux même : tribune de St-Front, pont de Tournepiche et porte Neuve, maison du Consulat, tout a été détruit au siècle dernier.

A Cubjac, si la porte du château s'offre encore dans toute sa grâce primitive, le pont sur l'Auvézère, reconstruit, n'a plus la silhouette prévue par le dessin de Rambourg. Excideuil, dévasté à la Révolution, longtemps abandonné, ne présente que quelques beaux restes, d'un intérêt indéniable, mais sans cohésion.

Sauvebœuf (si on veut bien l'attribuer à Rambourg) garde, de loin, une certaine apparence ; — de près, on voit les galeries défigurées et le délabrement intérieur est évident. Des deux fontaines qui en ornaient la cour, l'une est détruite, nous l'avons dit, l'autre reste intacte, mais elle est transplantée dans la province voisine, hors de son cadre d'origine.

Que dire d'Hautefort ? Quatre décennies de soins pieux, de travaux éclairés ¹²⁴ avaient donné au château l'éclat que Rambourg pouvait imaginer, mais qu'il ne connut jamais. Et n'était-ce pas de la Genèbre, où l'architecte conçut ses plans, que la vue d'ensemble se révélait la plus saisissante ? Diadème de pierres dorées, posé sur un tapis de fleurs, rehaussé par la masse sombre du parc, Hautefort a enchanté nos regards jusqu'à cette nuit tragique où les flammes ont dévoré tant de splendeur...

Rien ne pourra mieux honorer la mémoire de Nicolas Rambourg, artiste probe et inspiré, que de garder en nous, comme un trésor, la radieuse vision du château d'Hautefort dans toute sa gloire !

S. GENDRY.

(124) Il s'agit naturellement ici de l'admirable restauration menée à bien par le baron et la baronne de Bastard.

Un bâton perforé et gravé de la MADELEINE (Dordogne)

au Musée de l'Armée à Paris

Au cours de la réorganisation de la section antique du Musée de l'Armée, nous avons pu reconnaître une série de silex taillés et d'objets en os et bois de renne provenant de gisements connus de la Dordogne ¹. Sous le numéro A. 40. a, sont groupés dix-huit pièces magdaléniennes recueillies au cours des fouilles du site éponyme, conduites en 1863 par Lartet et Christy, les donateurs ².

Les deux préhistoriens ont déjà publié cette petite œuvre d'art ³, mais ils ne montraient que le dessin d'une des deux faces gravées. Cette note a donc pour but de présenter le document en son entier à l'aide de photographies (fig. 2 a) et de dessins (fig. 1) exécutés à partir d'un léger frottis sur la pièce elle-même. C'est en même temps l'occasion de rappeler la présence de cette gravure magdalénienne dans les réserves du Musée de l'Armée où elle avait été oubliée depuis des décennies.

Il s'agit d'un fragment de bâton perforé (116 mm de longueur), poli dans un bois de renne. La perforation régulière apparaît à l'extrémité de l'objet. Deux petits chevaux trapus, dont la tête lourde est portée en avant, sont gravés des deux côtés du fragment. Sur l'une des faces, apparaît la tête d'un troisième cheval, ce qui permet de penser que ce bâton perforé était décoré d'une frise de chevaux.

(1) ROBERT (L.). — *Catologue des Collections composant le Musée d'Artillerie en 1889*. — Paris, 1889, t. 1. — Parmi les collections du Musée de l'Armée (anciennement Musée de l'Artillerie) des pièces archéologiques proviennent des sites périgourdins suivants : le Moustier, Laugerie-Basse, Laugerie-Haute, la Madeleine, les Eyzies (?).

(2) ROBERT, *op. cit.*, p. 39.

(3) LARTET (E.) et CHRISTY (H.). — *Reliquiae Aquitanicae, being contributions to the archaeology and palaeontology of Périgord and the adjoining provinces of Southern France*. — London, Baillière, 1875, B, pl. XXIV, n° 7.

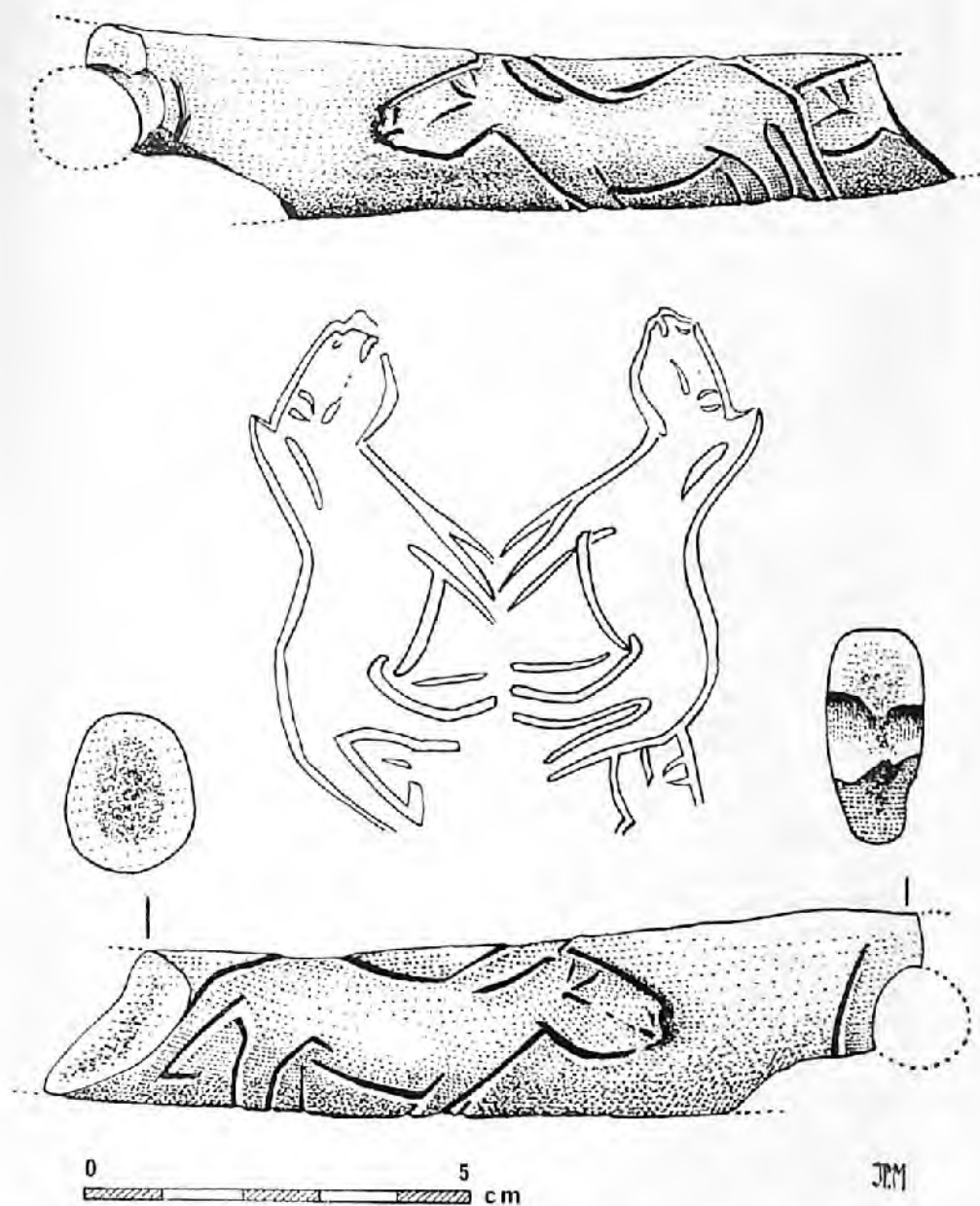


Figure 1. — La Madeleine (Dordogne). Chevaux gravés sur un fragment de bâton perforé. Musée de l'Armée, coll. Lartel et Christy, inv. A. 40. a. Le dessin développé est le calque du frottis pris sur l'objet (grandeur naturelle).

Les illustrations donnent de l'objet une meilleure idée que de longues descriptions ; quelques caractères méritent cependant d'être mis en valeur : l'absence graphique de poils est due à une schématisation extrême ; les traits gravés délimitent des volumes, celui de la crinière et celui de la queue dégagee de l'arrière-train aussi bien que celui des joues, celui de l'encolure, celui de la croupe, celui du ventre ou celui des pattes. Le trait profondément gravé, malgré une technique d'incisions hachurées brutalement, est cependant précis : on reconnaît nettement le naseau dilaté, un œil expressif, l'oreille dressée en avant, le gonflement réaliste du volume de la queue à la base des vertèbres caudales. Les pattes des chevaux sont, au contraire, négligées, notamment l'antérieure droite. Les postérieures sont recourbées en avant dans un mouvement inexact.

Les animaux à « grosse tête », profondément gravés et traités dans un style schématique empreint de sensibilité dont Leroi-Gourhan fait son « style IV » ⁴, sont caractéristiques du Magdalénien final et plus précisément du Magdalénien VI. Ces animaux à « grosse tête » sont surtout des chevaux, rarement des rennes, quelquefois des cerfs ou des bouquetins. Alain Roussot a bien voulu nous suggérer un essai de classification des représentations de ces animaux à tête disproportionnée :

— celles à très grosse tête (celle-ci de longueur parfois égale à celle du corps, sans la queue) et à corps squelettique ; le meilleur exemple proviendrait du Souci (Lalinde) ⁵. Les chevaux gravés sur un bâton percé du Musée d'Agen (il viendrait de Laugerie-Basse ou de la Madeleine) ont le même aspect ⁶. Deux autres chevaux gravés de la Madeleine ⁷ se classent dans la même catégorie ;

— celles à grosse tête et à corps ballonné ; les chevaux gravés sur les deux faces d'un bâton perforé trouvé à la Madeleine en sont de beaux exemples ⁸ ;

— celles à grosse tête associée à un corps normalement dessiné ; les deux représentations de notre fragment de bâton perforé appartiendraient à cette catégorie. D'autres exemplaires

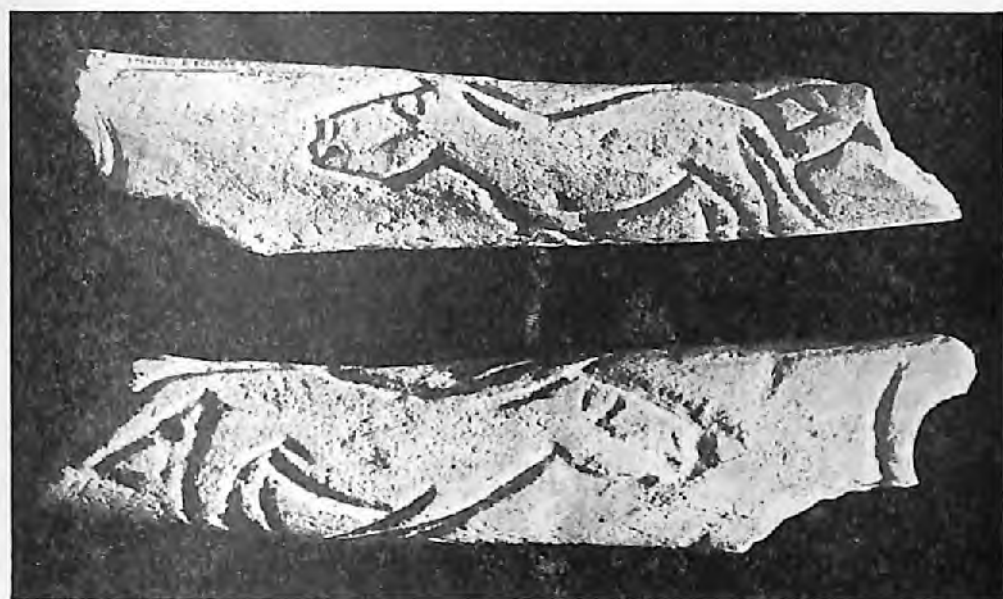
(4) LEROI-GOURHAN (A.). — *Préhistoire de l'art occidental*. — Paris, Mazenod, 1965.

(5) BREUIL (H.). — *Les subdivisions du Paléolithique supérieur et leur signification*. — Congrès international d'Anthropologie et d'Archéologie préhistoriques, 14^e session, Genève, 1912 (2^e édition, Paris, 1937), fig. 37, n° 4.

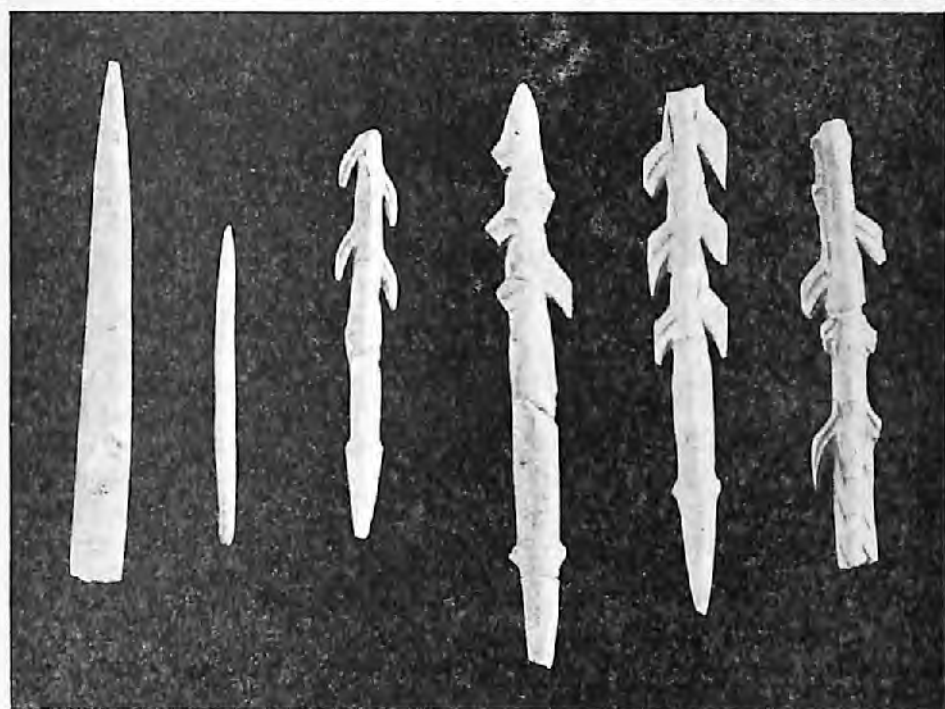
(6) BREUIL, *op. cit.*, fig. 37, n° 6.

(7) CAPITAN (L.) et PEYRONY (D.). — *La Madeleine, son gisement, son industrie, ses œuvres d'art*. — Publications de l'Institut international d'Anthropologie, n° 2, Paris, 1928, fig. 54, n° 14 et 15.

(8) ZERVOS (C.). — *L'art de l'époque du renne en France*. — Paris, Editions « Cahiers d'Art », 1959, fig. 532.



a 0 5 10 cm



b 0 5 10 15 cm

Figure 2. — La Madeleine (Dordogne). — *a*, bâton perforé A. 40 a du Musée de l'Armée (grandeur naturelle) ; *b*, objets en os et bois de renne groupés autour du bâton perforé précédent (environ 1/2 de la gr. nat.)

sont connus à la Madeleine ⁹. Les deux biches percées chacune d'une flèche à l'épaule, gravées sur un canon de renne trouvé à la grotte du Chaffaud, présentent la même déformation ¹⁰.

Dans les deux premiers cas, on a émis l'hypothèse d'animaux malades. Dans le troisième cas, on peut parler d'un effet de style expressionniste.

Par son style, par sa technique, par les rapprochements qui nous ont été suggérés, cette œuvre d'art du Musée de l'Armée date donc du Magdalénien VI (soit environ 10 000 ans avant l'ère). Il est intéressant de signaler les quatre harpons à double rangée de barbelures anguleuses trouvés également à la Madeleine et fixés sur le même carton que le fragment de bâton perforé (fig. 2, b). Ces harpons sont contemporains de la petite œuvre d'art ¹¹. Il est plus difficile de dater l'aiguille et la sagaie, elles aussi trouvées à la Madeleine en 1863 (fig. 2 b).

Au terme de cette courte note, il m'est un agréable devoir de remercier le Général d'Avout d'Auerstaedt, Directeur du Musée de l'Armée, ainsi que le colonel Wemaere, Conservateur dans le même Musée ; ils m'ont accordé toutes les facilités de travail. Je suis particulièrement reconnaissant envers M. Frantz, photographe du Musée de l'Armée, le patient auteur des illustrations photographiques, et envers Alain Roussot dont j'ai suivi les précieux conseils.

Jean-Pierre MOHEN.

(9) ZERVOS, *op. cit.*, fig. 537 et 539.

(10) ZERVOS, *op. cit.*, fig. 480.

(11) BREUIL, *op. cit.*, — BORDES (F.). — *Le Paléolithique dans le monde*. — Paris, Hachette, 1968.

ÉGLISES ET CHAPELLES PÉRIGOURDINES DISPARUES

d'après la Carte de BELLEYME

Un récent travail de F. de Dainville ¹ a apporté des renseignements précis et précieux sur la carte de Guyenne par Belleyme. On sait par lui quels furent les topographes qui en firent les levés en Périgord de 1762 à 1770 ², quels dessinateurs et quels graveurs en réalisèrent les planches un peu plus tard. Cette carte, sérieusement établie et magnifiquement gravée, est un document précieux pour établir la liste de nos églises et chapelles à la fin du XVIII^e siècle. De plus, par un louable scrupule, les cartographes ont tenu à indiquer si les édifices religieux repérés étaient en bon ou en mauvais état. Ainsi, la planche exposant le projet des signes conventionnels pour la carte ³ portait l'indication : « on a l'attention (*sic*) d'incliner les croix ou les girouettes quand les bâtiments sont en ruines ». De fait, chaque fois que les bâtiments étaient à l'état de ruines, on a incliné sur la carte les croix latines surmontant églises et chapelles, les croix grecques surmontant les commanderies, les crosses surmontant prieurés et abbayes, indication précieuse pour l'archéologie monumentale ⁴.

Nous avons relevé méthodiquement les églises et chapelles disparues et même parfois quelques chapelles qui subsistent, mais qui sont peu connues, comme celle de Pelvèsy à Saint-Geniès, ou celle de Laussel à Marquay. Par contre, nous avons négligé les chapelles trop connues et déjà étudiées, comme celles des religieuses bénédictines de Ligeux, de Saint-Rémy à Auriac, et du Cheylard à Saint-Geniès ⁵.

Notre liste, donnée dans l'ordre alphabétique des communes actuelles, indique entre parenthèses, après le nom de la commune, le numéro de la carte de Belleyme sur laquelle figure le monument cité. Ces renseignements peuvent être complétés

(1) F. de Dainville, *La carte de la Guyenne par Belleyme*, Bordeaux, Delmas, 1957.

(2) Les topographes furent Fontaine, Daillé, Pasquier, Belleyme et Pezet.

(3) F. de Dainville, *op. cit.*, pl. IX.

(4) Le même système a été utilisé mais avec quelque flottement, par la carte de Cassini.

(5) Si l'on compare la carte de Belleyme avec la *Visite canonique du diocèse en 1688*, éditée dans le présent *Bulletin* (de 1927 à 1929) par le Ch. Roux, on remarque que certains édifices encore debout en 1688 avaient disparu moins d'un siècle après, lors de l'établissement de la carte (par exemple Le Cerf à la Bachellerie, Guilhegorée à St-Laurent-des-Bâtons, Estissac.)

par les *Notes de voyage* de Mourcin ⁶, par l'ouvrage du R. P. Carles, *Les titulaires et les patrons du diocèse de Périgueux et de Sarlat* (Périgueux, Cassard, 1883), par le travail du Ch. Roux sur *La visite canonique du diocèse en 1688* (voir note 5) et enfin par le *Dictionnaire topographique de la Dordogne* de de Gourgues, ouvrage auquel il faut se référer pour avoir la date à partir de laquelle une église est attestée. Nous avons également consulté pour chaque édifice la carte de Cassini, mais elle est en l'occurrence peu utile, ayant été réalisée de 1777 à 1789, un peu plus tard que la carte de Belleyne et en partant des données de cette dernière, si bien que F. de Dainville a pu dire que la carte de Cassini était « dérivée » de celle de Belleyne ⁷. Enfin en ce qui concerne les églises paroissiales, on se reportera aux pancartes et dénombrements publiés par l'abbé Bernaret dans le présent *Bulletin* ⁸. On ne négligera pas non plus les diverses éditions des cartes du chanoine Tarde ⁹.

ALLEMANS (14)

Saint-Roch. Chapelle à 1.200 m. S.O. d'Allemaus.

ANTONNE-ET-TRIGONANT (25)

Trigonant, église paroissiale, à 500 m. S.E. du château de Trigonant. Un bouquet d'arbres occupe l'emplacement du cimetière qui entourait l'église.

ARCHIGNAC (23)

La Retounette (de Gourgues écrit Retournelle), chapelle à 2 km. N.O. d'Archignac, entre Mons et Espérier.

Une chapelle de La Conti, dédiée à saint Capraise, est signalée par P. Villatte, *Le canton de Salignac*, I, p. 97.

BADEFOLS-D'ANS (16)

Chapelle anonyme. Dans le bourg ; à l'O. de l'église paroissiale. Une croix, dite Croix d'Espagne, rappelle son souvenir, un pré voisin s'appelle « Champ de Saint-Martin ».

Sainte-Valère. Déjà donnée par Belleyne comme ruinée. Dedicée à sainte Valérie, elle était située entre Rafaillac et la Tuilerie, à 1.800 m. N.E. de Badefols. (Citée par de Gourgues et indiquée par Cassini).

(6) Elles ont paru dans le présent *Bulletin* de 1877 à 1881.

(7) F. de Dainville, *op. cit.*, p. 34.

(8) Bernaret, *Organisation des deux diocèses du Périgord*, B.S.H.A.P., 1874, p. 341, et 1875, p. 226 (avec deux cartes). Cf. aussi G. Marmier, *Le chartrier du monastère de Sarlat*, B.S.H.A.P., 1884, p. 450.

(9) Au sujet de cette carte, cf. Dujarrie — Descombes, *Recherches sur les historiens du Périgord*..., B.S.H.A.P., 1882, p. 395 ; et F. de Dainville, *Cartes anciennes de l'Eglise de France*, Bull. de la Soc. d'hist. ecclés. de France.

BEAUMONT (29)

Montcany, annexe. A 2 km. S.O. de Beaumont (1.500 m. E. de Naussannes). D'après de Gourgues c'était un prieuré. Cf. Testut, *La petite ville de Beaumont...*, 1932, p. 290 (avec une description de l'édifice qui ne disparut qu'au XIX^e s.).

BEAUPOUYET (21)

Saint-Sernin. Chapelle déjà donnée comme ruinée par Belleyrne, à 2 km. S.E. de Beaupouyet. C'était la chapelle d'un prieuré à la collation de Cadouin (de Gourgues). Cf. *B.S.H.A.P.*, 1896, p. 62 (Villepelet).

BEAUREGARD (16)

Saint-Roch. Chapelle à 200 m. S.O. de Beauregard, entre le bourg et la Sautellerie.

BELEYMAS (22)

Chapelle, dite de Gammareix, au bord du ruisseau le Pouyau, près d'une fontaine, au N.O. du carrefour des routes Bergerac - Mussidan (par Maurens) et Eglise-Neuve-d'Issac-Beleymas. A 2.500 m. S.O. de Beleymas.

BELVES (30)

Capelou, petite chapelle qui a précédé l'actuelle église de Capelou, centre de pèlerinage, à 1.200 m. O. de Belvès.

BERGERAC (29)

Toutes *extra muros*, les églises indiquées sont les suivantes :

Cordeliers. Leur chapelle est encore reconnaissable ; elle est devenue une remise d'auberge, au S.E. de la ville, à l'entrée de la route de Lalinde.

Jacobins. Le couvent occupait l'actuelle Sous-Préfecture et l'école qui la jouxte.

Saint-Martin. Donnée par Belleyrne comme ruinée, au bord du Caudeau, en amont de Caville. C'était un prieuré bénédictin fondé en 1080. D'après de Gourgues, c'était, au XII^e siècle, la seule paroisse de Bergerac.

La Maladrerie. A l'E. de la route de Périgueux. Donnée par Belleyrne comme ruinée.

Chapelle de Pombonne. Rebâtie en 1781 (elle succédait à la chapelle d'une commanderie du Saint-Esprit), elle existe encore à usage d'habitation, au croisement de la R.N. 21 à Pombonne, avec un chemin allant à Saint-Sauveur.

BERTRIC-BUREE (15)

Burée, église paroissiale à 1 km. S.E. de Bertric.

BESSE (30)

Chapelle, à 2 km. N.E. de Besse, entre le Colombier et les Bitarelles.

BLIS-ET-BORN (16)

Blis. Eglise donnée par Belleyme comme ruinée. Était à 1.300 m. S.O. de Born. (Le lieu-dit s'appelle encore Blis). Prieuré chanceladais.

BOISSE (27)

Le Petit-Boisse (annexe du Grand-Boisse), église déjà donnée par Belleyme comme ruinée. Elle était à 500 m. N. de Boisse, entre Perrou et Fumel.

Saint-Amand-de-Boisse. Eglise paroissiale, près de la cote 168, à 2.400 m. N.E. de Boisse et 1.000 m. S.-S.O. de Bardou.

BONNEVILLE-ET-SAINT-AVIT-DE-FUMADIÈRES (21)

Saint-Avit-de-Fumadières. Eglise déjà donnée par Belleyme comme ruinée, à 2 km. N.O. de Bonneville, sur la rive gauche de la Lidoire. Le bénéfice de la paroisse appartenait à la commanderie des Andrivaux. D'après un plan ancien (A.D. Gironde, A 1522) elle comptait deux travées avec des contreforts normaux et biaux ; elle devait avoir été rebâtie au XV^e s. Attestée en 1372, elle est dite détruite en 1688.

BOUQUERIE (LA) (29)

Saint-Sernin-des-Fossés. Eglise déjà donnée par Belleyme comme ruinée, à 2 km. S.-S.O. de Saint-Avit-Sénieur, à 2 km. N.-N.E. de la Bouquerie. C'était un édifice de style gothique Cf. Testut, *La petite ville de Beaumont...*, II, p. 360.

BOURDEILLES (9)

Notre-Dame. A la sortie N. de Bourdeilles, sur la rive droite de la Dronne, cette chapelle du XVII^e s. est devenue celle de l'Hôpital (elle conserve une intéressante *pietà*).

Chapelle Saint-Jean-Baptiste, dite aussi, Sainte-Anne du Cimetière.

Belleyme ne la signale pas. Cette chapelle aurait été une chapelle funéraire pour les hommes d'armes du château. Sise au S.E. de l'église, c'est un rectangle (7 × 5) du XV^e s. avec des contreforts biaux, et une baie à remplage gothique dans le mur de chevet. Transformée en maison d'habitation, elle conserve

une croisée d'ogives qui retombent sur des culs-de-lampe sculptés (anges musiciens, *obscœnata*).

BOUTEILLES-SAINT-SEBASTIEN (8)

Saint-Sébastien. Eglise paroissiale à 2 km. N.O. de Bouteilles et à 3 km. S.O. de Vendoire. (Elle menaçait ruine en 1688).

BRANTÔME (9)

Saint-Pardoux-de-Feix. A 1.000 m. N.-N.O. de Brantôme, dominant la route de Périgueux à Angoulême, c'était une paroisse. Il reste une grande partie de l'église, transformée en maison d'habitation. Cf. Jean Secrel, *Brantôme en Périgord*, p. 61.

Le Reclus. A 500 m. S.-S.E. de Brantôme, sur la route de Périgueux, cette chapelle est dite aussi N.D. du Reclus (la Vierge en bois qui y était vénérée est en l'église de Brantôme).

Autre *chapelle* anonyme sur la rive gauche de la dérivation Sud de la Dronne, un peu en amont du pont, entre celui-ci et la Hierce.

BREUILH (22)

Saint-Roch. Chapelle de dévotion devenue chapelle funéraire, au S.O. de l'église de Breuilh.

BUGUE (LE) (23)

Trois églises sont indiquées, mais sans noms, l'une avec une crose abbatiale, les autres avec une croix. Il y avait en effet une *abbaye* de moniales bénédictines sur le bord de la Vézère, rive droite, un peu en aval du pont. Une église paroissiale (*Saint-Sulpice*) existait aussi, sur la rive droite, en amont du pont, près de l'actuelle Mairie. (Une croix rappelle son souvenir). Menaçant ruine en 1688, (le service du culte se faisait alors en l'église abbatiale), elle fut réparée car, en 1796, elle était dite « bien bâtie ». Le chœur carré, roman, était surmonté d'un clocher fortifié. La nef (23 m. sur 6) était encadrée de quatre chapelles. Il y avait un clocher-mur sur la façade occidentale.

La troisième église était *Saint-Marcel* ; désaffectée à la Révolution, elle a disparu depuis lors. L'église actuelle, à la sortie N. du bourg, sur la route de Périgueux, date de 1869-1875.

BUSSAC (25)

N.D. de Perduccix. Chapelle indiquée par Belleyne comme ruinée. Quelques rognons de murs en subsistent à 500 m. S.O. de Bussac, sur un coteau dominant au Sud une maison accostée d'un cul de four au croisement des routes Bussac - Mensignac et Périgueux - la Tour-Blanche.

CADOUIN (30)

La Salvétat-de-Cadouin. Ancienne église paroissiale à 2.600 m. au S.-S.E. de Cadouin.

Salles-de-Cadouin. A 3.700 m. S.-S.O. de Cadouin. Nef lambrissée, coupole sur l'avant-chœur dont subsistent les traces des pendentifs. Abside semi-circulaire ornée d'ares d'applique. Portail du XV^e s. à l'Ouest.

Saint-Avit. chapelle en pleine forêt de la Bessède (à 4 km. E. de Salles, et à 2 km. 500 au N.-N.O. de Bouillac) (non citée comme chapelle par de Gourgues).

CALES (29)

N.D. du Lac. Chapelle au centre de la boucle de la Dordogne à Calès, entre Traly et la Rive Haute (lieu-dit la Chapelle).

CAMPAGNE (23)

Lussac. Eglise paroissiale actuellement ruinée à 3 km. E.-S.E. de Campagne. Edifice rectangulaire, non voûté, en bel appareil du XII^e s., avec un portail très simple au S. La paroisse dépendait des archevêques de Bordeaux (*B.S.H.A.P.*, 1910, p. 379).

CARLUX (31)

Liméjoulx. Eglise déjà donnée par Belleyme comme ruinée, à 2.500 m. E.-N.E. de Carlux et à 2.500 m. S.E. d'Orliaguel.

Saint-Jean. Chapelle à l'O. de Liméjoulx, à 1 km N.E. de Carlux (au lieu-dit la Chapelle).

Cadiot. Eglise romane disparue au-dessus du château de Rouffillac, à 1.500 m. S.-S.E. de Carlux (déjà donnée par Belleyme comme ruinée). Cf. M^{rs} de Fayolle, *B.S.H.A.P.*, 1907, p. 313. (Plusieurs chapiteaux du XII^e s. en subsistent, conservés au château de Rouffillac).

CASTELS (30)

Notre-Dame. Chapelle donnée par Belleyme comme ruinée. Elle était sur l'actuel emplacement de l'église paroissiale moderne, dédiée à N.D. de l'Assomption.

Redon-Espic. Eglise d'un ancien prieuré de femmes (l'édifice roman existe encore : c'est un rectangle de 10 m. sur 7 m. 50, voûté d'un berceau brisé ; le chevet est percé d'un triplet ; portail brisé très sobre au N.). Elle est située à 3 km. 5, E. du cimetière de Castels, (*B.S.H.A.P.*, 1968, p. 121).

N.B. — L'église Saint-Martin, sise au cimetière, et maintenant semi-ruinée, était donnée comme en bon état par Belleyme.

C'est une intéressante église romane. Elle a une nef dévouâtée, un chœur rectangulaire, sous un berceau brisé ; une abside en hémicycle ornée d'arcs plein cintre. Extérieurement l'abside est heptagonale. Beaux chapiteaux. Portail au S., (*B.S.H.A.P.*, 1968, p. 119).

CELLES (15)

Saint-Jean. Il reste une partie de cette chapelle du XIV^e s., perdue dans les bois à 1 km. 5 de Celles. (On l'appelle aussi *Saint-Jean-de-la-Lande*).

Saint-Mandé. Cette chapelle du XVII^e s. rappelle le souvenir d'une chapelle disparue des Hospitaliers, au lieu-dit l'Hôpital à 2.500 m. S.-S.E. de Celles. Cf. Secret, *Egl. du Ribéracois*, p. 13.

CERCLES (9)

N.D. de Pitié. A la sortie E. de la Tour-Blanche, sur le chemin de Cercles. La chapelle a été très rajeunie.

CHALAGNAC (22)

Saint-Jacques, chapelle à 500 m. S.O. de Chalagnac, à 1.600 m. E.-N.E. de Creyssensac, à 600 m. S.O. du carrefour de Rossignol sur la R.N. 21. Il en reste quelques murs et un ancien cimetière. C'était une chapelle de dévotion sur le chemin de saint Jacques (déjà donnée par Belleyrne comme ruinée).

CHAMPAGNE-FONTAINE (9)

La commune comporte deux églises, l'une à Champagne, l'autre à Fontaine. Celle-ci était celle d'un prieuré fontevriste. L'église paroissiale de Fontaine était à quelques pas vers le nord et a entièrement disparu. Existait aussi un prieuré, *le Petit Bournet*, dont il reste, à une centaine de mètres S.E. de l'église fontevriste, une partie de la chapelle.

CHAMPEAUX-ET-LA-CHAPELLE-POMMIER (9)

Saint-Roch. Outre ses deux églises, l'actuelle commune possédait, à 800 m. N.O. de Champeaux, à l'E. du château des Bernardières, une chapelle Saint-Roch. Un rustique autel de pierre, surmonté d'une croix, occupe son emplacement et la carte d'Etat-Major a conservé au lieu-dit le nom de Saint-Roch.

CHANCELADE (25)

Andrivaux, Commanderie. Eglise actuellement en ruines (il en reste une partie de la nef et du chevet plat du XII^e s.), à 2 km. 5 à l'O. de Chancelade.

Beauronne-de-Chancelade. Eglise sur la rive droite de la

Beauronne, près du pont sur le chemin de fer aux Grèzes, à 300 m. N.-N.O. de Chancelade (était en bon état en 1688).

CHAPELLE-FAUCHER (LA) (9)

Saint-Roch. Chapelle ruinée dans le cimetière actuel (200 m. N.O. de l'église paroissiale). Rectangle non voûté (XV^e s.) (Cf. B. S.H.A.P., 1953, p. 15).

Puymartin. Siège d'une commanderie des Hospitaliers. Les ruines existent encore, à 2.200 m. N.E. de la Chapelle-Faucher ; nef non voûtée et chœur à chevet plat (XII^e s.) ; chapelles latérales voûtées d'ogives (XV^e s.). Façade O. percée d'un oculus ; clocher-mur. Cf. Jean Secret, *Brantôme et sa région*, 1948, p. 66.

CHAPELLE-GRESIGNAC (LA) (9)

Grésignac. A 1 km. à l'E. de l'actuelle église de Grésignac, Belleyne indique l'église de Grésignac, alors semi-ruinée. Elle garde encore deux arcs plein cintre à rouleau, lancés à angle droit, retombant sur des colonnes engagées à chapiteaux frustes (XII^e s.), avec des traces d'une coupole sur pendentifs.

CHATRES (16)

Abbaye. A 500 m. O.-S.O. du château, au lieu-dit l'Abbaye. C'était une abbaye de Saint-Augustin, fondée en 1077. En 1712, Dom J. Boyer (O.S.B.) n'y trouva « ni moynes, ni églises, ni monastère ».

CHERVEIX-CUBAS (16)

Le Temple-de-l'Eau. Au bord de l'Auvézère, sur la rive droite, en aval de Cherveix et en amont de Saint-Martial. C'était une préceptorerie annexe, qui dépendait du Temple-la-Guyon. (« n'y a que les quatre murailles... » disait la visite de 1688).

Cubas. Eglise d'un prieuré de Fontevrault devenue l'église paroissiale. L'ancienne église paroissiale n'a pas laissé de traces.

CLERMONT-DE-BEAUREGARD (22)

Saint-Florent. Était à 1.800 m. S.-S.O. de Clermont (à 1.000 m. O. de la Vernelle ; au S. de Tombeloly, sur la rive droite du ruisseau).

CONDAT-SUR-TRINCOU (9)

Saint-Laurent-de-Gogabaud. Ancienne paroisse, à 2 km. S.O. de Condat. On en voyait encore l'arc triomphal en 1939. Les Allemands ont incendié les ruines en 1944. On a transporté dans l'église de Champagnac un fragment de *Crucifixion* en pierre (XIV^e s.) provenant de cette église.

La Trape. A 3.500 m. au S.-S.O. de Condat. Sous le vocable de saint Jean. Etablissement des Hospitaliers, membre de la commanderie de Puymartin (à la Chapelle-Faucher).

CONDAT-SUR-VEZERE (16)

Saint-Roch. Petite chapelle du XVII^e s. qui existe encore, et qui figure d'ailleurs sur la carte d'Etat-Major, à la sortie E. de Condat, sur le chemin de Terrasson.

COQUILLE (LA) (4)

La Chapelle-des-Champs. A 1.500 m. N.-N.O. de la Coquille, près du lieu-dit le Neyroux. (Non signalée par de Gourgues).

COUX-ET-BIGARQUE (LE) (30)

Saint-Georges. Ruines actuellement informes à 3.500 m. N.-N.O. du Coux, au fond d'un vallon. Ce prieuré conventuel de l'Ordre de Saint-Augustin dépendait de Saint-Cyprien. Cf. B.S. H.A.P., 1910, p. 370.

CUBJAC (16)

Monbayol. A 2 km. E.-N.E. de Cubjac, sur le bord de l'Auvézère, rive droite. Cette ancienne paroisse avait été un prieuré dépendant de Moissac. L'église romane est quasi ruinée. Nef du XVII^e s. (12 m. sur 6) et chœur rectangulaire (6 m. sur 4) du XII^e s. Voûte en berceau plein cintre (existait encore en 1955). Cf. B.S. H.A.P., 1955, p. 68.

Puyboucher. A 3 km. S.E. de Cubjac. Donnée par Belleyme comme ruinée.

DOUVILLE (2)

La Sauvetat - Grasset (alias Saint-Jean-de-Livan). Eglise donnée par Belleyme comme ruinée. C'était le siège d'une commanderie de l'Ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem. A 1 km. O. de Douville.

Sainte-Colombe. Eglise donnée par Belleyme comme ruinée, à proximité du château de Roussille, à 3 km. N.E. de Douville.

Ancienne abbaye ruinée. De cet établissement ne subsiste qu'un lieu-dit *Abbaye*, situé à 4 km. N.E. de Douville, au N.O. du carrefour de la R.N. 21 et de la route de Vergt-Villamblard.

EGLISE-NEUVE-DE-VERGT (22)

Eglise-Neuve ou *Sainte-Marie-du-Sel.* L'église effectivement « neuve » à l'époque (elle datait de la fin du XVII^e ou du XVIII^e s.) succédait à la vieille église du Sel (encore en usage en 1888) située à environ 1.500 m. au N.O.

EXCIDEUIL (10)

Saint-Martin-la-Roche. Eglise paroissiale disparue à 2 km. S.E. d'Excideuil. Elle s'appuyait sur un rocher.

EYZERAC (10)

Sainte-Claire. Chapelle disparue, à 3.000 m. N.O. d'Eyzeraç, à 2.500 m. de Saint-Clément.

FARGES (LES) (23)

Le Cheylard, église donnée par Belleyme comme ruinée. A 2.500 m. S.-S.O. des Farges (à 1.500 m. N.-N.O. d'Aubas), sur un coteau dominant la Vézère. (Belle ruine : nef romane, clocher-mur sur l'arc triomphal, chœur rectangulaire du XI^e s. qui était voûté d'un berceau).

FLEURAC (3)

Belle-Selve, chapelle d'un prieuré grandmontain, déjà donnée comme ruinée par Belleyme, à 3 km. S.-S.E. de Fleurac. Nef de 8 m., abside semi-circulaire. Cf. Jean Secret, *Les prieurés grandmontains du diocèse de Périgueux*, B.S.H.A.P., 1955, p. 108.

GABILLOU (16)

Saint-Roch. Chapelle à 800 m. N. de Gabillou, à l'entrée du chemin qui mène au château de Vaudre.

GONTERIE-BOULOUNEIX (LA) (9)

Bellegue ou Belaygue. A 1.500 m. E.-S.E. de la Gonterie, à 2.000 m. N.E. de Boulouneix, à 3.000 m. S.O. de Cantillac; c'était un prieuré de moniales bénédictines dépendant de l'abbaye de Ligeux. L'église, en ruines, est un édifice roman, rectangulaire, dont le chevet est percé d'un triplet; portail roman au Sud. Cf. G. Ponceau, *Deux chapelles dépendant de l'abbaye de Ligeux*, B.S.H.A.P., 1960, p. 218.

GRIGNOLS (22)

Chapelle Sainte-Valérie. (B.S.H.A.P., 1953, p. 163). Était entre Bruc et Grignols. Rectangle orienté (XVII^e siècle); portail classique. Eglise non indiquée par Belleyme.

GRUN (22)

Grung. Eglise remplacée par celle de Bordas (B.S.H.A.P., 1878, p. 83).

HAUTEFORT (16)

La Genèbre. Cette petite chapelle qui existe encore était cel-

le du château de ce nom, à 2 km. O.-S.O. d'Hautefort. Bâtie vers 1650 par Léonard Lidonne, juge du marquisat, et sa femme Françoise, fille de l'architecte Rambourg. Portail sculpté de 1664.

La Nouaillette. Eglise romane qui vient d'être rasée. Elle avait une nef et un chœur lambrissés ; le goutterot N. du chœur conservait deux arcs d'applique reliant des pilastres ; clocher carré sur le chœur ; portail plein cintre (XVII^e siècle) à l'ouest.

JUMILHAC-LE-GRAND (10)

La Faye, abbaye. A 1.500 m. N.O. de Jumilhac, à 500 m. de Chalusset (Haute-Vienne) sur la rive droite de l'Isle. Il ne reste à peu près rien de ce prieuré grandmontain qui dura jusqu'en 1771. Cf. Jean Secret, *Les prieurés grandmontains du diocèse de Périgueux*, B.S.H.A.P., 1955, p. 107.

Chalusset. A 1.800 m. N. de Jumilhac. Cette église Saint-Martial-de-Chalusset fut une paroisse jusqu'en 1789 (Était en bon état en 1688).

LALINDE (29)

Drayaux. Il reste les murs de cette église disparue à l'angle S.E. du camp de Mauzac. On a bâti, pour la remplacer, l'église de Drayaux-Sauveboeuf, à 200 m. N.O., au bord de la R.N. 703.

LECHES (LES) (22)

Tresseroux. Prieuré de Bénédictines dépendant de Ligeux. L'édifice (XII^e siècle) est en ruines (nef de deux travées et chœur à chevet plat, le tout voûté d'un berceau brisé). Menaçait déjà ruine en 1688. Cf. G. Ponceau, *Deux chapelles dépendant de l'abbaye de Ligeux*, B.S.H.A.P., 1960, p. 217.

LEGUILLAC-DE-CERCLES (9)

Servat. Chapelle qui dépendait d'une ancienne commanderie. A 2.000 m. O.-S.O. de Léguillac, près du carrefour du chemin de la Chapelle-Montabourlet, sur la route allant de la Tour-Blanche à Vieux-Mareuil. Une maison du XV^e s. y existe encore à côté du lieu-dit Combe-Jolive. D'après Brugière, on voyait encore la ruine de la chapelle au début du XIX^e s.

LEGUILLAC-DE-L'AUCHE (15)

Lafaye. A 1.200 m. N.E. de Léguillac. De la chapelle ne subsistent que quelques fragments (elle était rectangulaire, comptait deux travées voûtées d'ogives, un portail O. sous un oculus, et un portail N. à trois voussures brisées. Lafaye était un prieuré de l'Ordre de Saint-Augustin, fondé au XIII^e s.

LIMEYRAT (16)

La Chapelle. A proximité de l'actuelle gare de Limeyrat.

LISLE (15)

Saint-Roch, chapelle à une centaine de m. au S. de Dourle, et à 3.000 m. S.E. de Lisle, entre les Granges de Picaudine et le Châtenet. Cf. Farnier, *Histoire de Lisle*, 1945, p. 317.

LUSSAS-ET-NONTRONNEAU (9)

Fontroubade. Outre les deux églises qui subsistent, Belleyme localise à environ 4 km. N.O. de Lussas, l'église de Fontroubade. (En 1556, elle était dite *Sancta Maria de Fonte invento*). Cf. J. Secret, *Les églises en Dordogne de l'ancien diocèse de Limoges*, B.S.H.A.P., 1952, p. 139.

MANZAC-SUR-VERN (22)

Chapelle au S. du manoir de Leyzarnie, à peu près sur l'emplacement du château moderne de Leyzarnie, devenu le siège d'une colonie de vacances, à l'E. de Manzac.

MARCILLAC - SAINT-QUENTIN (23)

Chapelle du Rauzel. A 2.200 m. N.E. de Marcillac. C'était un prieuré d'Augustiniens. D'après de Gourgues, la chapelle du Pech en aurait été un reste.

MAREUIL (9)

Saint-Priest-de-Mareuil. A 1.000 m. N.O. de Mareuil. La ruine offre encore une nef romane dévouâtée, une abside semi-circulaire ornée d'arcs d'applique (XII^e s.), un portail roman à l'O.

MARQUAY (23)

L'Aussel. Chapelle du château de Laussel. Existe encore (XVII^e s.).

MAUZAC-ET-SAINT-MEYME-DE-ROZAN (29)

Saint-Meyme-de-Rozan. Eglise disparue à 2.500 m. N.O. de Mauzac (déjà ruinée en 1688). Il en reste un mur percé d'un oculus et une voûte en berceau plein cintre.

Mauzac. L'église disparue était au bord même de la Dordogne, à 100 m. en avant du viaduc. L'église nouvelle, achevée en 1866, a été bâtie à 200 m. N.O. de l'ancienne.

MAUZENS-MIREMONT (23)

La Chapelle-de-Miremont. Au village de la Chapelle ; une croix rappelle son emplacement. A 1.400 m. N.E. de Miremont, à 3.500 m. S.O. de Fleurac.

MEYRALS (23)

Saint-Raphaël. Il en reste quelques ruines dans les bois à 2.500 m. N.E. de Meyrals.

MINZAC (21)

La Madeleine. Chapelle à 2.000 m. N.E. de Minzac. On y va encore en pèlerinage. Elle est dite maintenant « La Madeleine ds Brandes ».

MOLIERES (29)

Saint-Jean. Eglise déjà donnée par Belleyme comme ruinée à 200 m. N.-N.E. de l'église actuelle de Molières, près du cimetière.

Sigoniac. Chapelle déjà donnée par Belleyme comme ruinée, à 1.500 m. N.O. de Molières (lieu-dit Sigonat).

Aillac, abbaye de femmes. Eglise déjà donnée par Belleyme comme ruinée, à 3.000 m. N.E. de Molières (1.500 m. O.-S.O. de Cussac). Ancien prieuré de chanoines réguliers, uni à Cadouin en 1157. Cf. J. Secret, *Les ruines de l'église d'Aillac*, B.S.H.A.P., 1956, p. 34.

MONBAZILLAC (69)

Saint-Christophe-de-Monbazillac. Eglise paroissiale déjà donnée par Belleyme comme ruinée. Elle était dans la plaine, à mi-chemin entre Monbazillac et la Madeleine.

MONESTIER (28)

Lenville. Eglise donnée déjà par Belleyme comme ruinée, à 1.500 m. S.E. de Monestier et à 2.800 m. de Thénac, près du ruisseau de la Besage.

MONMARVES (29)

Montmarvey. L'église, à 2 km. 5 d'Issigeac, a été détruite. (On retrouve son plan par terre : nef de 10 m. sur 5, suivie d'une abside semi-circulaire (XII^e s.) dont la partie sud conserve encore la naissance du cul de four). Monmarvès est actuellement la seule commune du Département qui ne possède pas d'église.

MONSEC (9)

Pontarnaud. Cette préceptorerie de l'Ordre de Saint-Jean était construite à 3 km. E.-N.E. de Monsec, à 1 km. de Saint-Félix-de-Bourdeilles, sur la route de Ribérac à Nontron.

MONTAGRIER (15)

Nous citons cette paroisse bien que Belleyme n'en indique

que l'église du prieuré bénédictin, sise *extra muros*. Or, il y avait alors une église paroissiale dans le bourg, près du château, là où s'étend maintenant une petite place, devant le presbytère. Elle a disparu (quelques sculptures sont remployées sur la façade O. de la *chapelle Saint-Sicaire* au N. du bourg).

MONTFERRAND-DU-PERIGORD (29)

Belleyrne indique l'église sur le coteau. Elle existe encore, entourée de son cimetière (édifice des XI^e et XII^e siècles). Dans le bourg, l'actuelle église paroissiale est moderne.

MONTIGNAC (23)

Saint-Pierre. Eglise donnée déjà, par Belleyrne, comme ruinée. Cette ancienne paroisse était à 300 m. N.E. de Montignac, rive droite, non loin de la Vézère. (Une croix rappelle son souvenir). Cf. J. Marquay, *Montignac-sur-Vézère*, p. 55.

La Rive. Chapelle au bord de la Vézère, rive gauche, en aval de Montignac, à 2 km. S.-S.O. de la ville.

Brénac. Prieuré. Eglise à 2.200 m. S.O. de Montignac ; elle fut longtemps le siège de l'une des paroisses de Montignac. Cf. Marquay, *op. cit.*, p. 51.

Chapelle-de-Bouleix. Edifice roman, ruiné, à 2.200 m. O.-N.O. de Montignac. Des morceaux de murs subsistent au lieu-dit « la Chapelle ». Cf. *B.S.H.A.P.*, 1900, p. 92.

MONTPON-MENESTEROL (21)

Jaurouty ou *Jarrouty*. Chapelle à 1.500 m. S.E. de Montpon, près de la route Montpon - Sainte-Foy. C'était celle d'un prieuré visité par Clément V en 1304 (*B.S.H.A.P.*, 1896, p. 62).

Saint-Roch. Chapelle à la sortie N.O. de Montpon, près du cimetière, entre la route de Bordeaux et l'Isle.

MOTHE-MONTRAVEL (LA) (28)

Montravel-Haut. Eglise donnée déjà par Belleyrne comme ruinée. Elle était sur le coteau, à côté du château de Montravel, soit à 2.500 m. E.-N.E. de la Mothe-Montravel et à 1.000 m. N.O. de Montcaret.

N.B. — Belleyrne ne retient ni *Saint-Paxens* (qui existait en 1688), ni *Saint-Jean-de-Cous* (déjà ruiné au XVII^e s.).

NANTEUIL-DE-BOURZAC (8)

Bourzac. Prieuré situé à 1.600 m. de Nanteuil, sur la butte de Bourzac (une statue de saint André, en pierre, marque son emplacement).

NAUSSANNES (29)

Saint-Pierre. Edifice déjà donné par Belleyme comme ruiné, à 300 m. N.O. de l'église actuelle de Naussannes.

Le Pic (annexe). A 5 km. S.O. de Naussannes (à 2 km. E. de Bardou). Edifice désaffecté, vendu et démoli après la Révolution. Cf. L. Testut, *Note sur les deux anciennes paroisses du Bei et du Pic*, B.S.H.A.P., 1921, p. 315 ; ainsi que *La petite ville de Beaumont...*, II, p. 415.

NEGRONDES (10)

Le portail de l'actuel cimetière provient d'une chapelle disparue. C'est un portail roman, à deux voussures brisées. L'archivolte retombe, à droite, sur un écu aux armes des de Fars. La chapelle n'est pas indiquée par Belleyme.

NOJALS-ET-CLOTTES (29)

Glegzedal. Eglise en partie ruinée. A 1.600 m. E.-N.E. de Nojals (à 2.000 m. N.O. de Rampieux). Nef suivie d'une abside en hémicycle. Portails du XIII^e s., l'un au N., l'autre à l'O. Cf. Testut, *La petite ville de Beaumont...*, II, p. 374.

NOTRE-DAME-DE-SANILHAC (25)

Sanilhac. Eglise donnée comme ruinée par Belleyme. Elle était à 1.000 m. O.-S.O. de Notre-Dame-de-Sanilhac, sur un coteau. (Était presque ruinée en 1688).

Saint-Pierre-ès-Liens, dit Saint-Pey. Il n'en reste qu'un fragment de ruines remployé dans une ferme, et le tronçon d'une Vierge à l'Enfant en pierre (XIV^e s.), à 2 km. N.-N.E. de Notre-Dame.

ORLIAC (30)

Babiaud, ou *Babiol*. Eglise disparue à 2.500 m. S.O. d'Orliac.

PAULIN (24)

Saint-Roch. Chapelle qui était à 200 m. S. de Paulin.

N.B. Il y eut aussi une chapelle Saint-Jacques (au village de La Chapelle) qui dépendait de Souillac au XIV^e s. Cf. Villatte, *Le canton de Salignac*, I, p. 97.

PAUNAT (23)

Paunac Haut ou *Sainte-Marie-de-Paunac*. Eglise paroissiale disparue (Déjà donnée par Belleyme comme ruinée). A la sortie N. du bourg, juxte le cimetière. Il en reste le croisillon nord, voûté d'un berceau à peine brisé, qui paraît de la fin du XI^e s. (Était dite « presque ruinée » en 1688).

(à suivre)
Jean SECRET.

Rérlexions

sur l'invention du corps de saint Front en 1261

En commentant le procès-verbal de l'Invention du corps de saint Front faite le 30 avril 1261 par l'évêque Pierre de Saint-Astier, le chanoine J. Roux écrivait : « Ce procès-verbal nous apprend ce que nous avons déjà fait pressentir, que le corps de saint Front n'avait pas été touché depuis le passage des Normands. Du moment qu'en 1261 on doutait encore si ceux-ci avaient enlevé le corps du saint, c'était bien parce qu'on ne l'avait pas vérifié depuis leur passage. Et puisqu'on trouve les reliques à leur place on doit conclure qu'elles étaient, en 1261, comme avant 845 » ¹.

Faut-il, en l'occurrence, taxer le chanoine J. Roux de naïveté ou d'oubli ? Il connaissait admirablement l'archéologie, mais montrait beaucoup moins d'esprit critique lorsqu'il s'agissait de traditions ou de documents anciens. C'est ainsi qu'il citait fréquemment le Père Dupuy dont la crédulité paraît sans limites, ou encore les leçons des bréviaires anciens dépourvues de toute valeur historique. A sa décharge, il faut toutefois reconnaître qu'il n'avait pas entre les mains certains textes critiques qui ont paru depuis lors. C'est ainsi qu'il admettait la *Vita* de saint Front par le pseudo-Schalde comme la seule valable ².

(1) J. ROUX, *La Basilique Saint-Front de Périgueux*. Périgueux, 1920, p. 52.

(2) L. GRILLON, *Les « Vitae » de saint Front (à paraître)*.

On éloigne difficilement de lui le reproche de naïveté. Ce n'est pas parce qu'un corps se trouve en place en 1261 qu'il n'a pas été visité depuis 845. Entre ces deux dates quatre siècles se sont écoulés durant lesquels bien des choses ont pu se passer et bien d'autres sortir de la mémoire des gens ou s'y déformer.

Dans la suite de son ouvrage, étudiant les reliquaires de saint Front depuis la mort de celui-ci jusqu'en 845, le chanoine écrivait : « Entre le VI^e siècle et le milieu du IX^e il peut très bien se faire que la châsse contenant le corps saint ait été renouvelée sans que celui-ci fût changé de place. Cette réfection est même très vraisemblable car la caisse de bois que nous allons trouver en 1261 ne datait très probablement pas de sept siècles ».³

Est-il plus probable qu'en 1261 elle ait pu dater de quatre siècles, c'est-à-dire du milieu du IX^e siècle ?

Si nous reprenons le rescrit de Pierre de Saint-Astier nous lisons : « A la fin du sermon dans lequel nous avons exposé les faits que nous venons de raconter, nous avons montré au peuple une lame de plomb sur laquelle était écrit : « Ici repose le corps du bienheureux Front, disciple de Jésus-Christ, et fils aimé de saint Pierre par le baptême ». Ainsi qu'une autre lame de cuivre ou d'airain qui contenait cette inscription : « Ici repose le corps du bienheureux Front, disciple de Jésus-Christ et fils de saint Pierre par le baptême, né de Simon et Frontonia dans le pays de Lycaonié, de la tribu de Juda. Il mourut le huit des calendes de novembre, l'an quarante-deux après la passion de Jésus Christ. » Ces deux lames ont été trouvées par nous dans la caisse de plomb avec le saint corps. Il y avait aussi d'autres inscriptions et des vers en l'honneur du saint. »⁴

Si nous possédions encore ces deux lames, un bon épigraphiste aurait peu de mal à les dater approximativement. Un archéologue pourrait dire à quelle époque l'usage s'est introduit de mettre des lames de ce genre dans les tombeaux. Pour nous, nous resterons sur le terrain de la critique textuelle des inscriptions.

La première lame ne peut avoir été composée qu'après la seconde *Vita* de saint Front. Celle-ci, en effet, nous apprend pour la première fois que Front, Périgourdin, né à Lanquais, a reçu le baptême des mains de saint Pierre. Et nulle part, ni dans la première ni dans la seconde *Vita*, Front n'est dit disciple du Christ. Il faut donc dater la confection de cette lame au moins

(3) J. ROUX, *op. cit.*, p. 65.

(4) *Ibidem*, p. 301.

après le milieu du X^e siècle, époque à laquelle Gauzbert écrivit la seconde *Vita* ⁵. Il faut même la reculer jusqu'après le Concile de Limoges de 1031, car les Périgourdiens n'eussent pas manqué de faire état de ce témoignage pour asseoir l'apostolicité de leur saint attaqué par les Limousins. Adémar de Chabannes, de son côté, n'eût pas manqué de relever cette nouvelle preuve de la déloyauté périgourdine ⁶.

Quant à la seconde lame, elle ne peut avoir été confectionnée qu'après la rédaction de la troisième *Vita*, celle du pseudo-Sebalde, la seule à nous parler de la Lycaonie, à nous faire connaître le nom des parents de Front, à nous indiquer la tribu juive à laquelle il appartenait, la seule à donner aussi la date précise de son trépas. Cela nous reporte donc au moins à la fin du XI^e siècle.

Et puisque ces deux lames furent trouvées à l'intérieur de la caisse de plomb contenant les restes de saint Front, il faut donc que l'on soit descendu au moins deux fois, après le passage des Normands, dans le sépulcre pour les y déposer et qu'au moins une fois on ait ouvert le reliquaire du saint pour les placer sur les ossements. On voit combien les affirmations antérieures sur l'intégrité du sépulcre de saint Front sont sujettes à caution et comment la question de ses reliquaires est à reprendre.

Pierre de Saint-Astier écrivait que, de son temps, « plusieurs doutaient que le corps... fût dans le sépulcre...; certains par ignorance, d'autres par malice, disaient qu'il avait été enlevé par les Normands. » ⁷ On voit donc que cet évêque ignorait lui-même les visites antérieures du sépulcre. On doit s'étonner que leur procès-verbal n'ait pas été consigné quelque part. Les documents s'étaient-ils perdus entre temps ?

Je m'étonnerais plutôt qu'à défaut de documents, la mémoire des Périgourdiens n'ait pas conservé le souvenir de ces visites et serais fortement tenté de penser que celles-ci n'eurent rien d'officiel, de public. Connaissant les mœurs religieuses médiévales, il n'est pas invraisemblable de supposer qu'à deux reprises, selon les besoins de la cause de l'apostolicité de saint Front, des personnes dévotes, mais mal éclairées, allèrent subrepticement

(5) M. COENS, *La Scriptura de S. Fronto nova*, in « *Analecta Bolland.* », LXXV, Bruxelles, 1957.

(6) *Ibidem*, p. 343-345.

(7) J. ROUX, *op. cit.*, p. 300.

poser dans le sépulcre des lames qu'elles croyaient pouvoir devenir des preuves. Ce sont seulement, à des siècles de distance, des preuves irréfutables de leur imagination et sans doute aussi de leur passage frauduleux. ⁸

L. GRILLON.

(8) A titre de comparaison, rappelons qu'en démolissant le chevet d'une ancienne église pour en faire la chapelle de leur infirmerie, les Dominicains de Périgueux trouvèrent une caisse contenant des reliques dont une partie du crâne de saint Denis l'Aréopagite. Une inscription sur lame de cuivre racontait comment ce fragment avait échoué à Périgueux lors des invasions normandes. La lame en question ne pouvait avoir été placée là qu'au XI^e siècle seulement. Quant à cette découverte, elle eut lieu entre 1273 et 1285, c'est-à-dire sensiblement à l'époque de l'invention de saint Front que nous étudions.

ACCROISSEMENTS **des Archives de la Dordogne en 1968**

I. — DONS

1. — Par M^{me} Delage : documents relatifs aux familles Daudé, Meynardie de Lavaysse, Périer, de Saint-Ours de la Bourlie, de Vassal (1528-1886);

2. — Par M. Bouriel : registre de transcription de la correspondance active du receveur de l'Enregistrement de Brantôme (an VIII-1811); cf. notre « Bulletin » de 1968, pp. 157 et 159;

3. — Par M. Augeard : généalogie de la famille Augeard, un rouleau;

4. — Par M. de La Borie de La Batut : rôles des tailles d'Audrix et Saint-Chamassy (1788); — enchères des dîmes du blé de la paroisse de Rouffignac (1678); — lettres patentes de Louis XV approuvant l'établissement du couvent des Filles de la Foi à Périgueux (1699); — registre des baptêmes, mariages et sépultures de Saint-Chamassy (1790); — titres des familles d'Arlot de Frugie, de Bordes, Caunière, Chamberedon, Chignac, Comte, Dejean, Filot, Guini, Lagenèbre, de Malleret, de Montesquieu de Sainte-Colombe (1346-1786);

5. — Par M. J.-C. de Royère : registres paroissiaux de Mouzens (1670-1780); — papiers de la commune de Mouzens (an II-1890); — titres de la famille de Touchebœuf (1449-1879), notamment des documents généalogiques et domaniaux concernant les seigneuries de Besse et de Monsec; — papiers des familles Arnal du Chambon, de Féletz, de Lambert, de Laroque, de Montlouis, de Suquet (1312-1766);

6. — Par M^{me} Gontier du Soulas : papiers de la justice de Pressignac (1720-1721); — thèse de philosophie au Collège de Bergerac (1788); — tailles de la paroisse de Vicq (1682-1724); — papiers de la commune de Vicq (1791-1923); — famille Gontier du Soulas et ses alliées (XVI^e-XX^e s.), les principaux dossiers étant ceux des Beneyt, Doumenjou, Lasalle de la Roussie; — familles diverses : Adhémar du Roc, Gréziis de Caumon, Lartigue, de Maledent, Perry; — plan du château du Soulas en 1910.

II. — DEPOTS DES MAIRIES

1. — La Chapelle-Saint-Jean : registres paroissiaux (1639-1792);

2. — Saussignac : état civil (1793-1862).

III. — DEPOTS DES NOTAIRES

1. — M^e Dubois, Ribérac : archives de l'ancienne étude Joyeux à Saint-Privat-des-Prés, minutes et répertoires des notaires de Saint-Privat, Allemans, Festalemps, la Jemaye, Saint-Aulaye et Saint-Vincent-Jalmoutiers (1654-1840);

2. — M^e Dupin, Bergerac : minutes et répertoires des notaires de Bergerac, Eyraud et la Force (1634-1855);

3. — M^e Nectoux, Mensignac : archives de l'ancienne étude Laroussarie à Tocane-Saint-Apre; minutes et répertoires des notaires de Saint-Apre, Montagrier et Saint-Just (1741-1851);

4. — M^e Mogis, Meyrals : minutes des notaires de Meyrals (1830-1847).

IV. — REINTEGRATIONS

Un registre d'enregistrement des lois de la commune de Saint-Apre (ans III-V).

V. — ACHATS

1. — Certificat d'amnistie pour François Vaquier de Lamothe (an XI); — mémoire pour le marquis de Bosredon contre le marquis Descars (1715);
2. — Quittance donnée par Adhémor de Beynac à Guillaume de Thémines (1344).

VI. — MICROFILMS

1. — Collection Périgord à la Bibliothèque nationale : 5 rouleaux représentant les volumes 96 à 100 de la collection;
2. — Titres de propriété de la famille de Boysseuth (1246-1302) : 1 rouleau, archives du château du Marais à Saint-Chamassy;
3. — Cahiers de doléances des paroisses de la sénéchaussée de Périgueux (1789) : 17 rouleaux, liasses 6 C 4-12 des Archives de la Dordogne.

Noël BECQUART.

NECROLOGIE

Monsieur Robert SANTIARD

Notre collègue, M. Robert Santiard, est décédé subitement le samedi 30 novembre 1968, en pleine activité puisque, la veille encore, il accrochait un Van Loo dans ses appartements. Ce Bourguignon appartenait à notre compagnie depuis 1966, date à laquelle il avait obtenu de transférer ses collections du château de la Treyne dans le cadre prestigieux du château de Bourdeilles. Depuis la donation de M^{me} la baronne de Hennin de Boussu-Walcourt, celui-ci était la propriété du département de la Dordogne. Mais le cadre était vide, nues les pièces d'apparat vainement préparées par Jacqueline de Montbron pour Catherine de Médicis. Grâce à une entente avec le département de la Dordogne, M. et M^{me} Santiard-Bulteau eurent la possibilité d'y installer leurs trésors. Le mot n'est pas trop fort, et les membres de notre compagnie se rappellent encore leur émerveillement lors de la visite au château de la Treyne, à l'occasion de la promenade de juin 1966. Comme don de joyeuse installation à Bourdeilles, M. et M^{me} Santiard-Bulteau firent donation au Département de la moitié de leurs collections. A cette générosité s'ajoutait la réparation, à leurs dépens, du château de Bourdeilles, ce qui fut fait sans plus attendre, et avec une telle rapidité que le château Renaissance et les communs sont déjà entièrement restaurés, et que les travaux ont commencé dans la partie médiévale du château, jouxté le donjon. En un an, plus de 20.000 visiteurs ont admiré cet ensemble mobilier, présenté dans un cadre remarquablement rénové sous la surveillance du Service des Monuments historiques. M. Santiard avait, comme on dit, mis la main à la pâte, installant lui-même certaines pièces, corrigeant, supputant, présentant des meubles, accrochant des toiles; il se dépensait sans compter et dans l'enthousiasme, alors que sa santé avait été ébranlée par une longue déportation dans les camps de la mort, déportation qui explique peut-être sa disparition prématurée.

Notre compagnie ne peut rester insensible devant l'extrême générosité de ce grand collectionneur qui, impressionné par le charme du Périgord, a fait bénéficier celui-ci d'un ensemble éblouissant destiné à enrichir son patrimoine artistique. Ses collections vont en effet du Moyen Age au Grand Siècle : sculptures, meubles, livres, estampes, dessins, tableaux, tapis, tapisseries, armes, objets de curiosité, orfèvrerie, joaillerie. La Société historique et archéologique du Périgord a justement apprécié le mécénat de M. Santiard et déplore sa disparition. Elle prie M^{me} Santiard-Bulteau et toute la famille Santiard d'agréer ses respectueuses condoléances.

Jean SECRET